Les Millions de la pénitente, par J. Vindex

LES MILLIONS
DE
LA PÉNITENTE

Par J. VINDEX



L'étranger se leva, jeta sur la table deux couteaux. (Page 5.)

PREMIÈRE PARTIE

I

A la taverne de *l'Ancre d'or*.

Vers la fin d'une chaude journée de juillet 1850, six hommes, jeunes encore, étaient installés dans une petite salle de la taverne de l'*Ancre d'or*, à San Francisco, non loin de la rade.

Groupés autour d'une table recouverte d'un tapis vert, ils échangeaient de rares paroles. C'est qu'en effet une partie de quelque importance était engagée ; de sorte que l'on n'entendait guère que le froissement des cartes.

Cette pièce était éclairée par deux fenêtres, entre lesquelles une porte vitrée s'ouvrait sur un jardin planté d'arbres touffus.

La plupart des tavernes de ce quartier de San Francisco sont hantées exclusivement par des matelots de toute nationalité, et par la population grossière des environs du port.

Celle de l'*Ancre d'or* était une exception.

Elle était fréquentée à l'ordinaire par des gens de distinction ; aussi l'agencement en était-il élégant et le service irréprochable.

En ce moment, il y avait peu de monde dans la taverne ; quelques clients seulement, disséminés dans la salle commune.

Quoique les joueurs fussent vêtus à la légère, avec le sans-gêne américain, il était facile de reconnaître, à la finesse de leur linge, à leur tenue correcte, des habitués de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne compagnie. Plusieurs, en effet, avaient un grade dans la marine des États-Unis ; les autres étaient des négociants ou des hommes de finance ; il y avait parmi eux un jeune médecin, dont la réputation était très-répandue.

Tous jouissaient probablement d'une certaine fortune, car ils jouaient gros jeu, et l'or ruisselait sur la table.

L'un d'eux, le lieutenant William Reynold, gagnait constamment depuis une heure ; il avait devant lui un gros tas de dollars et de bank-notes.

Néanmoins, cette heureuse veine ne déridait pas son front soucieux. Ses amis le plaisantaient agréablement, disant qu'il avait le gain funèbre, comme d'autres ont le vin triste. Il écoutait sans répondre, avec une morne indifférence.

William Reynold avait une trentaine d'années. De taille ordinaire, admirablement proportionné, souple, nerveux, il possédait une grande force musculaire sous de frêles apparences. Son visage, d'une admirable régularité, s'enchâssait dans une barbe presque dorée, qui en faisait ressortir encore la pâleur extrême.

Ses traits fatigués exprimaient une souffrance secrète, et son œil bleu semblait comme voilé par une irrémédiable mélancolie. Les boucles de sa chevelure blonde effleuraient son front large et d'une blancheur mate.

Reynold, qui tournait le dos à la porte de la grande salle, tressaillit soudain.

En levant la tête, par hasard, il avait aperçu dans un coin, près d'une fenêtre, deux yeux sombres, obstinément fixés sur lui, qui étincelaient dans deux orbites creux et éclairaient un visage hâve, défait, ravagé par le désespoir ou la haine.

En regardant plus attentivement, il distingua dans la pénombre un homme qui s'était sans doute glissé sans bruit dans la salle, car William Reynold le remarquait pour la première fois.

L'inconnu paraissait vieilli avant l'âge ; sa barbe et ses cheveux noirs grison-

naient; des rides nombreuses sillonnaient sa joue flétrie. Son corps, de forte carrure, était légèrement affaissé; mais ses noires prunelles flambaient, fixées avec persistance sur le jeune lieutenant. Son costume de fort drap bleu, négligé, défraîchi, révélait un marin français et témoignait des fatigues d'un long voyage.

A l'aspect de cet homme, William Reynold laissa retomber, crispée, sur la table la main avec laquelle il tenait les cartes, et porta l'autre à son front, où perlait une sueur froide. Il frissonna de tous ses membres, comme si un spectre se fût dressé devant lui.

Ses amis, tout entiers aux péripéties du jeu, n'avaient rien vu. Étonnés des distractions prolongées de l'officier, qui suspendaient la partie, ils furent obligés de lui rappeler que c'était son tour de jouer.

Absorbé un instant auparavant, non par la soif du gain, mais par l'intérêt qu'il éprouvait à observer les caprices de la chance, William Reynold devint alors inattentif. Une sorte d'attraction magnétique ramenait sans cesse son œil inquiet vers l'étranger qui, tout en humant à petites gorgées un verre de wiskey, ne cessait de le brûler de son regard ardent.

Toutefois le lieutenant gagna encore, malgré sa préoccupation invincible.

Mais, au moment où il ramassait l'enjeu, une voix dure résonna dans la salle et prononça ces mots en anglais, en les scandant avec affectation :

— M. William Reynold a triché!

Tous les yeux se tournèrent avec stupéfaction vers l'inconnu, qui répéta, sans s'émouvoir, avec le même accent :

— Je déclare que M. William Reynold a triché. Serait-ce chez lui une vieille habitude?

Le lieutenant était devenu livide. Il se leva brusquement, porta la main à ses pistolets, ces compagnons fidèles de tout Yankee qui se respecte, mais les repoussa presque aussitôt dans la gaîne de cuir suspendue à sa ceinture et se rassit.

Puis s'adressant à l'étranger, qui n'avait pas fait un mouvement, il lui dit d'une voix tremblante de colère :

— Si vous avez à me parler, monsieur, je suis à vos ordres.

— Ce que j'avais à vous dire, monsieur, je vous l'ai dit, répliqua l'autre avec âpreté.

— Vous cherchez une querelle?

— En doutez-vous? repartit l'inconnu avec une expression de souverain mépris.

— Ainsi, vous voulez me forcer à me battre avec vous?

— Demandez cela à vos amis, puisque vous ne comprenez pas; je m'en réfère à leur appréciation.

A ces paroles, empreintes du plus profond dédain, un murmure courut dans le groupe des joueurs. Ils trouvaient que Reynold, après l'accusation deux fois portée contre lui, était bien lent à châtier l'insolent. L'étranger semblait charmé de

l'effet défavorable que la contenance de son adversaire produisait sur les assistants.

Le lieutenant sentit le ridicule de sa position et reprit avec vivacité :

— Soit, monsieur, nous nous battrons.

— A la bonne heure, fit l'étranger, pourtant j'aurais cru que vous vous seriez décidé plus vite, monsieur William Reynold. Feriez-vous décidément métier de tromper les gens?

A cette nouvelle et sanglante injure, l'Américain, ivre de fureur, bondit comme pour se précipiter sur le marin français. Mais, ayant rencontré le regard acéré de son adversaire, toujours immobile et calme en apparence, il s'arrêta.

— Monsieur, s'écria-t-il d'une voix altérée qui sifflait entre ses dents, cessez de m'outrager. Puisque j'accepte votre provocation, les convenances vous imposent de respecter l'homme que vous appelez sur le terrain.

Les noires prunelles de l'étranger s'allumèrent davantage. Un frémissement secoua tout son corps. Cependant il se contint, et ce fut avec un éclat de rire strident qu'il demanda :

— Est-ce que vous feriez profession, par hasard, de donner des leçons de votre art, monsieur Reynold? En ce cas, je vous avertis que vous avez affaire à un mauvais élève.

— Assez! assez! hurla le lieutenant hors de lui. Nous nous battrons sur-le-champ, à moins que vous ne consentiez à vous rétracter.

— Rétracter quoi? fit l'étranger qui se complaisait évidemment à faire pénétrer jusqu'au cœur de l'officier la pointe de ses terribles sarcasmes

— Rétracter quoi? répéta le lieutenant, que le sang-froid simulé du marin exaspérait non moins que ses insultes; rétracter quoi? Mais l'infâme accusation que vous avez dirigée contre moi.

— J'affirme une troisième fois, monsieur Reynold, que vous trichez au jeu, dit l'étranger en étendant la main, comme pour mieux accentuer ses paroles.

L'officier, se tournant vers ses compagnons, s'écria :

— Je prends ces messieurs à témoin que vous en avez menti!

Les amis du lieutenant protestèrent d'une voix unanime et affirmèrent que William Reynold était au-dessus de tout soupçon.

— Votre témoignage, messieurs, est sans aucune valeur, déclara l'étranger imperturbable, car je n'ai point exposé les preuves sur lesquelles je base mon accusation.

— Exposez-les! exposez-les!

— Non, répliqua tranquillement le marin.

— Un *gentleman* doit rendre raison de sa conduite en pareille circonstance, cria l'un des assistants.

— S'il ne s'agissait que de révéler l'ignominie de votre compagnon, je n'aurais pas le moindre scrupule, répondit l'étranger. Mais nul ne saurait exiger que j'étale, en plein soleil, la honte qu'elle a fait rejaillir sur moi.

Ce langage, empreint d'une tristesse mortelle et d'une haine implacable, fut accueilli par un silence glacial. William Reynold, atterré, murmura :

— Il suffit, monsieur. Étant l'offensé, j'ai le choix des armes.

— Êtes-vous bien sûr d'être l'offensé, monsieur ? demanda l'étranger. En fouillant consciencieusement dans vos souvenirs, ne vous rappelleriez-vous pas une offense antérieure à celle dont vous vous plaignez, une offense subie par moi et dont je n'ai pu jusqu'ici réclamer réparation ?

— Eh bien, choisissez vous-même, monsieur, et finissons-en, reprit William Reynold, dont les traits maintenant étaient plus bouleversés que ceux de son adversaire.

Celui-ci, sans l'ombre d'hésitation, dit avec son accent amer :

— Je suis bien aise, monsieur, que nous tombions enfin d'accord. Vous allez voir que j'entends faire convenablement les choses, et que notre rencontre laissera nécessairement quelques traces sur la terre et dans la mémoire des hommes. Nous nous battrons immédiatement, au couteau, jusqu'à ce que l'un de nous succombe.

— Au couteau ! s'écria William Reynold ; mais c'est un duel de Peaux-Rouges.

— Effectivement, monsieur, c'est un duel de Peaux-Rouges, comme vous le dites si bien, auquel je vous convie. N'est-ce pas le seul qui soit digne de *gentlemen* tels que nous ?

— Il n'est pas d'usage entre gens civilisés, objecta le lieutenant qui s'abstint de relever l'ironie contenue dans les dernières paroles de l'étranger.

— Auriez-vous peur, monsieur William Reynold ?

— Vous savez bien le contraire, monsieur, répliqua l'Américain dont l'œil brilla d'indignation. Je croyais vous l'avoir prouvé autrefois.

— Oui, j'avoue que je vous ai connu brave. Acceptez-vous les armes que je propose ?

— J'accepte, repartit laconiquement l'officier.

L'étranger se leva, jeta sur la table deux couteaux à manches en corne de buffle, à lame large, courte, parfaitement affilée et ajouta :

— Il est inutile de tirer au sort ces joujoux exactement semblables : prenez celui que vous préférez.

William Reynold saisit un des couteaux sans regarder.

Le Français poursuivit :

— Vos amis seront nos témoins communs ; je n'en réclame pas d'autres. Allons dans ce jardin, sur la pelouse. C'est un moelleux tapis, sur lequel l'un de nous, tout à l'heure, commencera doucement le sommeil éternel.

En achevant ces mots, qui, sous leur forme badine, annonçaient une résolution féroce, inébranlable, l'étranger fit un mouvement pour se diriger vers la porte vitrée.

Le lieutenant l'arrêta du geste et se pencha vers lui.

Les compagnons de William Reynold étaient restés silencieux autour de la table de jeu, attendant avec anxiété la fin de ce débat émouvant autant que singulier. William Reynold jouissait d'une grande réputation d'intrépidité; ses amis ne s'expliquaient pas la faiblesse relative qu'il avait montrée en cette circonstance. Quelques-uns même se demandaient tout bas si son renom de bravoure n'était point usurpé.

Cependant l'étranger attendait que son adversaire s'expliquât. William Reynold dit à voix basse au Français :

— J'ai eu des torts irréparables envers vous, monsieur, et cette provocation me fait assez connaître que vous savez tout. Mais, à cause de leur nature même, je serais au désespoir de vous tuer.

— Je n'en dirai pas autant, moi! répliqua avec dureté le marin étranger.

— Je conçois que vous désiriez vous venger. Rien de plus naturel. Pourtant, si je vous offrais une satisfaction publique devant ces messieurs, — oui, des excuses, — mon humiliation ne vous semblerait-elle pas une réparation suffisante?

Une vive rougeur colora les joues amaigries de l'étranger. Un sourire haineux grimaça sur ses lèvres décolorées, et il répondit :

— Vous vous moquez de moi, monsieur. Quoi! vous prétendez que j'oublie et votre séjour à Béroal et les œuvres lâches que vous y avez accomplies? Pour qui me prenez-vous donc?

— Si vous refusez d'oublier, insista William Reynold avec angoisse, du moins souvenez-vous de notre ancienne amitié.

L'étranger le toisa de la tête aux pieds. Après une pause, il répliqua avec un accent effrayant :

— Ainsi vous avez l'audace de me rappeler que je vous dois la vie, un malheur qui a engendré tous les autres? Vous avez empoisonné toutes mes joies, toutes mes félicités; vous vous êtes attaché à moi comme un bourreau à sa victime, entraînant dans l'opprobre ce qui m'était plus cher que moi-même et faisant de cette existence, sauvée un jour par vous, un supplice intolérable. Allons! vous voyez bien que ce duel est inévitable. Si je vous tue, je me serai vengé, comme c'est mon droit. Si vous me tuez, au contraire, eh bien! je serai délivré pour jamais des tortures inguérissables que vous m'avez infligées. Le combat que nous allons engager ne peut donc que m'être favorable, quelle qu'en soit l'issue.

Ce dialogue fut interrompu par les chuchotements des amis de William Reynold. Ils devinaient à peu près qu'il existait des griefs mystérieux entre ces deux hommes, et que l'accusation de l'étranger n'était qu'un prétexte. Toutefois, après l'outrage reçu, ils s'accordaient à trouver que le lieutenant faisait beaucoup trop de cérémonies pour se rendre sur le terrain.

Certainement, en toute autre circonstance, ils auraient protesté contre l'em-

Paris. - Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

pl i du couteau, qui, presque toujours, rend le duel fatal aux deux antagonistes. Mais la gravité brutale de la querelle qui s'envenimait à chaque parole, eût rendu vaine, ils le sentaient bien, toute tentative d'intervention.

Le marin français ajouta en anglais, assez haut pour être entendu des autres assistants :

— Vos témoins et les miens, monsieur, s'étonnent, comme moi, de ces lenteurs superflues. Êtes-vous prêt, enfin ?

William Reynold, pâle, mais résolu, serra le manche de son couteau, et répondit simplement :

— Marchons !

L'étranger saisit l'arme qui restait, gagna vivement la porte vitrée et précéda l'officier dans le jardin.

L'un des amis de William Reynold se hâta de recommander au maître de la taverne de veiller à ce que nul ne vînt interrompre une « discussion intéressante » qui allait avoir lieu dans le jardin de son établissement.

Puis les adversaires et les témoins se rangèrent, graves et muets, sur l'un des côtés de la pelouse.

Le soleil était couché depuis quelques instants. Les ombres montaient avec le crépuscule. La brise de mer commençait à agiter le feuillage des arbres, mêlant les aromes qui s'exhalaient des fleurs, et rafraîchissant graduellement l'atmosphère embrasée.

Les passions humaines, implacables, allaient se heurter sous les branches, au milieu de ces parfums, et faire une double tombe peut-être de ce petit coin de terre embaumé, gracieux et frais comme un berceau.

Où la vie éclatait par la sève exubérante que fournit le sol nourricier, le fer manié par des mains homicides se préparait à faire germer la mort.

Les deux adversaires se placèrent face à face, à la distance du bras étendu, et attendirent le signal de la lutte sans merci.

Il ne tarda pas. L'un des compagnons de William Reynold prononça presque aussitôt le commandement d'usage :

— Allez, messieurs.

II

La Maison heureuse.

Dix-huit mois avant la scène farouche que nous venons de raconter, un jeune homme, portant un élégant costume de voyage, traversait le petit village de Béroal, l'un des plus pittoresques de la côte normande.

Paris. - Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

Il ne devait pas connaître la localité, car il s'arrêta pour demander son chemin à un pêcheur qui passait.

— La maison du capitaine Rouchette ? répondit le pêcheur ; regardez devant vous, vous y êtes.

Le voyageur vit, en effet, devant lui, une maison blanche, aux volets verts, précédée d'une grille, entourée d'un jardin ; et cette demeure paraissait paisible, souriante, heureuse.

Il sonna.

Une femme, grande, à la figure tranquille, aux cheveux grisonnants, vint ouvrir au visiteur, qui demanda :

— C'est bien ici que demeure le capitaine Simon Rouchette ?

— Oui, monsieur.

— Est-il chez lui ?

— Hélas ! non, monsieur, il s'est embarqué il y a quelque temps pour le Brésil, et nous ne l'attendons guère avant huit mois.

Le voyageur parut vivement désappointé. Toutefois, il reprit :

— Madame Rouchette est là, sans doute ?

— Ma fille sort rarement, répondit la vieille dame : elle est à la maison... mais elle reçoit peu de monde, et...

— Madame, je suis le lieutenant William Reynold.

— Le lieutenant Reynold ! répéta Mme veuve Amberly, qui était la belle-mère du capitaine Rouchette.

Et pendant qu'elle prononçait ce nom, un bon sourire de contentement éclairait son vieux visage.

Elle se tourna vers la maison et cria joyeusement :

— Roberte ! ma fille, viens vite ! c'est le lieutenant Reynold !

Elle n'avait pas achevé, qu'une jeune femme parut sur la porte, tenant par la main un enfant.

Mme Rouchette avait vingt-quatre ans environ ; brune, pâle, avec des yeux doux, pleins de rêverie, elle était vraiment belle dans sa modeste robe de soie, qui dessinait l'élégance de ses formes.

Elle descendit vivement les quelques marches du perron, en entraînant son fils.

— Ah ! monsieur, dit-elle, en tendant les mains au voyageur, je suis heureuse, bien heureuse de vous voir, de vous connaître, enfin ! Soyez béni pour votre noble conduite envers un étranger, que vous n'avez point hésité à défendre au péril de votre propre vie ! et quel malheur que mon mari ne soit pas là pour vous recevoir !

— Madame, répondit Reynold en s'inclinant profondément, je suis trop payé de l'action que vous voulez bien vous rappeler, puisqu'elle m'a valu un ami tel que le capitaine, et aussi une petite place dans votre souvenir.



C'était un vieillard rigide (Page 16.)

— Dites une large place, lieutenant, interrompit Roberte avec vivacité : je pense à vous chaque jour, et j'ai enseigné à mon fils à répéter votre nom dans ses prières, car sans vous il serait orphelin.

En prononçant ces derniers mots, elle prit le petit Jacques dans ses bras et l'offrit aux baisers de l'officier. Celui-ci, touché de ce mouvement de Mme Rouchette, appuya longuement ses lèvres sur le front de l'enfant, qui caressait de ses petites mains la barbe blonde et soyeuse de l'Américain. Et en embrassant le fils, il regardait la mère, dont la grâce tendre et le charmant accueil remuaient doucement son âme.

Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

Mais quel était donc ce grand service que le lieutenant avait rendu à la famille Rouchette? Disons-le en peu de mots.

Dans un de ses derniers voyages en Amérique, Simon Rouchette avait débarqué à New-York avec une cargaison d'un armateur du Havre.

Un soir, en regagnant le canot qui devait le ramener à bord, il vit, non loin de la rade, quelques marins ivres qui se querellaient.

Il leur conseilla de cesser ce tapage.

Mais alors les marins, exaspérés par le gin, ou l'eau-de-vie, se précipitèrent sur lui, le couteau levé. L'un deux s'apprêtait à le frapper par derrière, quand un homme de frêle apparence, qui sortait d'une maison voisine en compagnie d'un jeune matelot, s'élança lestement, et fit sauter d'un coup sec l'arme menaçante en criant d'une voix sonore :

— Bas les mains!

Tous les regards se fixèrent sur le nouveau venu, dont les prunelles étincelaient et dont l'attitude vaillante en imposa un instant à ces énergumènes.

Mais bientôt un murmure menaçant s'éleva.

William Reynold — car c'était lui — tira un pistolet à double canon, l'arma, et, couvrant le capitaine Rouchette, jeta aux provocateurs un regard de défi, en ajoutant avec un accent résolu:

— Quiconque fera mine de toucher à cet étranger est un homme mort!

Immédiatement, un coup de pistolet retentit. Une balle avait effleuré les cheveux de Simon Rouchette.

Le lieutenant, prompt comme l'éclair, visa l'auteur de l'attentat.

Celui-ci tomba foudroyé.

A cette vue, tous les compagnons du misérable poussèrent un rugissement de fureur. Ils allaient se ruer sur Reynold et sur le capitaine français.

Mais le matelot qui accompagnait le lieutenant joua des poings avec une rare vigueur, rejoignit son chef, se dressa près de lui, et attendit l'attaque des marins écumant de rage.

De son côté, Rouchette avait arraché le couteau des mains d'un de ses agresseurs, et se disposait à vendre chèrement sa vie.

Devant cette contenance intrépide, les plus proches montrèrent de l'hésitation et firent un pas en arrière.

Alors, l'officier intima à la bande avinée l'ordre de vider la place. Pour toute réponse, un second coup de pistolet, dirigé cette fois contre lui, troua son habit. Avec la même sûreté de coup d'œil que la première fois, Reynold d'un second coup jeta par terre un autre homme.

Ce fut le signal de la déroute. Voyant deux des leurs étendus, les querelleurs battirent en retraite avec d'horribles jurons. Au bout de quelques minutes, la rue était délivrée de leur présence.

Le capitaine Rouchette, se tournant alors vers son généreux défenseur, lui saisit les mains et lui dit avec émotion:

— Monsieur, vous m'avez sauvé. Entre nous, désormais, c'est à la vie, à la mort.

Puis ils se nommèrent l'un à l'autre, et cette nuit-là même, le lieutenant Reynold accepta l'hospitalité à bord de la *Belle-Amélie*, que commandait le capitaine Rouchette.

Cette aventure, tout naturellement, fut le point de départ d'une amitié solide entre les deux marins, et quand il dut quitter New-York, le chargement de la *Belle-Amélie* terminé, le Français dit à l'Américain, avec une voix cordiale et non sans émotion:

— Adieu, ou plutôt non, au revoir. Car je veux que vous veniez en France, je veux que vous veniez à Béroal! A mon modeste foyer, vous trouverez une jeune femme, un enfant en bas âge, qui sauront plus éloquemment que moi vous remercier de votre dévouement. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

Cette promesse, comme nous l'avons vu, le lieutenant l'avait tenue. Il avait profité d'un congé pour venir en France; et l'on ne s'étonne plus de la cordialité avec laquelle, malgré l'absence du maître, il fut reçu dans la maison Rouchette.

La conversation, commencée sur le seuil, continua au salon.

William Reynold ne pouvait assez admirer la beauté délicate de Roberte, et la douceur de sa voix l'impressionnait délicieusement.

En même temps, lui, voyageur et soldat, il se sentait heureusement enveloppé par le calme de cette maison bourgeoise, éloignée de tous les troubles et de toutes les passions.

Avec cette brusquerie de résolution qui caractérise les Américains, il déclara qu'il passerait à Béroal tout le temps que lui accordait son congé; il louerait une maison dans le village, et il espérait bien ne pas la quitter avant le retour du capitaine.

Roberte, charmée au fond de cet arrangement, qui lui promettait une société agréable, s'abstint pourtant de le témoigner autrement que par une approbation brève et polie.

Mais Mme Amberly, qui ne vivait que pour sa fille, ne dissimula pas sa vive satisfaction à la nouvelle que l'Américain ne s'éloignerait pas.

— C'est là une excellente idée, lieutenant, lui dit-elle, et vous nous rendez bien heureuses. Roberte, qui a si peu de distractions dans ce village, trouvera moins longues avec vous les soirées d'hiver, car vous nous ferez l'honneur, je l'espère, de les passer en partie dans notre maison.

— Si Mme Rouchette le permet, ce sera de grand cœur! répliqua William Reynold.

Et, en parlant ainsi, il regardait fixement Mme Roberte, qui détourna la tête en rougissant un peu.

III

Le confesseur de Mme Roberte.

L'Américain eut bientôt trouvé une maison à louer, toute meublée. Il s'y installa sans retard avec Josiah, son fidèle matelot.

L'habitation était jolie; un peu isolée du village, elle avait vue sur la mer.

Pendant les deux premières semaines, William Reynold usa d'une grande discrétion dans ses visites à Mme Rouchette; car la jeune femme affectait une certaine réserve à son égard.

C'est qu'en effet, malgré elle, Roberte ne pouvait se défendre d'une inquiétude instinctive à l'aspect du lieutenant.

D'où provenait ce trouble?

Avant de connaître le sauveur de son mari, Mme Rouchette avait bien souvent songé à lui, avec reconnaissance et avec tendresse.

Son imagination, peu à peu, avait singulièrement idéalisé l'aventure dramatique, romanesque, de la rixe nocturne. William Reynold lui apparaissait comme un type parfait de courtoisie et de bravoure. Parfois elle se surprenait, planant avec lui dans le rêve, et se reprochait ces divagations. Alors elle s'efforçait de détourner ces images, qui revenaient plus séduisantes à mesure qu'elle tentait de les éloigner.

Mais, jusqu'ici, il lui était apparu comme une sorte de personnage légendaire, flottant dans un vague lointain. Maintenant, il était entré pour elle dans la plénitude de la réalité, et n'avait rien perdu à cette transformation.

De là ce commencement d'effroi.

Elle comparait involontairement les manières élégantes, le langage élevé du lieutenant avec la bonhomie un peu vulgaire de son mari, dont les brusques caresses faisaient souffrir son âme délicate. Alors ce dernier lui paraissait d'une infériorité désespérante, et elle se demandait par quel aveuglement elle avait pu choisir un tel compagnon de sa vie.

Pourtant, quand elle avait épousé le capitaine Rouchette, elle croyait sincèrement l'aimer. Roberte l'aimait en effet, mais point de l'amour qui passionne et confond deux êtres dans cette extase presque surhumaine si souvent décrite et si rarement réalisée.

Roberte avait à peine dix-huit ans à l'époque de son mariage.

Sa mère, une excellente femme, douce et timide, l'avait élevée pieusement. Veuve de bonne heure, vivant d'une petite pension que lui faisait une sœur aînée, opulente, établie dans un département de l'Est, elle avait fait donner à sa fille, dans un pensionnat tenu par des religieuses, ce que le monde clérical appelle une éducation complète.

Nourrie pour ainsi dire au giron de l'Église, Roberte, malgré son esprit supérieur, attachait une importance excessive aux pratiques minutieuses du culte catholique. Dès son enfance, elle avait conçu un immense effroi pour ce Dieu que les casuistes représentent si sévère, et devant lequel, prétendent-ils, nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

Courtisée par un grand nombre de jeunes gens de Béroal, qu'attirait sa délicieuse beauté, elle avait dédaigné ces hommages.

Au retour d'une longue navigation, le capitaine Simon Rouchette, plus âgé qu'elle de dix ans, la vit par hasard, dans une excursion à Béroal, où il avait un vieux parent. Il s'éprit subitement, à la folie, de cette enfant ravissante et demanda sa main.

Le capitaine, avec son air rude et bon, avait une beauté mâle qui commandait la sympathie; sa vie de marin le revêtait aux yeux de Roberte d'une sorte de poésie. Elle l'accepta pour époux.

Cette union ne fut pas malheureuse. Le capitaine passait rarement plus d'un mois ou deux à terre, chaque année. Durant les longues absences de son mari, Roberte oubliait vite ce qui la froissait en lui, pour ne plus se souvenir que de sa tendresse et de ses qualités réelles.

Mais ce souvenir, aujourd'hui, n'était plus aussi vif, ni aussi tendre que par le passé.

Roberte réfléchit. Elle comprenait qu'un lien mystérieux se formait, malgré ses résistances, entre elle et le lieutenant. Elle commençait à s'alarmer des sensations nouvelles, toujours plus impérieuses, qui grandissaient dans son cœur; et plus elle s'alarmait, plus elle se montrait réservée.

L'Américain, contristé de cette froideur, dont il ne devinait pas la cause, devint sombre et taciturne. Il se mit à faire de longues promenades sur la plage ou à travers les champs. Malgré les observations de Josiah, il se fatiguait plus que ne le permettait sa santé naguère ébranlée par une longue maladie. Souvent il rentrait exténué et passait les nuits en proie à la fièvre.

De plus, il refusait de consulter le médecin, imposant silence au matelot quand celui-ci insistait.

Enfin la nature surmenée succomba. William Reynold dut se mettre au lit.

Cette fois, sans prendre l'avis de son patron, Josiah courut prévenir M. Lavigne, le médecin de Béroal, un vieux praticien plein d'expérience.

Après avoir examiné attentivement le malade, le médecin déclara que la situation était grave, et prescrivit entre autres choses un repos absolu.

— Si vous tenez à sauver votre maître, dit le docteur à Josiah qui l'avait reconduit jusqu'à la porte, épargnez-lui toute impression désagréable, éloignez de lui tous les motifs de chagrin; s'il était heureux, il ne serait pas malade.

Josiah médita longuement ces paroles. A la fin, il secoua la tête, en riant à demi, comme s'il avait trouvé le mot de quelque énigme. En même temps qu'un cœur d'or, Josiah avait un esprit qui ne manquait pas de finesse, et il se rendit en toute hâte chez Mme Rouchette.

Ce fut Roberte elle-même qui vint ouvrir. Malgré les ombres du soir, elle remarqua aussitôt la figure bouleversée du matelot. N'ayant pas vu William Reynold depuis plusieurs jours, elle éprouva une poignante inquiétude, et ce fut d'une voix tremblante qu'elle demanda :

— Et M. William Reynold?

— Malade! très-malade! répondit Josiah.

— Avez-vous appelé le médecin?

— Oui, et le docteur m'a effrayé.

— Qu'a-t-il dit?

Le brave homme rapporta fidèlement les paroles de M. Lavigne.

Mme Rouchette s'était arrêtée, pensive et désolée, devant le perron. Après un silence, elle reprit avec émotion :

— Vous l'avez laissé seul?

— Il dort. D'ailleurs, je n'avais personne sous la main, car la femme de charge ne revient que dans la matinée.

Roberte paraissait hésiter et délibérer avec elle-même. Pourtant elle finit par dire à Josiah :

— Attendez-moi un instant. Je vais avertir ma mère; ensuite je vous accompagnerai chez M. William Reynold. Je me reprocherais comme un crime d'abandonner, dans une situation pareille, l'homme qui a sauvé mon mari.

En parlant ainsi, la jeune femme exprimait tout haut, comme pour y donner plus de poids, l'excuse qu'elle se murmurait à elle-même relativement à la démarche délicate qu'elle se préparait à entreprendre.

Elle reparut presque aussitôt, tenant le petit Jacques par la main.

La réputation de Mme Rouchette était si bien établie, que nul, dans le village, n'eût songé à blâmer ses visites à William Reynold. Du reste, on le savait malade, et tous connaissaient quel service il avait rendu au capitaine.

Néanmoins, ce ne fut pas sans un trouble étrange que Roberte franchit le seuil de la maisonnette. En pénétrant dans la chambre du lieutenant, elle dut comprimer avec ses mains les battements de son cœur.

Lorsqu'elle s'approcha du lit, le malade s'éveilla, leva sur elle ses yeux languissants, et murmura d'une voix affaiblie :

— Quelle bonté de votre part, madame, et combien je vous remercie !

— Je n'ai pu supporter l'idée de vous laisser isolé, dans l'état où vous êtes, fit Mme Rouchette avec un accent qui inonda l'âme de l'Américain d'une émotion délicieuse.

Il fixa sur elle un long regard, chargé d'une reconnaissance infinie.

Roberte prit place au chevet du lieutenant et l'engagea doucement au calme, à la prudence.

— Il me semble que votre présence me rend la vie, dit le malade. Il y a un siècle que je ne vous ai vue.

— Vous n'êtes pas venu depuis trois ou quatre jours, je crois ? fit Mme Rouchette.

William Reynold la regarda de nouveau de son œil bleu si expressif. Roberte y lut un touchant reproche. Entraînée par un sentiment irréfléchi, elle saisit la main du lieutenant, la pressa avec force, à plusieurs reprises, et la garda dans les siennes.

Un sourire effleura les lèvres de l'Américain ; il balbutia :

— Oh ! merci encore une fois. Quel bien vous me faites !

Puis il ferma les yeux comme pour savourer plus complétement l'enivrante sensation qu'il éprouvait. Roberte, oppressée à la fois par le bonheur et l'angoisse, demeura ainsi quelques instants, n'osant retirer ses mains devenues brûlantes au contact de celles de Reynold.

Le lieutenant, à bout de forces, se rendormit de son premier sommeil, haletant et agité.

Alors Roberte se retira avec son fils. Mais, le jour suivant, elle revint, à la première heure.

Pourtant le médecin l'avait devancée.

La nuit avait été pénible. Le malade, en délire, ne reconnaissait même plus son brave Josiah, qui pleurait à chaudes larmes, près du lit.

Mme Rouchette pâlit et dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil, car ses genoux fléchissaient.

Le docteur semblait fort préoccupé, tout en examinant l'Américain.

Ayant aperçu Roberte, il lui dit :

— Cette crise est grave, plus grave encore que je ne le craignais. Pourtant, tout espoir n'est pas perdu.

— Est-ce bien vrai, docteur ? s'écria Roberte, avec une anxiété si visible que le médecin la regarda d'un œil scrutateur.

Comprenant qu'elle avait trahi, peut-être, un sentiment trop vif pour l'étranger, elle se hâta d'ajouter avec embarras :

— Si nous ne parvenions pas à le sauver, mon mari, qui lui doit la vie, en serait certainement inconsolable.

Le délire dura huit jours. Mme Rouchette passa plusieurs nuits auprès du malade, alternant les veilles avec sa mère. Quant à Josiah, il fallut lui faire violence pour l'obliger à prendre quelque repos. Le neuvième jour, au matin, à la suite d'un sommeil très-calme, le docteur annonça que le danger avait cessé, mais que la convalescence serait longue.

Les jours qui suivirent, Mme Rouchette fut assidue comme les précédents, au chevet du malade. Mais, à mesure que les forces de l'Américain revenaient, elle abrégeait ses visites.

Lorsque William Reynold commença à se lever, elle ne se présenta plus chez lui que de deux jours l'un.

C'est qu'elle sentait son attachement pour lui croître en quelque sorte d'heure en heure. Chaque fois qu'elle le voyait, son trouble augmentait, des impressions redoutables la pénétraient, la dominaient. Jamais elle n'avait rien éprouvé de semblable, même aux premiers temps de son mariage.

Sa fierté se révoltait à l'idée de ne pouvoir maîtriser les sensations violentes qui secouaient son être, ni tempérer ces ardeurs qui faisaient bouillonner le sang dans ses veines. Elle avait bien lu quelque part de brillants récits, proclamant la force indomptable de l'amour ; mais elle avait souri, taxant d'exagération ces tableaux passionnés. Aujourd'hui, elle se demandait sérieusement, avec une sorte de désespoir, si l'éternel roman du cœur humain n'allait pas commencer pour elle.

Roberte résolut de se dérober à la chaîne avant que tous les anneaux ne fussent rivés l'un à l'autre.

Mais cette suspension de visites, qu'elle avait tenté de faire accepter en prétextant quelques travaux domestiques, produisit sur l'Américain un effet qu'elle n'avait point prévu.

Faible, nerveux, incapable de dominer les sentiments qui l'agitaient, — sentiments qui ne correspondaient que trop bien à ceux de la jeune femme, — il tomba dans une sombre tristesse, qui fit craindre une rechute mortelle.

Josiah, dont l'œil exercé lisait clairement dans l'âme du convalescent, supplia Mme Rouchette d'achever l'œuvre de la guérison.

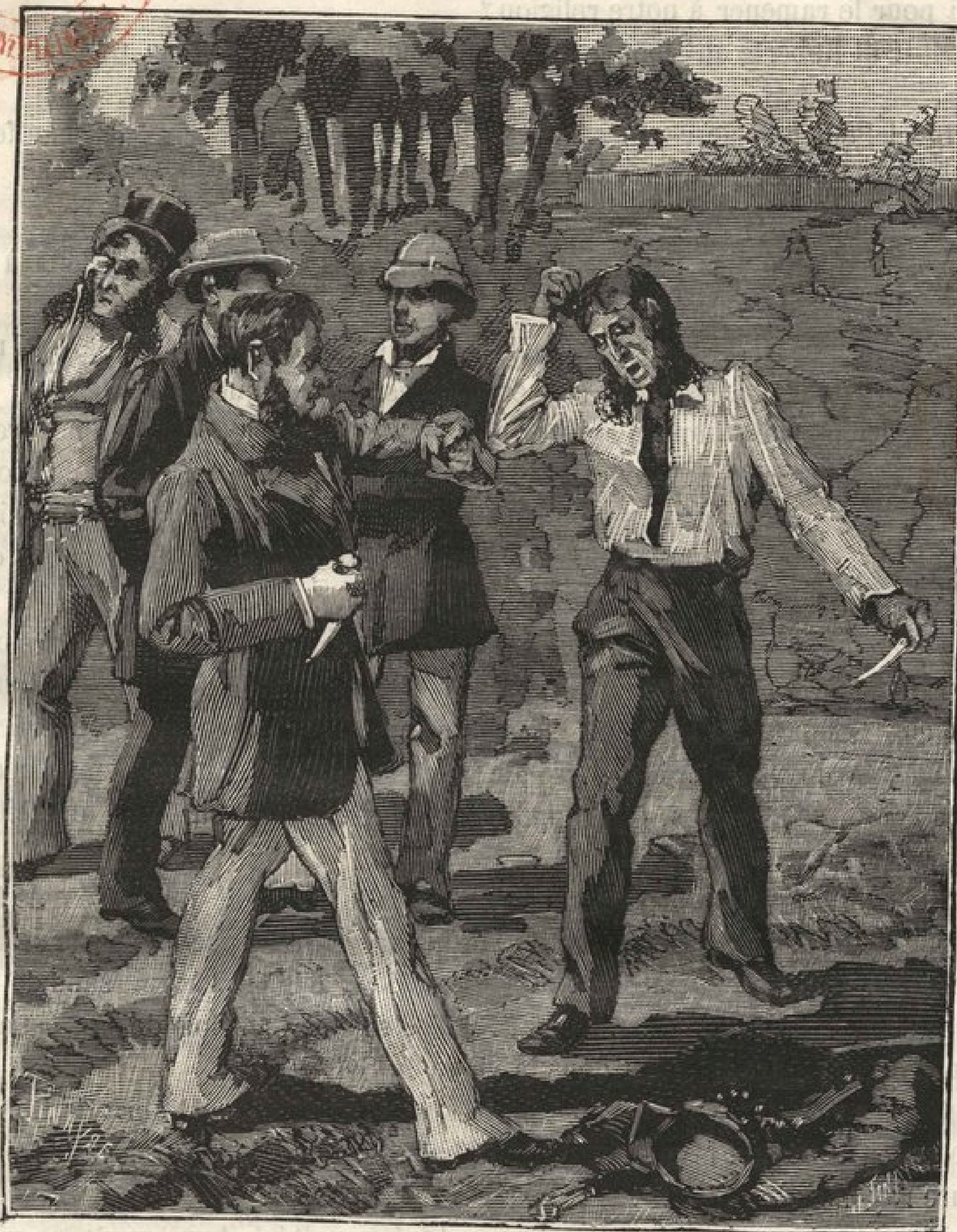
Aurait-elle résisté ? Peut-être.

Pour éclairer sa conscience, Roberte voulut consulter son confesseur.

C'était un vieillard rigide, à la vérité, mais qui n'avait étudié la nature humaine que dans les livres des casuistes.

Mme Rouchette lui exposa le cas comme un caprice de malade, et demanda si elle devait s'y prêter.

Le vieux prêtre, sachant l'Américain protestant, n'avait point osé s'introduire dans sa maison. Cependant il s'était dit maintes fois que si l'on réussissait à le convertir, cela ferait grand honneur à son ministère et à la cure de Béroal. Tout entier à cette pensée, il répondit à Roberte, après l'avoir écoutée attentivement :



Les yeux du capitaine flamboyèrent de rage.

— Je crois, ma chère enfant, que Dieu vous a réservé une belle mission à l'égard de ce pauvre étranger.

— Laquelle, monsieur le curé? demanda Mme Rouchette très-étonnée.

— Il est hérétique, m'a-t-on raconté.

— Il l'est, malheureusement.

— Il se plaît en votre société, m'avez-vous dit?

— Ce n'est que trop vrai.

— Eh bien, pourquoi ne profiteriez-vous pas de l'influence que vous exercez sur lui pour le ramener à notre religion?

— Moi! fit Roberte au comble de la stupéfaction. Qui suis-je pour une telle œuvre?

— Le ciel emploie souvent les plus faibles instruments pour mieux manifester sa puissance.

Il y eut une pause.

— Vous ne répondez pas, reprit-il. Auriez-vous quelques objections à présenter? parlez librement, ma fille.

— Je suis jeune, il l'est aussi, fit-elle en rougissant. Nos relations, qui n'ont plus l'excuse de la nécessité, ne causeront-elles pas quelque scandale?

— Les maladies de l'âme n'exigent-elles pas plus de dévouement encore que celles du corps? répliqua le curé. Ne vous occupez pas des gloses du monde. D'ailleurs, qui oserait vous soupçonner d'intentions équivoques? Ne craignez donc rien. La grâce d'en haut vous prémunira contre la tentation, au cas où le malin vous induirait à mal faire.

Mme Rouchette réfléchit une seconde fois. L'idée de tenter la conversion de William Reynold, un futur réprouvé selon l'enseignement catholique, lui souriait doucement. Conquérir à Dieu cette âme si chère, c'était presque la faire sienne.

Elle songea qu'un grand nombre de jeunes prêtres entretenaient avec des femmes belles, séduisantes, des rapports bien plus intimes que ceux qui s'établiraient entre elle et le lieutenant.

Pourtant ces lévites, pensait-elle, étaient généralement préservés de toute chute par la grâce de Dieu, à cause de l'office sacré qu'ils accomplissaient.

Elle se dit que, participant à la même mission, elle obtiendrait sans doute la même faveur, ce miracle qui, d'après l'Église, suspend les lois de l'ordre moral à l'égard des bons travailleurs dans la vigne du Seigneur.

Toutes ces réflexions se succédèrent très-rapidement dans l'esprit de Roberte.

Elle se tenait devant le prêtre, les yeux baissés. Soudain elle releva le front, et la figure rayonnante, elle dit :

— Monsieur le curé, votre direction a toujours été la lumière de ma vie. Je suivrai vos conseils. Avec l'aide de Dieu et le secours de vos prières, j'espère conduire à vos pieds la brebis égarée!

— Allez, ma chère fille; travaillez courageusement, et vous triompherez, répliqua le curé.

IV

Un apostolat dangereux.

Bientôt Mme Rouchette commença l'apostolat qu'on lui avait confié.

L'Américain l'écouta d'abord avec surprise, et bien des objections lui montèrent aux lèvres.

Mais il ne tarda pas à tomber sous le charme de cette voix aimée, harmonieuse, qui s'exprimait avec un accent d'autant plus pénétrant qu'elle croyait n'obéir qu'aux inspirations de la charité divine.

Roberte, qui parlait bien, d'ordinaire, devint éloquente sur ce terrain. Grâce à l'œuvre qu'elle se proposait, elle put exprimer dans un langage ardent son immense affection pour l'âme du sauveur de son mari. A son insu, les termes mystiques consacrés en pareil cas rendaient en phrases passionnées l'amour tout humain qui l'envahissait de plus en plus.

William Reynold comprit. Il était loyal, assurément, et n'eût jamais consenti à une capitulation de conscience, à s'avouer croyant au dogme que répudiait sa raison. Mais il n'eut pas le courage de renoncer à la volupté d'entendre chaque jour cette femme qu'il adorait, confesser ouvertement son propre amour, tout en pensant n'accomplir qu'une mission de propagande religieuse.

Dès que l'Américain eut tout à fait recouvré ses forces, ces entretiens, qui étaient presque des conférences, eurent lieu dans le petit salon de la maison Rouchette.

Les jours s'écoulaient rapidement. La belle saison revenait. Le curé interrogea Mme Rouchette sur les progrès de l'œuvre sainte qu'il lui avait recommandée.

Elle lui apprit que le lieutenant ne contredisait jamais ; bien plus, qu'il écoutait avec plaisir. Seulement, elle n'avait point encore osé l'interpeller sur ses dispositions religieuses, ni lui poser une question précise à ce sujet.

— Ne brusquons rien, ma fille, recommanda le vieillard ; attendez patiemment l'heure de la grâce.

Elle attendit.

Un soir que le lieutenant était venu un peu tard chez Mme Rouchette, la conversation prit tout d'abord une tournure grave ; elle se prolongea, hésitante, avec une sorte de gêne de part et d'autre, au delà de l'heure habituelle. On avait couché le petit Jacques. Mme Auberly elle-même, se sentant fatiguée, s'était mise au lit. Josiah raccommodait à la cuisine un filet de pêcheur.

Il y eut un silence pendant lequel Mme Rouchette leva les yeux sur l'Américain, qui la contemplait avec une expression d'ineffable tendresse et une tristesse

navrante. Ils tressaillirent l'un et l'autre, comme si le fluide magnétique qui circulait entre eux eût dégagé une étincelle.

Roberte se remit la première. Ses longs cils voilaient maintenant ses noires prunelles, et elle demanda d'une voix mal assurée :

— A quoi pensez-vous, Reynold? Vous me paraissez un peu sombre ce soir.

— Faut-il vous faire ma confession, ma chère Roberte? murmura l'Américain en se penchant à l'oreille de son amie.

— Vous le pouvez, et même vous le devez, car personne au monde n'a souci autant que moi de votre chère âme, fit Mme Rouchette avec une intonation d'une douceur inexprimable.

— Eh bien! je pensais tout à l'heure que nous nous sommes connus trop tard.

— Comment l'entendez-vous, Reynold? interrogea Mme Rouchette en plongeant pour la seconde fois son regard dans les yeux de l'Américain.

— Nous avions été créés l'un pour l'autre! Nos âmes, je le sens chaque jour davantage, étaient faites pour vivre la même vie. Cela est si vrai, ô ma bien-aimée Roberte, que l'idée de vous quitter, cette idée seulement, évoque pour moi la solitude de la nuit et du tombeau!

Et William Reynold, d'ordinaire si réservé, laissa déborder son amour. Il enveloppa Roberte des ardentes effluves de sa passion, et souleva un terrible orage dans le cœur de la jeune femme.

L'haleine de l'Américain lui caressait la chevelure, lui brûlait le visage, le cou : elle était haletante, elle se sentait mourir.

Enfin elle étendit les mains dans un geste de supplication. Mais ces mains, le lieutenant les saisit, hors de lui, et les couvrit de baisers brûlants, et il enlaça éperdûment Roberte, toute frémissante.

Elle aussi, elle succombait au délire des sens longtemps contenus! Elle s'affaissa, inconsciente.

Mais au moment où les lèvres de Reynold al aient lui effleurer les lèvres, elle se réveilla de sa langueur, le repoussa, et d'une voix altérée :

— Grâce, William! dit-elle. Épargnez-moi. Oh! de grâce, de grâce, mon ami!

Le lieutenant revint à lui et reprit vivement :

— Vous avez raison, Roberte. J'étais fou, pardonnez-moi.

Mme Rouchette s'était couvert la figure de ses mains. Elle sanglotait, et les larmes jaillissaient entre ses doigts effilés.

Comme elle se taisait, l'Américain poursuivit d'une voix brisée par la douleur :

— Madame, je vous ai gravement offensée. N'aurez-vous pas pitié d'un malheureux pour qui vous êtes tout au monde?

Roberte montra son visage baigné de pleurs et répondit :

— Puis-je ne pas vous pardonner, quand je donnerais si volontiers ma vie pour votre salut éternel? Oh! je serai forte. Je triompherai du danger, je sauverai votre âme!

— Elle vous appartient tout entière!

— Ce n'est pas à moi qu'elle doit appartenir, c'est à Dieu!

Elle le congédia sur ces mots.

La nuit fut terrible pour Roberte, — nuit presque sans sommeil, pleine de cauchemars et d'angoisses.

Plus d'une fois elle eut la pensée de tout confier au curé; mais l'orgueil de la femme, qui subsistait encore dans son âme de chrétienne, se révolta à l'idée de révéler le secret de son cœur, sa faiblesse d'un instant, la première écrite au livre de sa vie.

Quand le jour se leva, elle finit par recouvrer quelque assurance en se disant que la lutte n'est point une faute, mais un acte méritoire. Elle se flatta que Dieu lui accorderait la victoire et apaiserait, à l'heure marquée, les troubles orageux, l'incendie allumé dans ses veines. Elle se persuada que le ciel voulait que l'âme de Reynold fût conquise au prix de ces rudes combats.

— Oui, c'est cela, pensa-t-elle : telle est la volonté suprême, et je serais lâche en désertant le champ d'honneur.

Elle attendit donc, sans trop d'inquiétude, la visite quotidienne du lieutenant. Mais William Reynold ne vint pas.

C'était une noble nature, incapable de commettre une action basse de propos délibéré.

Lorsqu'il réfléchit, de sang-froid, à l'entraînement qu'il avait subi auprès de Roberte, il comprit que ni la raison ni l'honnêteté ne prévaudraient contre une passion telle que la sienne, s'il continuait de lui fournir un aliment.

Il se rappela l'amitié qui l'unissait au capitaine Rouchette, la paix qui régnait à ce foyer avant son arrivée, et il eut horreur de lui-même, en songeant qu'il avait été sur le point de profaner toutes ces saintes choses.

Le cœur saignant, le désespoir dans l'âme, il résolut donc de s'arracher au péril, et cela immédiatement, par la fuite.

Prêt à s'éloigner, il écrivit à Mme Rouchette, car il redoutait les dangers de l'entrevue suprême.

William Reynold, en quelques lignes, informait Roberte qu'il quittait Béroal et la France pour toujours. Il l'aimait trop, disait-il, pour l'exposer à souffrir par lui. Il préférait se sacrifier, car vivre sans elle c'était la mort. Il sollicitait une seule faveur : l'assurance qu'elle conserverait chèrement son souvenir.

Mme Rouchette pâlit à la lecture de ce billet laconique et presque funèbre. Elle regardait d'un air effaré Josiah, qui attendait une réponse, muet, immobile.

Mais elle ne prononça pas une parole.

Elle prit à la hâte son chapeau, son manteau, et quelques instants après, elle entrait, hors d'elle-même, dans la chambre de William Reynold, et, lui saisissant les mains, elle dit avec un accent irrésistible :

— Vous ne partirez pas!

— Il le faut, répondit le lieutenant avec effort, car le contact des mains moites de la jeune femme lui avait fait refluer tout son sang au cœur et au cerveau.

— Non, vous ne partirez pas, je vous le défends, reprit Mme Rouchette avec une insistance passionnée.

En même temps, elle entraîna l'Américain vers le canapé où, d'un geste, elle lui ordonna de s'asseoir à ses côtés.

La fièvre s'était emparée de William Reynold. Auprès de Roberte, il perdait la direction de ses actes. Il obéit.

— Vous ne partirez pas, répéta-t-elle avec volubilité, parce que si nous devons vivre séparés en ce monde, je veux, entendez-vous, que nous soyons réunis dans l'autre, dans celui où les destinées humaines sont immuablement fixées.

Et comme le lieutenant la contemplait, sans paraître comprendre exactement le sens de ses paroles, elle ajouta :

— Vous êtes hérétique, William. Or, en mourant tel, vous serez immanquablement damné, ainsi l'enseigne ma religion. Eh bien, je ne permettrai pas cet irréparable malheur. Car je veux vous retrouver au paradis, être à vous là-haut, puisque c'est impossible ici. Vous resterez, afin que je vous apprenne les voies du salut.

En parlant ainsi, elle se penchait vers lui, caressante; elle lui mettait les bras autour du cou, et William, tout envahi par la chaleur de ce contact troublant, ne se sentait plus la force de repousser la délicieuse tentation.

Le soir venait, il entrait par la fenêtre ces chauds parfums de fleurs et de feuillages qui affolent les âmes, exaspèrent les sens...

— Tu es à moi, tu es à moi! cria-t-il.

— Oh! tu seras à Dieu! dit-elle.

Quand elle rentra à la demeure conjugale, Mme Rouchette, vaincue dans la lutte, malgré sa confiance dans la grâce divine, ne pouvait plus déposer sur le front de son enfant que le baiser profané de l'épouse adultère.

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

V

La Maison triste.

Quelques mois plus tard, comme le soir tombait, un homme portant le costume des capitaines de la marine marchande, descendait le sentier de la falaise, qui conduit à Béroal.

Il marchait en chantant une chanson de matelot.

Il était fort et allègre ; il avait cet air de santé que donnent la joie bien méritée et le sentiment des devoirs accomplis.

C'était Simon Rouchette.

Après un heureux voyage, la *Belle-Amélie* était rentrée dans le port du Havre plus tôt que Simon Rouchette ne le prévoyait en s'embarquant. Dès qu'il eut réglé ses comptes avec son armateur, il s'était hâté de partir pour Béroal. Il était descendu de wagon dans la ville voisine et il achevait la route à pied.

Tout son brave cœur se gonflait d'espérance.

Il allait revoir sa belle Roberte et son petit Jacques, si doux, si souriants et qu'il aimait d'un si franc amour.

Comme ils allaient être heureux de le revoir!

Il songeait aussi aux pêcheurs du village, à tous ces braves gens qui lui feraient fête et crieraient sur son passage :

— Dieu soit loué! C'est lui. Bon retour, monsieur Rouchette! Ça va bien? Vous avez fait un bon voyage, j'espère?

Et tandis qu'il pensait à tout cela, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il se hâtait de plus en plus.

Il reconnut sa maison au milieu du hameau, plus haute que les autres maisonnettes.

Une des fenêtres était éclairée.

C'était là, derrière cette croisée, que sa femme l'attendait.

Il s'arrêta un instant pour respirer; le bonheur lui montait à la gorge et le suffoquait.

Puis il courut.

Maintenant, il était dans le village; il voyait à droite, à gauche, ces groupes qui le soir causent sur le pas des portes.

Mais que se passait-il donc?

On le regardait et on ne lui parlait pas.

Même il remarqua qu'un homme, après l'avoir observé, était rentré vivement dans sa maison.

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

Au lieu des joyeux saluts de bienvenue qu'il avait espérés, rien, le silence. Il eut froid au cœur.

La pensée lui vint qu'un malheur était arrivé à Béroal, chez lui peut-être.

Son fils pouvait être malade, ou sa femme ! Quant à Mme Amberly, il était sans inquiétude : il venait de l'embrasser au Havre, où elle était allée passer quel-jours chez d'anciens amis.

Il n'osa pas interroger, — de peur d'apprendre, il ne soupçonnait pas quoi, mais quelque chose d'affreux peut-être.

Les portes, pendant qu'il avançait, se dégarnissaient peu à peu.

Il était presque seul dans l'unique rue quand il atteignit la porte de sa demeure.

Elle n'était pas fermée, il la poussa, il entra.

Le pressentiment de quelque étrange infortune le hantait, lui hérissait le poil sur la peau, lui mettait une sueur froide au front.

Il se secoua.

— Allons ! dit-il en essayant de rire, les gens de Béroal ne m'auront pas reconnu à cause de ma barbe qui a poussé, de mes cheveux qui ont grisonné. Je suis fou de m'alarmer.

Il pénétra dans le petit salon du premier étage.

Sa femme était là, cousant sous l'abat-jour de la lampe et son fils épelait dans un grand livre.

— Ah ! papa, c'est papa ! s'écria le petit Jacques en courant vers son père, en lui grimpant aux jambes, en lui embrassant la barbe.

Et Rouchette le serra dans ses bras, extasié.

Roberte aussi s'était levée, mais lentement.

Elle était très-pâle, le bord de ses yeux était rouge.

Il courut à elle, en disant :

— Femme, qu'as-tu? Qu'y a-t-il?

Elle lui tendit le front. Elle lui répondit :

— Mais il n'y a rien. Rien du tout. Je suis bien heureuse de vous revoir, mon ami.

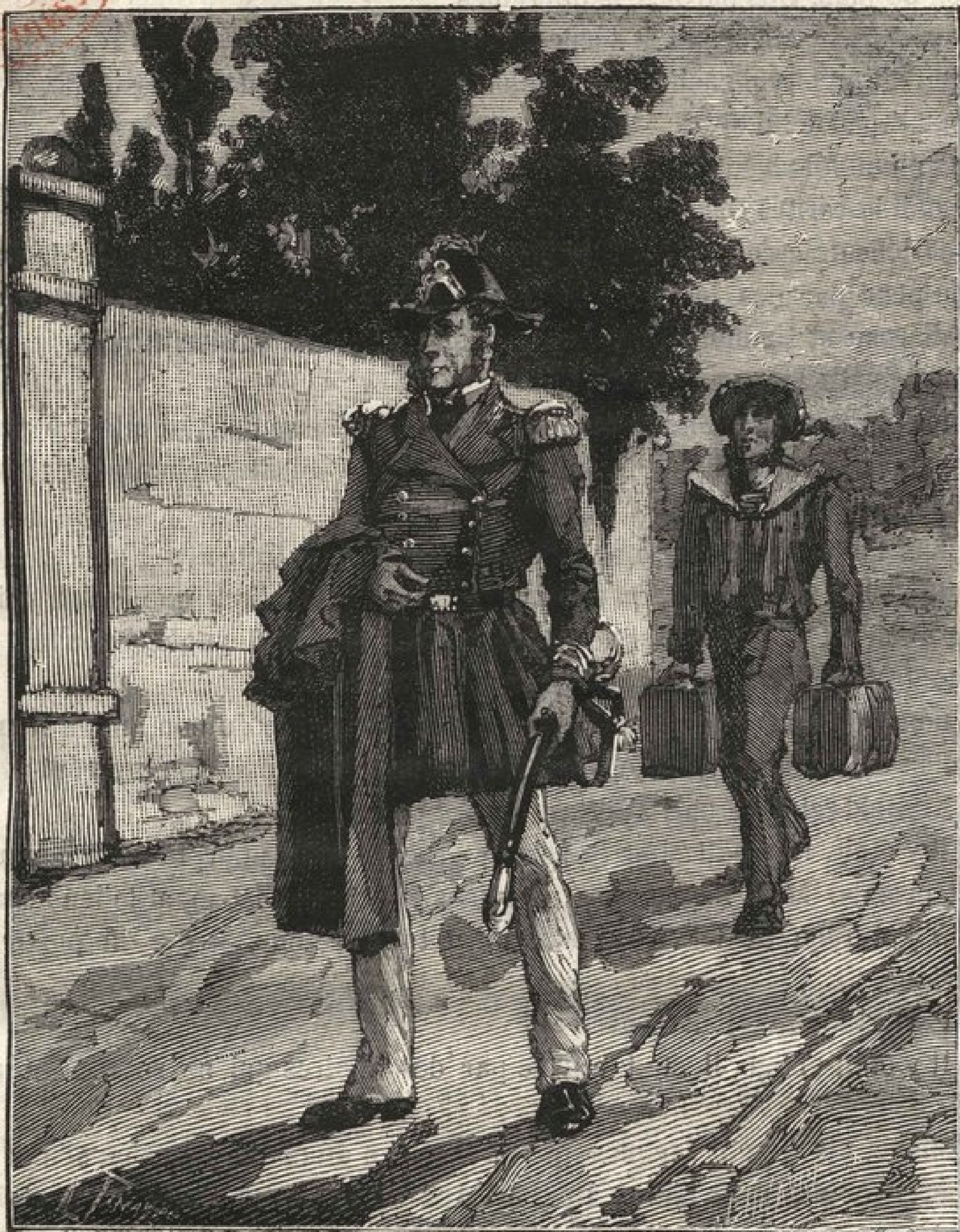
— De *vous* revoir? répéta-t-il, tu ne me pas dis *tu?* Pourquoi? Qu'est-il arrivé? Est-ce que tu es malade? Parle. Tu vois bien que je souffre beaucoup.

En effet, le pauvre homme, laissant tomber ses bras, paraissait prêt à défaillir.

Elle essaya de prendre un air moins triste.

— Pardon. Ton arrivée m'a surprise au point que je suis tout émue et je ne sais ce que je dis. Viens te mettre là, près du feu; il fait froid, le soir, au commencement de l'automne. Allons, viens. Assieds-toi entre ton fils et ta femme.

Elle voulut mettre un peu de tendresse et même de gaieté dans cette dernière parole, mais elle y réussit mal sans doute; Rouchette ne se trompa pas à cette douce hypocrisie.



Tout son brave cœur se gonflait d'espérance.

Pourtant il prit place au foyer, ayant Jacques sur ses genoux et Roberte à côté de lui.

Évidemment Mme Rouchette aurait voulu parler, car bien des fois ses lèvres remuèrent comme pour s'ouvrir.

Mais elle demeurait silencieuse, ne trouvant rien à dire.

Elle fit quelques questions seulement : s'il avait eu bon temps dans la traversée, si le voyage avait été fructueux; et puis s'il n'avait pas faim, s'il ne voulait pas manger quelque chose; elle ajouta qu'il était fatigué sans doute, qu'il devait avoir besoin de repos.

Rien de plus. Des paroles indifférentes.

Rouchette aussi gardait le silence.

Il sentait qu'on lui cachait quelque chose; mais il sentait aussi que, cela, on ne voulait pas le lui dire.

Plus d'une fois il eut l'envie de se jeter aux pieds de sa femme, en lui criant : « Dis-moi la vérité! Dis-moi tout! » Il n'osait pas. Ce gros homme, mari de cette belle et délicate créature, avait toujours eu auprès d'elle des craintes de lui faire mal ou peur par des brusqueries trop vives; il éprouvait en sa présence une sorte de respect timide. Elle valait mieux que lui, elle, si bien élevée.

Seul, le petit Jacques jacassait.

Il était dans cette chambre morose comme un oiseau dont on a laissé par mégarde la cage auprès du lit d'un mourant, et qui s'égosille à chanter pendant que l'homme agonise.

Et il parlait à son papa, à sa maman. Il racontait bien des histoires : que la fille du voisin avait grandi, qu'il commençait à savoir lire, que Josiah lui avait appris à faire des filets, et que son bon ami, William Reynold, lui avait donné une montre en argent. « Une belle montre, tu verras! »

Au nom de l'Américain, Roberte tressaillit et la figure du bon Simon Rouchette s'illumina d'un joyeux sourire, — c'était le premier depuis son arrivée!

— Reynold est à Béroal! s'écria-t-il.

— Il y était, répondit Mme Rouchette. Il était venu pour te voir, comme il te l'avait promis. Mais il y a trois semaines, — tiens, justement le lendemain du jour où j'ai reçu ta lettre qui m'annonçait ton retour, — il a dû partir pour l'Amérique.

— Partir! lorsque j'allais arriver!

— Il y était obligé, il était appelé par des affaires qui ne souffraient aucun retard.

— Même, dit le petit Jacques, qu'il avait bien du chagrin en s'en allant.

Roberte rougit, mais Simon Rouchette ne vit pas cette rougeur; il était tout entier à son nouveau chagrin : le plus cher de ses amis ne l'avait pas attendu quelques jours de plus.

En effet, l'Américain était parti.

La lettre du capitaine Rouchette avait fait, au milieu de l'amour des deux amants, l'effet d'un coup de foudre qui interrompt les roucoulements et désunit les becs des colombes.

Brusquement Roberte et Reynold furent contraints d'envisager la réalité; ils avaient voulu oublier, ils durent se souvenir.

Ils conçurent la profondeur et l'ignominie de la faute commise, et ils se considérèrent en silence.

Pourtant le lieutenant n'hésita pas. Puisque le mal était accompli, il fallait en porter les conséquences, avec fierté du moins.

Il offrit à sa maîtresse de quitter la France en laissant Jacques dans la maison Rouchette.

Ce parti hardi, qui avait du moins le mérite de la franchise et de l'audace, épouvanta Mme Rouchette.

Elle n'était pas de ces téméraires coupables qui osent assumer aux yeux du monde la responsabilité de leurs fautes et qui disent : « Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai eu tort ; mais je l'avoue et je le proclame ! »

L'éducation catholique qu'elle avait reçue la disposait plutôt aux hypocrisies que conseille le respect humain. « Évitez le scandale. » C'est un des préceptes de l'Église.

Quelle que fût sa tendresse pour William Reynold, elle n'osa pas le suivre.

Elle ne recula pas devant le perpétuel mensonge de la vie qui lui serait faite si elle restait à Béroal.

Sa faiblesse chercha une excuse dans la possibilité du repentir, dans la nécessité de la pénitence.

Ainsi William partit seul, le cœur brisé, triste pour toujours.

Et, depuis ce départ, Mme Rouchette attendait son mari dans une profonde mélancolie.

Elle s'était promis, il est vrai, de feindre la joie quand il reviendrait, de se montrer en un mot telle qu'elle était jadis ; mais sa résolution de sourire avait fléchi à l'aspect de Rouchette.

Le silence était de plus en plus pénible devant le foyer du petit salon, entre le mari et la femme.

Enfin elle dit qu'elle souffrait un peu et se retira dans sa chambre où le capitaine n'osa pas la suivre.

Les jours suivants ne furent pas moins moroses que la première soirée.

Rouchette interrogea souvent, il n'obtint que des réponses vagues.

— Mais non, mon ami, je n'ai rien, je t'assure. Tu sais, je n'ai pas la poitrine forte et je suis un peu malade à cause de l'automne.

Rouchette avait une consolation : le sourire et les jeux de son fils ; mais il souffrait affreusement.

D'abord il sortit peu, se tenant toujours dans cette maison si joyeuse autrefois, si mélancolique à présent.

Mais enfin le désir de savoir triompha de la langueur où le pauvre homme était tombé.

Il alla chez les pêcheurs de Béroal, essayant de les faire parler.

Tous, les vieux comme les jeunes, détournaient la conversation, se mettaient à causer de pêche, du temps qu'il ferait demain, et s'éloignaient bientôt avec un air de gêne.

M. Rouchette remarquait aussi que, lorsqu'il passait, quelques-uns jetaient

sur lui un long regard de pitié ; et une fois il entendit une femme qui disait en refermant sa croisée : « Pauvre homme! le pauvre homme! »

Et il n'apprenait rien... rien.

Enfin une nuit, ne dormant pas, — il ne dormait presque plus. — il entendit des cris étouffés qui sortaient de la chambre voisine, de la chambre de sa Roberte.

Il bondit de son lit, poussa la porte et vit sa femme pâle, échevelée, les dents grinçantes, en proie à une horrible crise de nerfs.

— Roberte ! Roberte !

Elle ne l'entendait pas, elle ne le reconnaissait pas.

Elle se tordait les bras, crispait ses poings, râlait.

Il ouvrit violemment la fenêtre, et, les bras étendus dans la nuit, il se mit à crier :

« — Au secours ! »

Bientôt les voisines accoururent; la crise de nerfs était toujours à son paroxysme.

— Veillez, restez auprès d'elle. Je vais chercher le médecin.

Il s'enveloppa d'un manteau ; il sortit, il courut.

Un quart d'heure après il était de retour, ramenant M. Lavigne, encore mal réveillé.

Mme Rouchette, maintenant, était plus calme; la crise s'était achevée en un repos tourmenté qui bientôt devint du sommeil.

— Vous pouvez vous retirer, maintenant que je suis là, dit Rouchette aux voisines. M. Lavigne et moi nous suffirons à veiller la malade.

Les femmes sortirent.

— Eh bien, docteur? demanda le capitaine en étendant des mains anxieuses.

Le médecin lui fit signe de se taire.

Il tâtait le pouls de Roberte en silence.

Les yeux de la malade s'ouvrirent à demi, ses lèvres remuèrent; elle vit M. Lavigne et Simon Rouchette. Tout son corps trembla, elle referma les yeux.

— Mon cher monsieur, dit le docteur, votre femme va se réveiller et je crains que la vue de votre inquiétude ne l'émotionne un peu trop. Voulez-vous me laisser seul avec elle? Je l'interrogerai plus à mon aise.

— Oui, oui, docteur, dit Rouchette qui s'éloigna vivement.

Il se passa un temps assez long.

Le capitaine marchait fiévreusement dans le petit salon.

Sa femme malade, pourquoi? Qu'avait-elle ? Est-ce qu'il n'allait pas finir d'être malheureux, enfin ? Est-ce que Dieu n'allait pas avoir pitié de lui ? Il s'arrachait les cheveux, il se tirait la barbe, avec de durs cris étouffés.

La porte s'ouvrit, M. Lavigne entra.

— Oh ! dites-moi la vérité, la vérité, tout de suite !

— Rassurez-vous, dit le docteur en se frottant les mains avec un air de gêne cependant ; il n'y a rien de grave. C'est une de ces crises comme en éprouvent quelquefois les jeunes femmes. Maintenant, Mme Rouchette est calme, tout à fait calme, et, pour empêcher le retour d'un pareil accident, il faut seulement quelques soins, de la tranquillité, un peu d'exercice.

— Vous ne prescrivez pas autre chose ? demanda le capitaine à qui le trouble du médecin n'avait pas échappé.

— Non, rien ; cela suffit pour le moment.

— Et vous êtes sûr de m'avoir tout dit ?

— Mais oui, je crois...

— Eh bien ! non, je suis convaincu qu'il y a autre chose ! Je vois cela dans vos yeux, dans votre air.

— Je vous affirme qu'il n'y a rien de grave, répéta évasivement le docteur.

— Et moi, je sens que vous me trompez, pour ne pas m'inquiéter, sans doute ! Je vous ai consulté afin de savoir. Vous me devez la vérité.

Le médecin parut de plus en plus embarrassé. Son front se rembrunit. Il secoua la tête.

— Expliquez-vous, docteur, je l'exige, ajouta le capitaine avec quelque impatience.

M. Lavigne paraissait vraiment perplexe. Il jeta sur son interlocuteur un regard perçant, comme pour mesurer l'effet qu'allait produire sa réponse.

Il secoua la tête de nouveau, en murmurant entre ses dents : « Autant aujourd'hui que demain. »

Le capitaine, qui suivait tous les gestes du médecin, devina plutôt ces paroles qu'il ne les entendit.

— Vous voyez bien, j'en étais sûr.

— Sûr de quoi ?

— Que vous ne m'aviez pas tout dit.

— Je l'avoue. Ainsi, vous voulez absolument tout apprendre ?

— Oui.

— Eh bien, soit. Mais pas de folies, entendez-vous, capitaine ? Sachez vous contenir lorsque vous aurez entendu ce que j'ai à vous révéler.

Rouchette pâlit.

— Elle va donc mourir ? dit-il d'une voix rauque.

— Non, votre femme n'est pas malade, reprit le médecin. Elle est...

Mais au moment où il était sur le point d'achever, il parut prendre une décision contraire.

— Ah ! ma foi non, s'écria-t-il.

Et il courut vivement hors du salon.

Rouchette allait le poursuivre, le forcer à s'expliquer, lorsqu'il se fit derrière lui un bruit de porte qui s'ouvre.

Il se retourna.

Roberte était debout sur le seuil, très-pâle, en long peignoir blanc.

— Restez, dit-elle, je vous avouerai moi-même ce que le docteur n'a pas osé vous dire.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il donc, Roberte?

— Je suis enceinte, dit-elle ne tombant à genoux.

Enceinte!

Cette révélation fut un coup terrible.

Il était revenu depuis quinze jours, pas une fois il n'avait partagé le lit de Roberte, et Roberte était enceinte!

Il restait comme pétrifié.

Il la regardait et il se taisait.

Puis, tout à coup, il éclata en sanglots et ses mains se tordirent dans la rage du désespoir.

Il bondit vers elle.

— Oh! tuez-moi! dit-elle.

Mais, le poing levé, il s'arrêta.

— Non. Si tu mourais à présent, je ne saurais pas tout. Dis-moi le nom, le nom du misérable!

— Ne l'exigez pas. Je payerai pour lui et pour moi, balbutia Roberte en tendant les mains vers l'époux outragé.

— Tu parleras! te dis-je.

— Jamais!

— Ah! de gré ou de force, tu obéiras!

— Non, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Ainsi, tu as l'audace de défendre le lâche qui, pendant mon absence, a déshonoré mon foyer?

— Je mérite votre colère, tous les mépris, tous les outrages; mais je ne dois pas livrer le nom de mon amant, et je ne le livrerai pas, dussé-je en mourir!

Alors il éclata de rire.

Et il était affreux à voir, avec sa bouche tordue et son visage tout blême entre des plaques de sang qui lui venaient à la peau çà et là.

— Hé! infâme, crois-tu que je ne l'apprendrai pas, ce nom?

— Par qui? dit-elle.

— Bon! quand un mari est trompé, lui seul l'ignore, tout le monde le sait, et tout le monde se fait un plaisir de le dire! Il y a assez de méchantes langues dans le pays pour que je sois bientôt instruit, quand j'interrogerai comme il faut.

En parlant ainsi, il riait toujours, la face convulsée, presque hideux.

Il reprit:

— Tiens! j'ai une idée, justement. Tu vas voir comme c'est facile d'apprendre les choses!

— Mon Dieu! qu'allez-vous faire ?

Il alla vers la porte; il cria d'une voix de tonnerre :

— Hé! Jacques! lève-toi, viens ici. Lève-toi donc, paresseux ! Allons, viens !

— Oh! vous n'allez pas faire de mal à cet enfant, je pense?

— A cet enfant? dit Rouchette un peu radouci. Oh ! non, pas à celui-là, pas à celui-là.

Jaques entra en chemise, ennuyé d'être réveillé, ne riant qu'à demi.

— Que lui voulez-vous donc ? demanda Roberte.

— Tu vas voir, dit le père. Viens ici, mon mignon.

Il le prit entre ses genoux, le baisa au front, lui caressa les cheveux.

— Causons un peu tous les deux. Veux-tu?

— Oui, papa.

— J'ai quelque chose à te demander... Dis, pendant que je n'étais pas là, est-ce qu'il ne venait pas un monsieur à la maison ?

— Oh! Rouchette! dit la mère.

— Taisez-vous, madame!

Et le capitaine continua en parlant à son fils :

— Oui, raconte. Est-ce qu'il ne venait pas un monsieur?

— Un monsieur? répéta l'enfant à moitié endormi encore. Non, je ne sais pas. Je n'ai pas vu.

Roberte respira.

— Vous voyez bien que cet enfant ne sait rien!

— Attendez, madame, attendez! Est-ce que je n'ai pas de la patience, moi?

Puis, se tournant vers Jacques:

— Ainsi, personne?

— Ah! mais si ! mais si! dit tout à coup l'enfant en frappant des mains. Il y avait mon ami Reynold qui venait tous les jours. Et c'est un bien beau monsieur, celui-là.

Rouchette sursauta sur sa chaise.

Il n'avait pas osé penser au jeune Américain!

Lui, loyal et bon, il n'avait pas pu s'imaginer que William l'eût déshonoré, après l'avoir sauvé.

Roberte s'était laissée choir de tout son long, le bras sur le bord d'un fauteuil.

Elle se sentait vaincue, perdue, elle ne résistait plus.

— Ah! oui, reprit Rouchette en ramenant son fils vers lui. Ton ami Reynold? Il venait souvent voir ta maman?

— Tous les jours! tous les jours!

— Ils restaient dans ce salon, ou bien ils allaient dans la chambre?

— Non, pas dans la chambre, dans le salon.

— Avec toi ?

— Oh ! pas toujours. Quelquefois on me disait de m'en aller, et ça m'ennuyait bien, va !

Rouchette souffrait à en mourir.

Il continua cependant cet affreux interrogatoire.

— Et ta maman n'allait jamais voir M. Reynold, chez lui?

— Dans les commencements, non. Mais, après, quand il a été malade...

— Ah ! il a été malade?

— Je crois bien. Alors maman allait le voir tous les jours, et puis tous les soirs.

— Tous les soirs?

— Oui, quelquefois même elle ne revenait que le lendemain; et moi j'avais bien peur, tout seul dans la maison, avec grand'mère.

Rouchette était debout, les yeux hors des orbites, grinçant des dents, blême à faire peur.

Les enfants ont quelquefois l'instinct des choses terribles. Jacques se mit à pleurer comme si on voulait le battre. Il s'enfuit.

Alors le mari marcha vers Roberte et la secoua rudement.

Elle entr'ouvrit à peine les yeux.

— Écoute! dit-il avec des paroles qui sifflaient entre ses dents. Je pourrais te tuer comme une chienne que tu es. Je suis un homme mal élevé, moi! Je n'ai pas de belles manières. Je ne sais pas être cocu comme les gens du monde, qui rient de ces choses-là. Oh! j'ai envie de te briser le crâne d'un coup de poing! Mais non, je ne peux pas, on m'arrêterait, on me jugerait. Oh! je serais acquitté, je suis dans mon droit. Mais pendant que je serais en prison, l'autre pourrait s'échapper, se mettre en sûreté, et qui sait? mourir, peut-être, de maladie, ou par d'autres mains que les miennes. Oh ! c'est moi qui dois le tuer, moi seul ! Aussi je te laisse vivre, en attendant. Lui d'abord; toi, nous verrons après. Ah! malheureuse, ah! misérable!

Il sortit du salon, entra dans sa chambre, se vêtit à la hâte, remplit et boucla une valise.

Puis il descendit l'escalier.

Un instant, il eut l'idée d'emmener son fils ; mais il ne voulut pas mêler cette innocence à l'action sanglante qu'il méditait.

Il ouvrit la porte et, sa valise à l'épaule, il partit seul, dans la nuit.



Demandez à Monsieur di:-elle.

VI

Le duel au couteau.

Maintenant, le lecteur n'ignore plus pourquoi le marin français qui portait l'uniforme des capitaines de la marine marchande avait provoqué William Reynold dans la taverne de l'*Ancre-d'Or*.

Il l'avait cherché longtemps. Enfin il tenait sa vengeance et il ne la lâcherait pas!

Un des témoins avait dit, on s'en souvient :

— Allez, messieurs !

Le capitaine Rouchette se précipita avec fureur sur le lieutenant, le couteau levé. William Reynold ne recula ni n'avança, se contentant de parer les coups, et il y réussit par deux fois, avec une adresse singulière.

Il devint évident pour les témoins que l'Américain tenait à ne point user de ses avantages et à épargner son adversaire. Tout en ignorant les motifs de sa conduite, ils comprirent que leur ami, en tâchant, quelques moments auparavant, de décliner ce duel redoutable, n'avait nullement cédé à une défaillance morale.

En effet, Reynold était bien résolu à ne pas frapper l'homme justement implacable qui était en face de lui. Il se reconnaissait coupable. Il défendrait sa vie. Voilà tout.

De son côté, Rouchette s'aperçut aussi que l'Américain le ménageait, et sa fureur en redoubla.

Recueillant toutes ses forces, il s'élança une troisième fois. Le couteau pénétra dans l'épaule gauche. Une rondeur sanglante apparut sur la jaquette blanche de l'Américain.

Rouchette recula et abaissa son arme. Avait-il frappé à mort?

William Reynold, impassible, jeta un coup d'œil vers le groupe des témoins. L'un deux, celui qui avait donné le signal de la lutte, jeune médecin déjà en renom, s'avança vers son ami, déchira la manche de la jaquette ainsi que celle de la chemise, et constata que le fer avait pénétré jusqu'à l'os.

— Messieurs, dit-il alors en s'adressant aux deux adversaires, les chances ne sont plus égales, et mon devoir est de vous engager à cesser le combat.

— Continuons! s'écria le capitaine.

— Monsieur, dit William Reynold en inclinant la tête, je suis à vos ordres. Permettez seulement qu'on bande ma blessure.

— Soit!

Peu de minutes suffirent à l'opération. Le médecin retourna à sa place et les deux adversaires se retrouvèrent en présence.

Après plusieurs assauts furieux qui furent déjoués par le sang-froid et l'adresse de Reynold, le marin français, dont la colère atteignait le paroxisme en se voyant ménagé, se jeta à corps perdu sur son adversaire. Celui-ci n'eut que le temps de parer en présentant la pointe de son arme; elle transperça l'avant-bras droit du capitaine, qui laissa tomber le couteau.

Cette fois, tous les témoins entourèrent les combattants, déclarant que le duel ne pouvait plus continuer.

Mais Rouchette ramassa son arme de la main gauche et répondit d'une voix haletante :

— Le combat doit être mortel pour l'un de nous! Telles sont nos conditions et telle est ma volonté. Rassurez-vous, je puis me servir de ma main gauche; et je pense que maintenant les chances sont égalisées.

— Monsieur, dit William Reynold, votre blessure est grave et vous affaiblit. Guérissez-vous, et si tel est votre désir, je me mettrai de nouveau à votre disposition.

— J'ai dit, monsieur! répliqua Simon Rouchette.

Et il tendit son bras blessé au médecin, qui détacha sa cravate et l'enroula fortement autour de la blessure.

L'horrible lutte recommença plus acharnée que jamais de la part du capitaine. Blessés tous les deux, il tombait des gouttes de sang, à chaque mouvement qu'ils faisaient.

Cependant, malgré son effroyable colère, Rouchette sentait diminuer ses forces.

La fièvre l'envahissait et l'alanguissait.

Quelques instants d'effort encore, et il n'aurait plus la force de soutenir son arme.

William Reynold voyait venir avec une impatience pleine d'espoir le moment où le duel serait forcément interrompu.

Mais voici que tout à coup les yeux du capitaine flamboyèrent d'une rage qu'ils n'avaient pas encore eue jusque-là.

Il avait reculé d'un pas, le couteau en l'air, et fixait des regards féroces sur la poitrine à demi nue de William Reynold.

C'est que, là, en effet, sur cette poitrine, il voyait trembler un médaillon d'or, et dans ce médaillon il y avait le portrait de Roberte!

Alors ce fut sinistre!...

Il sauta à la gorge de son adversaire, sans que celui-ci pût repousser cet élan furieux, et il mordait comme une bête affamée le cou de William Reynold, pendant que de la main gauche il lui fouillait la poitrine avec son couteau.

Les témoins poussèrent un grand cri et se précipitèrent.

Mais, chose étrange, ce ne fut pas l'Américain qui tomba.

Il resta debout, la gorge sanglante, pendant que l'autre s'affaissait sur lui-même comme une lourde masse.

En se précipitant à corps perdu, le capitaine avait rencontré le couteau de Reynold, qui lui était entré en plein cœur.

L'Américain s'écria :

— Ne vous occupez pas de moi! je n'ai que des égratignures, rien de plus. Occupez-vous de cet homme. sauvez-le, il le faut!

Le médecin se mit à genoux devant le corps étendu du marin français.

Il découvrit sa blessure, l'observa avec soin, hocha la tête et dit :

— Perdu.

— Mort? s'écria Reynold.

— Non, mais il n'en vaut guère mieux. Avant quelques minutes tout sera fini.

Reynold se jeta sur le corps du vaincu.

Il sanglotait. Il disait :

— Pardon. Pardonnez-moi. Je suis infâme. Je suis coupable, mais je n'ai pas voulu vous tuer, vous le savez bien. Mes amis l'ont bien vu. Malheur à moi ! Malheur à moi !

Rouchette entr'ouvrit lentement les yeux.

Il avait les prunelles hagardes et sombres comme si elles eussent été pleines de la vision de la mort.

Il agita les bras avec l'air de chercher des appuis.

Il balbutia :

— Dieu !... Dieu !... vous n'êtes pas juste !... Si vous l'êtes, protégez du moins l'enfant innocent... Jacques, mon petit Jacques... qui n'a rien fait de mal, lui... mais quant à l'autre... celui qui va naître... le bâtard ou la bâtarde... qu'il soit maudit !

La tête retomba, il avait cessé de vivre.

Mais William Reynold avait entendu ; et, les poings aux dents, plein d'épouvante, il répétait :

— J'ai un enfant ! j'ai un enfant !

. . . .

Quelques jours après l'Américain se disposait à partir pour la France.

Roberte, désormais sans appui, et cet enfant qui allait naître, c'était à lui qu'il appartenait de les aimer, de les défendre.

La mère, peut-être, repousserait sa protection ; dévote comme il la connaissait, elle l'absorberait sans doute dans les pratiques religieuses.

Mais il était père, et, à tout prix, il s'emparerait de son enfant, fallût-il lutter contre le plus terrible ennemi de la Famille, — contre le Prêtre !

VII

La sainte marquise.

La marquise de Capistran était une de ces jolies vieilles, vêtues de soie couleur puce, aux cheveux tournés en boucles pressées sous un bonnet d'ancienne guipure ; vous auriez dit d'une de ces douairières souriantes comme on en voyait dans les comédies du répertoire de Mlle Déjazet.

Un observateur très-subtil aurait peut-être cru reconnaître que cette apparence, aimable dans sa gravité, était plutôt l'effet de l'artifice que du naturel ; si l'on

nous permettait d'employer un mot d'argot théâtral, nous dirions que Mme de Capistran avait l'air de s'être « fait une tête ».

Mais cet air était trompeur certainement ; la marquise — on l'appelait la sainte marquise — était bien revenue, grâce à Dieu, des faiblesses mondaines.

Elle habitait, depuis plusieurs années, loin des villes et de leurs vaines agitations, un magnifique domaine sur la colline boisée qui domine Valvert. Valvert est un petit village français, près de la Suisse, à peu près inconnu des touristes.

Dans cette solitude, elle ne vivait que pour les pauvres et pour Dieu.

Sa dévotion sévère lui avait conquis l'estime, et sa charité infatigable — une charité de millionnaire — lui avait valu toutes les sympathies.

Ce qui avait achevé de la mettre en odeur de sainteté, c'étaient ses fréquents rapports avec le P. Vasseur, un religieux fort apprécié des personnes bien pensantes, et qui appartenait à une puissante congrégation plantée au cœur de la ville épiscopale du diocèse, à quelques lieues de Valvert.

La marquise visitait le saint homme chaque semaine. En cas d'empêchement, elle lui envoyait sa berline, qui l'amenait au château, doté d'une chapelle.

Sous l'œil de ce guide consommé dans la science de la spiritualité, Mme de Capistran fit de rapides progrès dans les voies de la dévotion et devint l'exemple des fidèles.

Pour assurer le salut d'une pénitente qui faisait tant d'honneur aux doctrines dont il était l'interprète, le directeur de Mme de Capistran lui dénicha, à la ville, un prêtre accusé de rigorisme par les dévotes de la bonne société. Elle obtint sa nomination à la cure de Valvert, sous prétexte que les campagnards, trop portés à s'émanciper, ont besoin d'être tenus en bride. Ainsi l'exige l'ordre moral.

Mme de Capistran devint présidente ou membre de toutes les œuvres pieuses du diocèse.

Elle eut son banc à l'église, un banc seigneurial, rembourré de laine fine, recouvert de velours rouge, avec un coussin pour ménager l'excessive délicatesse des genoux et des coudes de la châtelaine. Cette place honorable, affectée à la marquise, rappelait les siècles heureux de la religion, où l'on préservait soigneusement les nobles, dans la maison de la prière publique, du contact des vilains. Et puis cela inspirait aux paysans plus de considération pour Dieu, qu'il fût servi si confortablement par une dame de haut parage.

En somme, on la canonisait toute vive, et, à la voir entourée d'un respect si général, et remplissant si austèrement ses devoirs religieux, il eût été bien absurde de supposer que, trente ou quarante années auparavant, la sainte marquise jouait le rôle d'Arlequine dans une pantomime des Funambules, à côté de l'illustre Debureau.

Mais l'absurde est quelquefois le vrai.

A quatorze ans, Mme de Capistran, qui s'appelait alors Madeleine Pichot, habitait avec sa famille une toute petite ville aux environs du Havre.

Une pauvre famille, celle des Pichot.

Le père était mort, laissant sans ressources sa femme et ses deux filles, Madeleine et Stéphanie ; celle-ci se maria plus tard et devint Mme Amberly.

Pour subsister, la mère tenait un cabinet de lecture, ce qui était d'autant plus méritoire qu'elle savait à peine lire.

Le cabinet de lecture fut fatal à Madeleine. Les petites fillettes furètent assez volontiers sur les rayons des bibliothèques, et ce sont précisément les livres qu'elles ne devraient pas même ouvrir, qu'elles s'empressent de dévorer.

Madeleine s'emplit bientôt la tête et le cœur de folles pensées et de rêves malsains : elle se fit une idée de la vie d'après le vicomte d'Arlincourt, et d'après Pigault-Lebrun ; à quinze ans, cette gamine était à la fois romanesque et dépravée.

Cela était d'autant plus dangereux que Madeleine était fort jolie. Petite, et un peu grasse, toute ronde, le buste ferme, elle avait des yeux petillants et chauds, des yeux, comme on dit, à la perdition de son âme, des joues pleines, bien roses, et une toute petite bouche, très-rouge, aux lèvres mouillées, qui avait l'air d'une fraise déjà becquetée par les oiseaux.

Cette fraise-là n'avait pas encore été becquetée ; mais il était temps de mettre un épouvantail à moineaux, si l'on voulait éviter l'accident.

La sévérité maternelle aurait pu être ce salutaire épouvantail. Par malheur, Mme Pichot, simple femme, gâtait sa fille et ne songeait guère à la garder.

Or, un dimanche, le tambour battit sur la place de la ville, et il fut fait savoir à la foule rassemblée que le célèbre, l'admirable, le prodigieux Benjamin Straparole, avec sa troupe composée des plus fameux artistes de Paris, donnerait le soir une représentation dramatique dans la grande salle de l'unique traiteur de l'endroit, salle dite des *Cent Couverts*, et affectée d'ordinaire aux repas de noces.

Benjamin Straparole joua le principal rôle dans une pièce fort à la mode en ce temps-là, qu'on appelait *Robert, chef de brigands*, et qui était, si j'ai bonne mémoire, une adaptation parfaitement stupide des *Brigands* de Schiller.

Mlle Pichot fut éblouie ; Benjamin Straparole lui apparut comme le plus grand des comédiens et le plus beau des hommes.

Il avait une façon si triomphante d'effiler sa moustache, il roulait des yeux si incendiaires en enlevant l'ingénue de la pièce, que Madeleine, qui n'était guère ingénue à la ville, fut absolument bouleversée ; elle rêva toute la nuit que Robert, chef de brigands, l'emportait dans sa caverne.

Il l'emporta bien plus loin.

Comment s'étaient-ils rencontrés ? où s'étaient-ils parlé d'abord ?

Ils n'ont jamais raconté à personne ces menus détails.

Ce qui est certain, c'est qu'un beau matin, Mme Pichot trouva, entre les pages d'un livre, — qui était précisément un des romans les plus grivois de Pigault-

Lebrun, — une lettre où Madeleine déclarait qu'elle ne rentrerait pas à la maison, de sept ou huit ans.

Elle tint parole, et au delà de sa promesse,

Elle s'en alla dans le vagabondage, dans la vie besogneuse et rieuse des bohèmes du grand chemin.

Lorsqu'on s'arrêtait dans quelque bourgade, elle jouait le rôle de l'ingénue dans *Robert, chef de brigands*. Que de fois elle fut emportée dans la caverne! Mais cela ne lui parut pas aussi divertissant qu'elle l'avait supposé.

D'ailleurs Benjamin Straparole l'aimait de tout son cœur; c'était un grand fou, mais c'était un brave homme, ce comédien errant.

Jeune encore, large d'épaules et entripaillé comme il faut, — selon l'expression de Molière, — il avait en somme très-belle mine avec ses grands cheveux qui lui tombaient en longues boucles sur le collet de l'habit; son menton d'un bleu foncé faisait ressortir la pâleur de son visage, pâleur qu'exigeaient alors les rôles de Beaux Ténébreux, et il portait avec une rare crânerie de gestes sa misère et ses haillons!

Il avait même quelque talent et il affirmait qu'il avait du génie! L'énormité de son orgueil avait quelque chose de touchant. Il disait « moi et Talma! » il a dit plus tard : « moi et Frédérick Lemaître, » et cela, avec des mouvements de bras et des haussements d'épaules dignes d'un tyran de tragédie ou d'un bandit de drame romantique.

En outre, il était ivrogne, ivrogne incorrigible.

Il était vraiment curieux à voir et à entendre, lorsque, le soir de quelque bonne recette, après deux ou trois bouteilles de pomard, — car il préférait le bourgogne, — il haranguait ses camarades de coulisses, dans quelque pose magnifique et fantasque, versant son mépris sur les bourgeois qui payent leur terme au lieu de coucher à la belle étoile, et en particulier sur les directeurs parisiens qui le laissaient végéter dans les théâtres de province, lui, Benjamin, lui Straparole!

Madeleine s'ennuya de ce compagnon extravagant.

Un soir, à Nantes, elle reçut un bracelet de diamants dans un petit écrin doublé de soie rose.

Avec l'écrin, une lettre; et cette lettre, écrite par un des riches négociants de la ville, demandait un rendez-vous.

Elle répondit : « J'irai. » Elle en avait assez de la misère.

Quand elle revint, elle trouva devant la porte de l'auberge Benjamin Straparole qui lui dit :

— Tourne les talons! tu es une rien du tout. Si tu m'avais trompé pour les beaux yeux et la bouche en derrière de pigeon du second amoureux, ou pour les mines drôlatiques du premier comique, je t'aurais peut-être pardonné, parce que je t'aime et parce que je suis une bête. Mais tu m'as trompé pour de l'argent, c'est fini. Bonsoir la compagnie, fiche-moi le camp, va-t'en, gaupe! et plus vite

que ça, — sinon je me verrai dans la dure nécessité de vous casser les reins à coups de canne, madame.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent. Trois mois après, elle débutait à Paris, au théâtre des Funambules.

Comme elle était devenue de plus en plus affriolante, elle n'y resta pas longtemps. Le costume d'Arlequine, cela colle comme une pelure d'oignon, et ces jolis oignons-là, on les pèle sans pleurer.

Ses jambes avaient été évaluées par un honorable impresario, elle fut engagée dans un théâtre un peu plus important, où elle se fit remarquer par l'abondance de sa jeune poitrine en même temps que par une absence radicale de tout talent dramatique.

On prit l'habitude de l'utiliser dans les rôles où il suffit d'être décolletée, et elle toucha d'assez gros appointements — en ville.

Cette espèce de succès lui parut suffisant. Au fond de cette petite femme, ronde et grasse, à l'air frivole, pleine de caprices rapides, et qui riait toujours, il y avait une calculatrice prudente ; son boudoir avait une arrière-boutique, où elle comptait les recettes le matin.

A mesure qu'elle devenait moins jeune, elle devenait plus célèbre. C'est l'histoire de beaucoup de ces filles ; à Paris, toutes les réputations — même les réputations honnêtes — sont lentes à s'établir. Il y a des femmes pour qui l'on se ruine aujourd'hui parce qu'elles ont été belles il y a vingt ans.

Mais Madeleine, malgré les années, restait jolie et fraîche. Son automne ressemblait à un printemps.

Une fois, dans une maison de jeu, en Allemagne, elle tenta un coup hardi.

Elle venait de perdre deux cents louis à la roulette.

La bille tournait de nouveau dans le cylindre de cuivre, et allait tomber dans l'une des trente-huit cases, lorsque Madeleine s'écria :

— Cinq mille francs à rouge.

C'était l'habitude, à Bade comme à Hombourg, de tenir un coup sur parole ; d'ailleurs Madeleine passait pour très-riche ; le chef de partie répéta :

— Cinq mille francs à rouge. C'est bien.

La noire sortit, et l'un des croupiers se tourna vers la joueuse, attendant qu'elle payât la somme perdue.

Alors elle désigna du bout de son petit doigt ganté un homme singulier, vieux, lourd, trop gras, chauve et glabre, les yeux striés de sang, qui était assis de l'autre côté de la table verte.

— Demandez à monsieur, dit-elle.

Connaissait-elle ce joueur? de nom seulement. C'étiat le marquis de Capistran. Mais elle ne lui avait jamais parlé.

Elle répéta :

— Demandez à monsieur.



Cette dévote pour rire devint une dévote pour de vrai!

Le joueur leva la tête, regarda Madeleine, sourit, et jeta au croupier cinq rouleaux de cinquante louis.

Ce soir-là même, ils soupèrent ensemble au restaurant du Kursaal.

Le marquis de Capistran avait une renommée fâcheuse. On le savait plusieurs fois millionnaire ; mais sa colossale richesse ne suffisait pas à lui acquérir l'estime.

Même dans le monde des joueurs de profession, si profondément taré cepen-

dant, même dans le monde des filles, il était l'objet de je ne sais quelle suspicion où il y avait de l'épouvante et surtout du dégoût.

On racontait de lui, à voix basse, des aventures étranges, où la débauche était allée jusqu'aux vices les plus sales, jusqu'au crime peut-être; il n'avait dû l'impunité qu'à sa grande fortune et au nom de sa famille, jadis noblement porté.

Celles même qui se vendent à tout venants reculèrent plus d'une fois devant cet acheteur sinistre, qui mettait au marché des conditions singulières.

Or, la face, chez cette espèce de monstre, était digne de l'âme.

Sa peau, d'une pâleur malsaine, pendait avec de gros plis pareils à ceux d'un fanon; l'œil, sous des paupières bouffies, s'éteignait dans de la bile rouge; et la bouche, épaisse, molle, sans dents, laissait pendre vers la gauche une lèvre blanchâtre, sur laquelle s'allongeait par instants une langue exsangue, lourde, qui bavait, comme celle d'un veau.

Dans quelle intention Madeleine avait-elle voulu connaître ce millionnaire méprisé, vieux, hideux?

Quoi qu'il en soit, ils revinrent ensemble à Paris, et l'on sut bientôt, dans tous les mauvais mondes, que la belle Madeleine était la maîtresse en titre du marquis de Capistran.

Elle lui devint indispensable. Elle était douée sans doute d'une grande force pour résister au dégoût.

Toujours libertin, mais brisé par le libertinage, elle lui complut doublement en partageant ses excès et en le soignant quand ses forces défaillaient après d'infâmes besognes; elle fut comme la garde-malade de ses débauches, — quelque chose comme une affreuse sœur de charité de ses vices.

Le marquis vieillissait très-vite; sa lèvre pendait de plus en plus; ses yeux avaient perdu le regard.

Bientôt il ne parla plus qu'avec une grande difficulté; sa pensée ne retrouvait plus les mots; il bégayait, lentement, avec des mouvements vagues des lèvres, et il restait de longues heures dans un fauteuil, le menton vers le cou, les bras ballants, inerte.

Le mal avait achevé son œuvre; le marquis n'était plus qu'un cadavre vivant.

Alors Madeleine Pichot — maîtresse absolue de ce reste de vie — se fit épouser par cette espèce de cadavre.

La comédienne, la courtisane devint la marquise de Capistran; et quand son mari mourut — ce qui ne tarda guère — elle hérita d'une fortune de quatre millions.

Désormais elle n'eut plus qu'un but : pénétrer dans le véritable monde.

La chose était difficile, les gens n'ont pas la mémoire si courte qu'on se l'imagine; et il y avait bien peu de temps qu'elle ne montrait plus aux fauteuils d'orchestre ses jambes et le dedans de son corsage aux avant-scènes.

Mais elle était adroite.

Elle quitta Paris, sans trop s'en éloigner cependant. Versailles, ville paisible et très-province, malgré le voisinage de la capitale, lui parut convenable à ses projets.

Là, son passé de cabotine n'était pas connu, et la triste célébrité du nom qu'elle portait maintenant n'y était guère parvenue.

Elle se fit pieuse et charitable ; on sut bientôt qu'elle distribuait assidûment des aumônes dans les mansardes ; on la voyait prier devant l'autel orné de ses offrandes, avec un air de componction tout à fait édifiant.

Elle jouait la comédie avec quelque talent pour la première fois de sa vie.

Peu à peu, les salons aristocratiques et dévots lui ouvrirent leurs portes. Gracieuse, insinuante, on ne tarda pas à s'engouer d'elle; et, enfin, dans tout Versailles il ne fut plus question que de « l'aimable marquise ».

Avait-elle tout à fait renoncé à son goût pour les aventures et les amours faciles? Il serait hardi de l'affirmer.

Mais elle réussit à envelopper de mystère les quelques peccadilles auxquelles elle s'abandonnait, et cela lui fut d'autant plus facile qu'elle choisit ses complices parmi des gens qui avaient encore plus d'intérêt qu'elle à ne pas être surpris en faute.

Elle avait beaucoup de relations dans le haut clergé de la ville, et, quoiqu'elle eût quarante ans déjà, elle était encore jolie étant restée grasse et blanche.

Quelques méchantes langues chuchotèrent qu'elle recevait un peu trop souvent un évêque d'assez bonne mine, qui était venu à Versailles pour les affaires de son diocèse ; et, un jour qu'elle montait en voiture au sortir de la grand'messe, on vit qu'elle portait des bas violets, ce qui parut un indice étrange.

D'ailleurs, il arriva ce qui devait arriver ; en vieillissant, cette dévote pour rire devint une dévote pour de vrai.

Ce qui n'avait été d'abord qu'un masque propre à la faire admettre dans la bonne compagnie devint son véritable visage.

Elle détesta son passé frivole et coupable, et, encouragée par ce nom de Madeleine que le hasard lui avait donné, elle voulut se repentir comme la grande pécheresse.

En même temps la peur de l'enfer la saisit ; elle n'avait jamais eu une grande vigueur d'intelligence ; elle tomba aisément dans le piége toujours ouvert de la religion.

Alors Versailles ne lui parut plus un lieu de retraite suffisamment solitaire, et elle se retira dans l'un des domaines de son mari, sur la colline de Valvert.

C'est là que nous l'avons trouvée, sincèrement religieuse, confite en dévotion, honorée, estimée, toute en Dieu. Rien n'avait encore troublé la paix de son âme lorsqu'elle reçut une lettre où Mme Roberte Rouchette, fille de Mme Amberly, c'est-à-dire de Stéphanie Pichot, et par conséquent nièce de la marquise, demandait à celle-ci l'autorisation de venir vivre auprès d'elle dans le domaine de Valvert.

VIII

L'expiation de la mère.

Après le départ de son mari, Mme Rouchette était demeurée plusieurs semaines plongée dans une profonde stupeur. On eût dit un corps sans âme, un spectre égaré parmi les vivants.

Elle ne s'éveillait parfois de son désolant marasme que pour tomber dans de folles terreurs. Elle s'imaginait alors entendre résonner dans le vestibule le pas de Simon Rouchette; la fièvre s'emparait d'elle à l'idée de le revoir avec cette figure effrayante, implacable, qui lui était apparue au moment où il l'avait répudiée.

Il lui arrivait aussi de concevoir la vague espérance qu'il pourrait lui pardonner plus tard. Lorsqu'elle caressait cette illusion, un peu de sécurité rafraîchissait son âme.

— S'il fait cela, se disait-elle, je serai sa servante, son esclave; je consacrerai ma vie tout entière à racheter mon égarement, à le dédommager des cruelles tortures que ma coupable conduite lui a infligées.

Mais, bientôt, le souvenir de William Reynold obscurcissait ce rayon. Si Rouchette reparaissait jamais, c'est que l'Américain aurait succombé.

A cette pensée Roberte se sentait pleine d'horreur. L'image de son mari teint du sang de celui qu'elle avait tant aimé la faisait frissonner.

Dans ces moments-là, si elle n'eût craint l'enfer, elle aurait appelé la mort comme une délivrance.

Un nouveau malheur la frappa : elle perdit sa mère.

Puis, le jour vint où on lui annonça que Simon Rouchette avait péri dans une rixe à New-York.

C'était la version officielle.

Roberte devina sur-le-champ que le capitaine s'était rencontré avec William Reynold, que son mari avait été tué par son amant.

Elle faillit devenir folle de douleur.

Il lui semblait par moments qu'elle-même avait frappé le coup. Elle voyait Simon Rochette agonisant à ses pieds; dans le délire de ses nuits, il lui semblait qu'elle se noyait dans un lac de sang, enlacée au corps de son malheureux époux.

Mme Rouchette espéra du moins pouvoir haïr l'auteur de tant de maux, et se purifier ainsi aux yeux de Dieu. Mais, insensiblement, son amour renaissant

trouva des excuses pour le meurtrier ; plus d'une fois, elle se surprit avec effroi cherchant à défendre son amant au lieu de l'accuser.

A ces tourments incessants se joignirent bientôt les préoccupations de l'existence matérielle, la mort de son mari la laissait sans ressources suffisantes pour élever convenablement ses enfants.

Peu de temps après la naissance de sa fille, qu'elle nomma Thérèse, il lui fallut écrire à cette parente qui autrefois était venue en aide à Mme Amberly.

La sainte marquise ne refusa pas de recueillir sa nièce.

Mme Rouchette fut logée, dès son arrivée, dans une petite maison commode, voisine de l'église; et, grâce à la libéralité de Mme de Capistran, elle n'eut pas à s'inquiéter de ses dépenses, fort modestes, d'ailleurs.

Elle fut très-satisfaite de cet arrangement, car elle eût été mal à l'aise au château. Elle éprouvait un immense besoin de solitude, et aussi celui de cacher aux regards curieux la douleur qui la rongeait.

De son côté, Mme de Capistran tenait par dessus tout à n'être gênée en rien dans son intérieur. La présence de sa nièce, d'aspect si lugubre maintenant, lui eût imposé une certaine contrainte en échange de maigres distractions.

Grâce à ces dispositions, les deux femmes, contentes l'une de l'autre, vécurent en parfaite intelligence. Du reste, leurs relations restèrent à peu près limitées aux visites de politesse.

Mme Rouchette se hâta de nouer des rapports avec le curé de la paroisse. Elle se mit entre ses mains, lui confia sans réserve la terrible histoire de sa vie, et déclara se soumettre aveuglément aux conseils qu'il jugerait à propos de lui donner.

Elle sollicita, elle accomplit les plus cruels devoirs de la pénitence.

Avec une énergie puisée dans le remords et dans les croyances qui lui avaient été inculqués, elle s'appliqua à mériter le pardon de Dieu, afin de se dérober aux feux éternels.

Elle régla sa vie avec une rigueur toute monastique. Levée dès le matin, elle assistait à la messe, après avoir allaité sa fille, et rentrait immédiatement pour vaquer aux soins domestiques.

Vêtue avec la plus grande simplicité, elle s'était vouée à un deuil éternel, et le sourire n'effleurait plus ses lèvres.

Elle entrecoupait le travail de ses longues journées par de fréquentes oraisons et par des visites chez les malades de la localité. Comme elle s'était condamnée à la plus stricte économie, elle réussissait à prélever sur la pension que lui servait sa tante de quoi soulager quelques misères.

De même que la marquise de Capistran auprès de la noblesse et du haut clergé, Mme Rouchette passait pour une sainte chez les pauvres gens.

Naguère, le petit Jacques faisait la joie et l'orgueil de sa mère; son babil égayait la maison, et il ne réclamait jamais en vain une caresse.

Maintenant Roberte traitait le pauvre enfant avec une sévérité inflexible. Son confesseur lui avait enseigné qu'une rude discipline est nécessaire au jeune âge pour redresser la nature, originellement corrompue. Il professait que la douceur est coupable, qu'elle amollit les âmes et les prépare inévitablement à fléchir au premier souffle des passions.

Puis, les traits de Jacques rappelaient ceux de son père. Mme Rouchette frissonnait quand le regard du jeune garçon s'arrêtait sur elle. Il en résulta chez elle, sinon de l'aversion pour l'innocent orphelin, du moins un vague désir de le tenir à l'écart.

De sorte que Roberte, involontairement, lui faisait porter en partie la peine de sa propre faute.

Sur les conseils de son confesseur, elle destinait Jacques à l'état ecclésiastique.

Consacrer son fils à Dieu, ce serait, pensait Roberte, racheter ses propres égarements. Elle assurait en même temps le salut de cette jeune âme en l'affranchissant du contact du monde.

Elle se hâta de confier Jacques au curé de Valvert, cet implacable prêtre auquel elle avait livré sa conscience.

Sous les auspices de cet instituteur rigide, dont le cœur semblait d'airain, Jacques commença l'apprentissage de la sainte carrière à laquelle l'avait voué la volonté maternelle. Le matin, éveillé de bonne heure, il courait à l'église servir la messe, célébrée par son maître. Souvent le malheureux enfant, tombant de sommeil, se frottait fortement les yeux pour ne point se rendormir, car il connaissait la vivacité du curé, non moins prompt de la main que de la parole.

Sa mère le réprimandait aigrement à la moindre négligence, ou quand il déchirait par mégarde ses vêtements; elle lui accordait à grand'peine de rares moments de récréation.

Jacques se souvenait parfois avec émotion de ses premières années, si joyeuses et si douces. Il revoyait la coquette habitation de Béroal, la figure ouverte et souriante de son père, la pâle physionomie de l'Américain qui l'avait comblé de tant de petits présents. Mais sa mère lui interdit avec menaces de prononcer jamais ces deux noms, et il cessa peu à peu d'évoquer les chères images du passé.

D'ailleurs, l'enfant était doué d'une nature souple, insouciante, et il finit par se plier à ce dur régime.

A douze ans, on le plaça au petit séminaire, ce qui fut un soulagement pour la mère et pour le fils; la première avait calculé qu'il y resterait huit ans, puis entrerait au grand séminaire pour en sortir prêtre à vingt-cinq ans.

Mme Rouchette vénérait particulièrement cette date de la douzième année. C'était l'âge où elle avait fait sa première communion, et elle avait voulu que son

fils attendît également jusque-là pour la même cérémonie. C'était l'âge aussi où Jésus, selon l'Évangile, parut dans le temple juif, au milieu des docteurs. Enfin, le chiffre douze est un multiple de trois, le nombre sacré, celui de la Trinité.

Roberte restait donc seule désormais avec sa fille, âgée de quatre ans.

Thérèse, blonde et blanche, était tout le portrait de son père, le pâle officier américain.

Lorsque les yeux bleus de l'enfant se fixaient sur la mère, celle-ci ne pouvait réprimer un mouvement; l'aiguillon de l'ancienne passion lui harcelait le cœur, faisait saigner ses blessures encore ouvertes, et renouvelait les angoisses de l'amante.

Malgré les macérations de la dévote, la tentation ne désarmait pas.

Aussi, lorsque Thérèse venait, avec la grâce de son âge, quêter une caresse, mendier un baiser, une câlinerie, sa mère la repoussait avec brusquerie. A voir Roberte en face de cette délicieuse enfant, qui se retirait, effarouchée, le cœur gonflé de larmes, on eût cru qu'elle l'avait prise en horreur.

De jour en jour, Thérèse embellissait, annonçant déjà ce qu'elle serait plus tard. Mais, au lieu d'être fière, comme le sont toutes les mères en pareil cas, des dons répartis à la mignonne créature, Mme Rouchette les considéra comme un châtiment du ciel.

Pour étouffer en gerne chez l'enfant tout sentiment de coquetterie, elle s'étudia à l'humilier sans cesse. Elle l'affublait de robes démodées, et emprisonnait sa splendide chevelure d'or dans d'immenses bonnets. C'étaient pour ce jeune cœur autant de blessures, par où s'écoulaient chaque jour les meilleures séves élaborées par la nature.

En effet, chez Thérèse, en même temps que la beauté se développait un caractère ardent, résolu. Le sang américain ne coulait pas pour rien dans ses veines, l'avenir devait le prouver surabondamment.

Toutefois, elle était naturellement expansive, affectueuse. Selon l'éducation qu'elle allait recevoir, ces dispositions, neutres encore, se transformeraient en qualités aimables ou en défauts redoutables.

La fleur, dans son éclosion, ne demandait qu'un peu de soleil, de chaleur maternelle, pour ouvrir glorieusement sa corolle et épandre ses parfums.

Elle ne trouva rien, au foyer de famille, que l'ombre glacée, la sévérité excessive; de sorte que sa jeune âme se replia sur elle-même, se concentra, comprimant sous l'œil inflexible de sa mère les révoltes qui grondaient en elle.

Mme Rouchette l'envoya de bonne heure à l'école du village, tenue par des sœurs. Thérèse y apprit le catéchisme, de belles prières, quantité de légendes merveilleuses. Là, pas plus qu'auprès de sa mère, elle n'entendit résonner une de ces douces paroles qui vont au cœur de l'enfant parce qu'elles jaillissent elles-

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

mêmes d'un cœur aimant: toujours la discipline inexorable, la loi de la crainte, la menace du châtiment !

Ainsi s'écoulait la vie de l'enfant et de la mère. Celle-ci, peu à peu, au milieu de l'uniformité des heures, et dans les diverses pratiques de la pénitence, avait apaisé les troubles de sa conscience; et il semblait que jamais rien ne viendrait interrompre ce calme pareil à la mort, lorsqu'un soir, Roberte, qui lisait un livre de dévotion, près de la fenêtre, aux dernières lueurs du jour, se leva tout debout et, avec un cri d'effroi, laissa tomber son livre.

Là, devant la grille du petit jardin qui précédait la maison, il y avait un homme qui levait la main comme pour tirer la chaîne de fer de la sonnette.

Cet homme, c'était William Reynold.

IX

Le désespoir du père.

Oui, William Reynold. Les cinq années qui s'étaient écoulées depuis la mort du capitaine avaient courbé son front et mis quelques fils d'argent gris dans sa blonde chevelure.

Il semblait avoir souffert cruellement.

En effet, la vie avait été bien sombre pour lui.

Le duel dans le jardin de la taverne avait fait si grand bruit à San-Francisco, que l'on s'en émut dans les bureaux de la marine.

La loyauté du combat, affirmée par de nombreux témoins, ne permettait pas de faire passer Reynold en jugement.

Mais le gouvernement des États-Unis jugea bon d'éloigner un officier à l'occasion duquel s'était produit un scandale considérable.

L'ordre lui arriva bientôt de se rendre à bord de la frégate *le Yankee*, qui devait croiser pendant quelques mois dans les eaux du Japon.

Le lieutenant dut obéir.

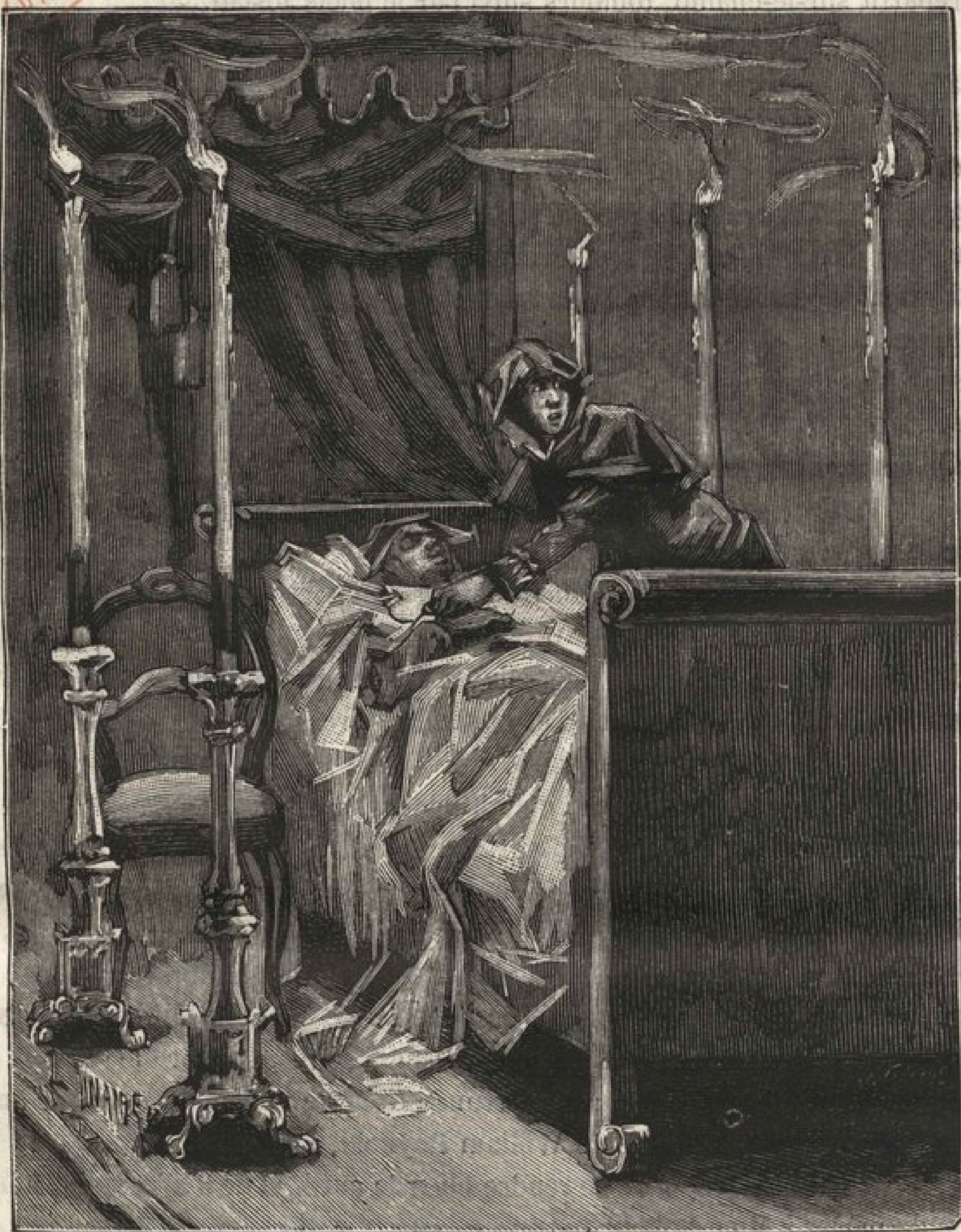
Il partit la mort dans l'âme, songeant à Roberte qu'il aimait toujours avec passion, et à l'enfant qui allait naître, à cet enfant qui était le sien.

Et l'exil ne dura pas quelques mois, il dura plus de quatre années !

Pendant ce temps, seules, sans appui, que devenaient les deux êtres auxquels il aurait voulu consacrer sa vie tout entière?

Il écrivit souvent, bien souvent, à Béroal.

Il ne reçut aucune réponse. Est-ce que Roberte était morte? qui sait? morte peut-être en mettant au jour un enfant, hélas ! sans soutien !



Puis, brusquement, elle détacha ce sachet. (P. 58.)

Reynold vivait dans un morne désespoir, comptant les jours, les heures; et la bonne humeur de Josiah, qui essayait de rendre l'espérance à son maître, ne déridait pas son front toujours soucieux.

Enfin, l'ordre de retour arriva! Le *Yankee* quitta les eaux du Japon ; William Reynold obtint un congé, et deux mois après il arrivait à Béroal.

Hélas! la maison était vide!

Mais l'Américain apprit que Roberte était vivante, qu'elle avait mis au monde une fille, et que maintenant elle habitait Valvert.

Il repartit sur-le-champ, toujours suivi par le fidèle Josiah.

Et maintenant il était là, devant la porte, plein d'une émotion délicieuse.

Il allait revoir Roberte, il allait embrasser sa fille!

Sans doute, Mme Rouchette devait avoir appris la fatale histoire du duel; mais elle devait savoir aussi qu'il avait tout essayé même au péril de sa vie, pour épargner le capitaine. Il lui raconterait ces détails, elle ne lui en voudrait pas du crime de la destinée; elle lui montrerait sa fille en disant : « Voilà votre enfant! » et qui savait même, si, attendrie et toujours aimante, elle ne consentirait pas à une union...

Il sonna.

Une grande vieille, à l'air impérieux, sortit de la maison, se dirigea vers la grille, mais n'ouvrit point la porte.

Elle n'attendit pas que William Reynold lui adressât la parole.

Elle le regarda fixement, d'un œil froid, et dit :

— Mme Rouchette a résolu de ne recevoir aucun étranger.

Elle souligna ce dernier mot.

Puis, sans même incliner la tête, elle se retourna vers la maison, y rentra, et William Reynold, stupéfait et plein d'un sombre pressentiment, entendit le bruit d'une clef qui grince dans une serrure.

Que faire? forcer l'entrée? non, c'était impossible.

Il revint sur ses pas, pensif, hésitant.

A l'auberge, Josiah, qui savait faire causer les gens, apprit bientôt que la grande vieille entrevue par Reynold était la tante du curé de l'endroit, et que Mme Rouchette vivait avec elle sur le pied d'une étroite intimité.

Comme la veuve du capitaine était presque seule, la vieille lui tenait fidèlement compagnie, non-seulement dans la journée, mais souvent encore le soir.

Il n'y avait pas à en douter : l'infortunée Roberte redoutait à chaque instant quelque visite importune, celle de William Reynold, peut-être!

Alors l'Américain résolut de se rendre chez le curé, et de s'adresser à lui pour obtenir de parler à Mme Rouchette.

Il trouva un homme entre trente et quarante ans, déjà chauve, d'aspect austère, fait, en somme, pour glacer toute confidence sur les lèvres.

Néanmoins, il essaya de lui faire entendre qu'il avait connu jadis très-particulièrement la jeune femme et qu'il espérait lui apporter quelques consolations dans son malheur.

A ces paroles, le curé grimaça un aigre sourire. Il regarda le visiteur du haut en bas et lui demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis le lieutenant William Reynold, de la marine des États-Unis.

— Fort bien, reprit le prêtre. Je ferai votre commission auprès de ma pénitente ; mais je regrette d'avoir à vous annoncer dès maintenant que je considère votre démarche comme absolument inutile.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que Mme Rouchette est décidée à ne recevoir aucune personne étrangère. Je suis son confesseur, et il ne m'appartient pas de l'engager à rompre ses habitudes de retraite.

William Reynold insista vivement. Il ne pouvait s'y méprendre, le prêtre connaissait la faute de Roberte et la sienne, les amours d'autrefois.

Aussi le lieutenant ouvrit-il naïvement son âme, espérant émouvoir ce prêtre grave et dur.

Mais le curé demeura sec, intraitable. Il se montra même étonné de ces confidences, et ne dissimula pas qu'il se trouvait d'autant plus porté à refuser son concours.

Cependant, il consentit à prononcer le nom du visiteur et à demander à la jeune veuve si elle désirait le recevoir; mais il ne ferait rien de plus.

Alors William Reynold voulut, sans plus tarder, se disculper, autant que possible, aux yeux de Mme Rouchette.

Avant de s'embarquer pour l'Europe, il s'était muni d'une relation circonstanciée des événements arrivés à la taverne de l'*Ancre-d'Or*, relation traduite par lui en français et signée par tous les témoins du duel.

Il renferma donc cet écrit dans une lettre cachetée, et pria le curé de remettre le tout à sa pénitente. A cette condition, il s'engageait sur l'honneur à ne plus tourmenter Roberte si elle refusait absolument de le recevoir après avoir lu les pièces.

Le prêtre, d'abord, ne voulut pas se charger d'un pareil message, mais il fut vaincu par la ténacité de l'Américain.

— Soit, dit-il, je remettrai cette lettre, revenez demain, vous trouverez la réponse.

Le lendemain, l'Américain ne manqua pas au rendez-vous.

Sans prononcer une parole, le curé lui présenta une enveloppe sans adresse, dans laquelle William Reynold ne trouva que sa relation des faits concernant le capitaine Rouchette, déchirée en mille morceaux.

A cette vue, le lieutenant pâlit et demanda au prêtre:

— Me donnerez-vous, monsieur, l'explication d'un tel outrage?

— Je vous ai dit mon opinion au sujet de Mme Rouchette, répliqua tranquillement le curé; elle ne veut voir aucune personne étrangère; vous, monsieur, moins que tout autre. La pièce que vous lui avez fait tenir l'a irritée et elle l'a déchirée sous mes yeux. En vous la rapportant telle que vous la voyez, j'exécute ses volontés. J'ajouterai qu'elle ne vous prie pas, mais vous enjoint formellement de partir. Au cas où vous ne vous détermineriez pas à obéir, elle est prête

à faire certaines révélations même devant les tribunaux, qui la déhonoreraient sans doute, mais auraient probablement pour vous de pires conséquences. Ce sont ses propres paroles que je vous transmets textuellement, en vous demandant, pour mon compte, de nous délivrer tous de votre présence.

William Reynold comprima un violent sursaut de colère.

Il aurait voulu traiter selon ses mérites ce prêtre impitoyable et insolent!

Mais c'était du curé de Valvert que dépendait, il le sentait bien, la volonté de Roberte.

Il se contint, et, le cœur déchiré, avec des larmes dans la voix, il le conjura d'engager au moins la mère à lui laisser voir la petite fille, née de leurs amours.

On lui avait dit qu'elle était si chétive et si délicate, il craignait pour sa vie, on ne pouvait pas lui refuser cela, — un dère a bien le droit d'embrasser son enfant!

Le curé le regarda avec une étrange sévérité et répondit :

— Vous n'avez pas à vous occuper de cette enfant. Si la fille de Mme Rouchette venait à mourir, je sais que la mère accepterait ce malheur comme une preuve que Dieu, comblant pour elle le calice de la douleur en ce monde, est prêt à lui pardonner en l'autre. Quant à vous, monsieur, vous êtes légalement étranger à la mère et à l'enfant; aussi, le mieux que vous puissiez faire, c'est de les oublier l'une et l'autre.

Ce fut en ces termes que le curé de Valvert congédia l'Américain.

William Reynold était atterré.

Ainsi, il ne reverrait pas Roberte, cette Roberte toujours adorée, il ne serrerait pas entre ses bras son enfant, sa petite fille pour laquelle il se sentait plein d'une si profonde tendresse.

Oh! ce prêtre, il le haïssait.

Il roulait dans sa tête des projets téméraires; avec l'aide de Josiah, il défoncerait la grille, il escaladerait les murs de la maison, et il enlèverait sa fille!

Hélas! ces hardiesses sont fréquentes dans les romans, mais la vie réelle ne les comporte pas.

Instinctivement, il avait dirigé ses pas vers l'habitation de Mme Rouchette.

Il évita de passer devant la grille, craignant d'être aperçu; il suivit un petit chemin, le long d'une haie en fleurs, derrière la maison.

Le soir montait. A sa droite, dans la plaine toute rose du soleil couchant, il y avait de petits cris de grillons et d'oisillons, pareils à de légères sonneries.

Tout à coup, derrière la haie, une voix se mit à chanter.

Ce n'était pas une voix d'oiseau, mais elle était aussi fine, aussi douce qu'un ramage, car c'était une voix d'enfant.

Reynold tressaillit.

La voix disait cette chanson populaire dont les petites filles ont fait un air de ronde :

Au jardin de mon père,
Les lauriers sont fleuris ;
La Caill', la Tourterelle
Y viennent faire leurs nids.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon;
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormi!

Reynold en était sûr ! cet enfant qui était là, c'était sa fille!

Mais la chanteuse se trouvait dans le jardin, de l'autre côté de la haie, et il ne pouvait pas l'apercevoir à travers les épines en fleurs et très-serrées.

Que faire? appeler la chanteuse? non, il eût donné l'éveil aux gens de la maison. On aurait fait rentrer la petite fille, et, lui-même, on l'aurait chassé.

Il faillit pousser un cri de joie.

Ayant fait quelques pas de plus, il se trouvait devant une barrière à claire-voie, qui interrompait la haie, et qui servait de porte.

Il regarda à travers les petites planchettes entrecroisées, et il vit Thérèse qui se promenait en chantant toujours, et en caressant un petit chat blanc qu'elle portait dans ses bras comme une poupée vivante.

Il fut extasié de la trouver si jolie avec ses petites joues teintées d'un rose si pâle, avec sa folle chevelure où les derniers rayons de soleil ajoutaient des remuements d'or.

Oh! c'était bien sa fille, c'était elle ! — dix années sur l'heure de sa vie, il les eût données pour la presser contre sa poitrine un seul instant!

Le hasard est bon quelquefois.

Thérèse marcha vers la barrière mobile et l'ouvrit toute grande en chantant toujours :

Au jardin de mon père...

Elle s'interrompit, mais sans témoigner de frayeur.

— Tiens, un monsieur! dit-elle.

Il s'était approché, il souriait, avec des larmes plein les yeux.

Elle reprit :

— Que veux-tu, monsieur? est-ce que tu veux parler à maman, dis?

— Non! non, je ne veux parler à personne. A vous seulement.

Il s'approchait de plus en plus.

— Vous chantez une très-jolie chanson. Comment vous appelez-vous, ma petite demoiselle?

— Thérèse, dit-elle. Mme Rouchette, c'est ma mère. Vous, je ne vous connais pas. Vous n'avez pas l'air méchant. Vous aimez donc les chansons? Oh! j'en sais d'autres qui sont bien plus jolies!

Et, gazouillant comme une petite fleur où un oiseau aurait fait son nid, elle se mit à chanter un air doux et léger :

J'ai un grand voyage à faire,
Je ne sais qui le fera
Ce sera Rossignolette
Qui pour moi fera cela.
La violette double, double,
La violette doublera.

Il s'était mis presque à genoux pour mieux l'entendre, pour mieux la voir; et quand elle acheva sa chanson, dans un de ces jolis rires d'enfant qui font rêver aux bruits du paradis, il ne put résister à l'ivresse qui l'emplissait. Il lui prit les mains, l'attira vers lui, et tout à coup l'embrassa avec fureur.

— Ma fille! ma Thérèse! ma chère petite fille!

Elle ne s'effarouchait pas, elle riait d'être embrassée, elle était bien contente ; et lui, il n'avait jamais ressenti une aussi pure, une aussi grande joie.

— Thérèse! cria tout à coup une voix épouvantée.

Il leva la tête.

Roberte était devant lui, pâle, maigre, et les yeux agrandis par l'effroi.

Il courut à elle.

— C'est moi. Écoutez-moi. Je ne suis pas coupable. Je vous aime, je n'ai jamais cessé de vous aimer, ne me repoussez pas. Votre mari... Je vous expliquerai...

Mais elle ne le laissa pas achever.

Elle se jeta sur sa fille, la prit dans ses bras, l'emporta, et, sans une parole, s'enfuit loin de Reynold, comme elle aurait fui Satan apparu tout à coup.

Il voulut la rappeler, la retenir, la rejoindre!

Vains efforts, elle avait disparu avec Thérèse dans la maison bien fermée.

Et William resta seul, les poings aux dents, plein de désespoir et de rage, devant ces murailles sombres et muettes qui lui dérobaient tout ce qu'il aimait ici-bas!

X

La fille entend ce que dit la mère.

Madame Rouchette ne revit plus William Reynold; mais cette rencontre lui avait causé une terrible secousse qui brisa sa santé fort affaiblie par les macérations et les jeûnes.

Elle ne s'émut pas de se sentir malade; elle vit venir sans effroi l'heure peut-être prochaine où ses forces défailliraient tout à fait.

Le temps s'écoula.

Thérèse atteignit sa douzième année, l'âge de la première communion.

Malgré sa vive intelligence, sa science se bornait à la lecture, l'écriture, un peu d'arithmétique. Aucune notion d'histoire ou de géographie.

Mme Rouchette, de concert avec la marquise de Capistran, avait décidé de confier la jeune fille aux dames de la Sainte-Ampoule, un couvent aristocratique établi dans la ville épiscopale de X...

La vieille tante s'était engagée à payer la pension. De plus, elle avait manifesté l'intention de déposer une somme de trente mille francs entre les mains de la supérieure, pour le cas où Thérèse, plus tard, consentirait à prendre le voile.

La perspective de voir ses deux enfants consacrés au service de l'Église combla les vœux de Mme Rouchette. Selon ses croyances, leur salut éternel serait assuré. En outre, cette vocation sainte, qu'elle regardait comme la première bénédiction du ciel pour une famille, semblait attester que Dieu lui avait pardonné sa faute, puisqu'il daignait traiter avec une faveur si particulière ceux qui lui appartenaient.

Enfin elle se réjouit à la pensée qu'après sa mort, elle aurait deux puissants intercesseurs, l'un à l'autel, l'autre dans le cloître, pour l'aider, s'il en était besoin, à sortir promptement des épreuves du purgatoire.

La veille du jour où Thérèse devait faire sa première communion, Mme Rouchette fut prise d'une grande faiblesse.

Mais, luttant contre la nature avec son énergie accoutumée, elle voulut, malgré la souffrance, accompagner le lendemain sa fille à l'église.

La veuve du capitaine n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son visage décharné gardait à peine quelques faibles traces de sa beauté d'autrefois. Toute la vie semblait s'être réfugiée dans ses yeux noirs, au fond desquels brillait un feu sombre, qui ajoutait encore à la sévérité de sa physionomie.

La cérémonie terminée, elle regagna péniblement sa maison et dut se mettre au lit, épuisée, en proie à une fièvre ardente.

Le médecin, appelé en toute hâte, déclara que la veuve touchait au terme de sa vie, à moins d'une réaction que la faiblesse extrême de la maladie rendait très-improbable.

Roberte comprit que sa fin était proche.

Jacques achevait ses humanités. Il était sur le point d'entrer au grand séminaire. On demanda à sa mère si elle désirait qu'on le fît venir.

Elle demeura pensive un instant, puis elle répliqua :

— Non, c'est inutile. Peut-être n'arriverait-il point à temps. D'ailleurs, les moments qui me restent sont comptés : je n'en veux pas distraire une parcelle. Je les dois tous à Dieu et à ma pauvre âme,

Le curé vint le soir.

Thérèse était seule auprès de sa mère, qui priait, les yeux fermés.

Elle reçut l'ordre de passer dans une autre chambre.

La jeune fille obéit. Mais, avant de se rendre dans la pièce indiquée, elle entra sans bruit dans un cabinet attenant à la chambre de sa mère. Elle voulait y prendre divers objets, qu'elle y avait déposés la veille, et qui serviraient à la distraire dans la solitude de l'attente.

Au bout de quelques minutes, au moment où Thésèse allait s'éloigner, elle entendit la voix de sa mère prononcer son nom. Elle prêta l'oreille.

Mme Rouchette déplorait la naissance de sa fille, qu'elle appelait « l'enfant du péché! »

Thérèse ne pensa plus à quitter le cabinet. Sa curiosité était devenue si ardente, qu'elle ne songea même pas que le moindre mouvement pouvait dénoncer sa présence.

La malade s'accusa ensuite de n'avoir jamais pu déraciner complétement de son cœur le souvenir de son complice.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un soupir douloureux, cette malheureuse Thérèse me rappelait sans cesse William Reynoid, son coupable père, l'homme avec qui je me suis perdue!

Thérèse était douée d'un esprit pénétrant; en dépit de la rigoureuse surveillance exercée sur chacun de ses pas, elle avait surpris beaucoup de ces choses dont on lui faisait mystère. Un fragment de conversation par-ci, une phrase par-là, un mot chuchoté à son oreille par une compagne de classe, lui avaient permis de connaître, l'observation et la réflexion aidant, ce qu'on affectait de lui cacher.

Elle comprit donc sur-le-champ de quoi il s'agissait, et quelle était sa situation à l'égard de sa mère et de son père.

Il y eut un silence dans la chambre de Mme Rouchette. Celle-ci, à bout de forces, avait dû suspendre sa confession. Elle poursuivit d'une voix haletante :

— Mon père, il me reste un dernier aveu à vous faire. Au moment de la séparation, j'ai reçu de William Reynold un médaillon d'or renfermant son portrait. Jamais je n'ai eu le courage de le détacher de mon cou. Dois-je accomplir ce dernier sacrifice?

A la pause qui suivit cette question, Thérèse devina que le curé hésitait. Enfin, il répondit :

— Êtes-vous prête à vous défaire de cet objet?

— Je suis prête.

— Il suffit : l'intention, devant Dieu, est réputée pour le fait. Restez donc en paix à ce sujet. Au surplus, je vois ici une disposition miséricordieuse de la Providence. Par ce portrait, reposant sur votre poitrine, vous avez en quelque sorte associé le complice de vos fautes à l'expiation. Qui sait si celui qu'il représente n'en a point déjà ressenti les effets salutaires?



C'était pour vous, chère tante.

Cette conclusion mystique provoqua de la part de la malade un soupir de soulagement, et ce fut avec un accent plein de reconnaissance qu'elle reprit :

— Oh ! merci, mon père. Ainsi donc, ce bijou cher et funeste, ce serait une inspiration du ciel qui m'a porté à le conserver si précieusement ?

— Je n'en doute pas, affirma le curé ?

— Eh bien, je l'avouerai, j'ai eu ce pressentiment. Il y a quelques années, troublée par de cruels souvenirs, j'eus l'idée d'écrire la triste histoire de ma vie.

Je la consignai sur plusieurs feuillets d'un papier très-mince que je pliai ensuite de façon à réduire autant que possible le volume ; je fixai ces feuilles au médaillon et j'enfermai le tout dans un sachet de soie. Je pensais, si bizarre que cela paraisse, qu'en associant l'humble aveu de mes égarements au legs que m'a fait cet homme, je purifiais ainsi ce bijou trop cher, et peut-être encore celui dont je le tiens.

— Oui, le doigt de Dieu est manifeste en tout ceci, déclara le curé.

— Alors, mon père, ajouta Mme Rouchette, je vous prierai de recommander qu'on m'ensevelisse avec ce médaillon, mes scapulaires et mon chapelet.

— Vos désirs seront remplis, dit le prêtre.

La confession était achevée, et Thérèse, retenant son souffle, l'oreille collée à la cloison, avait tout entendu.

XI

Dans la chambre de la morte.

C'était quelques heures plus tard, la nuit était venue, des cierges brûlaient mélancoliquement près du lit, dans la chambre de madame Rouchette.

Sur le lit, sous un drap blanc, un cadavre était étendu.

C'était celui de Roberte.

Sa face était calme et comme reposée. Un crucifix pesait sur la poitrine de la morte.

La tante du curé, qui s'était chargée de veiller le corps, venait de sortir pour quelques détails de l'enterrement qui devait avoir lieu le lendemain.

La solitude de la chambre était sinistre, à cause du cadavre et de la lueur blême des flambeaux funéraires.

Pas un bruit. Le silence de la mort.

Tout à coup, le parquet cria sourdement comme sous le pied de quelqu'un qui s'avancerait avec précaution.

Puis la porte s'ouvrit et Thérèse entra, très-pâle.

Elle regarda autour d'elle, comme pour s'assurer qu'elle était seule, et, cette précaution prise, elle marcha vers le lit.

Que venait faire Thérèse dans la chambre de sa mère morte? Mettre un dernier baiser peut-être, le baiser du suprême adieu, sur le front du cher cadavre?

Non; elle ne baissa pas la tête jusqu'au front décoloré de Roberte.

Elle écarta d'une main le drap qui montait jusqu'au cou de la morte, et

fixa des yeux ardents sur un petit sachet de soie qui scintillait dans la pénombre.

Puis, brusquement, elle détacha ce sachet, le remplaça par un autre à peu près semblable, qu'elle avait apporté, et où elle avait glissé une grosse médaille de cuivre représentant la Madone.

Cela fait, elle ramena le drap et s'éloigna rapidement, sans un regard en arrière.

Ainsi, voilà ce qu'elle était venue faire dans cette chambre, près de ce cadavre! Elle n'avait pas prié, elle avait volé!

Certes, elle avait tremblé pendant l'accomplissement de cette coupable besogne; la vue de ce corps sans vie, — elle voyait la mort pour la première fois, — l'avait profondément impressionnée, et c'était une chose terrible aussi que de violer les dernières volontés d'une mère.

Mais Thérèse était énergique : elle n'avait pas hésité, malgré la terreur qui lui glaçait les os.

D'ailleurs, il importe de le dire; Roberte n'avait pas su se faire aimer de sa fille; les parents trop durs font les enfants trop froids, et l'on n'aime que ceux qui vous aiment.

Dès qu'elle fut en possession du précieux sachet, Thérèse s'enferma dans sa chambre.

Elle considéra un instant l'étoffe flétrie qui le formait et se mit en devoir de le découdre avec des précautions infinies. L'enveloppe était forte, et Thérèse trouva le papier à peu près intact, quoique légèrement jauni.

Elle détacha lentement le manuscrit d'une main frémissante et le plaça sur la table, où elle le déplia avec toute la délicatesse possible.

Cela fait, elle commença la lecture des feuillets, chargés d'une écriture fine, mais très-nette.

Elle apprit toute la sombre histoire de Roberte Rouchette et de William Reynold.

Quand elle eut terminé, pâle, le visage décomposé et baigné de larmes, elle laissa errer autour d'elle un regard effaré, comme si elle se fût attendue à voir apparaître des personnes absentes.

Ainsi, c'était donc vrai, elle n'avait de commun que le nom avec le capitaine Rouchette! De plus, son véritable père, un Américain riche, selon toutes les apparences, s'était intéressé vivement à son sort.

— Oh! comme il m'aurait rendue heureuse, sans les résistances de ma mère, et comme je l'aurais aimé!

Et maintenant où était-il? en France ou à New-York? Vivait-il encore seulement?

En s'adressant cette question, ses yeux s'arrêtèrent sur le médaillon, auquel elle n'avait pas pris garde.

Elle s'en empara, fit jouer le ressort, et éprouva une émotion extraordinaire en apercevant la figure pâle et mélancolique de William Reynold.

Elle porta la miniature à ses lèvres et la couvrit de baisers et de larmes.

XII

Cheveux blancs et cheveux blonds.

Après les funérailles de Roberte, Thérèse Rouchette alla loger dans le château de la sainte marquise.

Cette petite fille ne pouvait vivre toute seule dans la triste maison de la morte; il fut décidé qu'elle passerait quelques jours chez sa tante, avant d'aller au couvent de la Sainte-Ampoule.

Le château dominait une riante vallée, au fond de laquelle une petite rivière roulait ses ondes argentées.

Construit à peu près sur le plan du manoir de Voltaire à Ferney, mais de proportions plus grandioses, il offrait tout le confort du luxe et tous les agréments qu'on peut réunir à la campagne.

Ce vaste parc, coupé de frais gazons et de pièces d'eau, était planté d'arbres énormes qui avaient ombragé plusieurs générations. Par de nombreuses échappées de vue, on apercevait la chaîne du Jura, aux cimes neigeuses, un paysage splendide et richement accidenté.

Thérèse, qui connaissait à peine cette opulente demeure, demeura tout éblouie quand elle y pénétra.

L'éducation maternelle, si austère, l'avait rendue singulièrement timide. Aussi fut-elle saisie de surprise dans ce milieu brillant et inconnu. Elle osait à peine s'y mouvoir, sentant qu'elle y faisait tache avec son costume pauvre et démodé.

Mais une femme de chambre reçut l'ordre d'appeler sur-le-champ la couturière attachée spécialement au château.

Celle-ci prit à l'orpheline la mesure des vêtements de deuil, et on lui annonça qu'ils seraient prêts le lendemain.

Pour la première fois de sa vie, Thérèse s'assit à la table de sa vieille tante, mais non sans contrainte. Le cérémonial, que la marquise maintenait, même quand elle n'avait pas d'invités, effarouchait la jeune fille. Le valet de pied en livrée qui servait, le maître d'hôtel en habit noir et en cravate blanche, chargé de découper, la toilette de la marquise, la décoration de la salle à manger, tout cela confondait ses idées lorsqu'elle comparait cet apparat à la frugalité, à la simplicité de ses repas à l'humble foyer maternel.

Voyant qu'elle ne mangeait pas, Mme de Capistran, malgré sa sécheresse de cœur, trouva quelques bonnes paroles qui touchèrent Thérèse si déshéritée de ces témoignages de sympathie. Ainsi encouragée, elle sentit diminuer sa gêne, elle goûta aux mets qu'on lui présentait.

Au cours du déjeuner, la marquise remarqua que sa petite-nièce était jolie, en dépit de son accoutrement suranné. Elle admira le blond doré de sa chevelure, ses yeux bleus ombragés de cils noirs, — une particularité rare et charmante, — son teint rose d'une incomparable fraîcheur, le gracieux modelé de sa bouche et la régularité de ses traits.

Ces observations frappèrent Mme de Capistran, qui avait toujours attaché une importance extrême aux avantages physiques. Après avoir analysé à loisir la physionomie de l'enfant, elle estima que Thérèse pourrait bien devenir une beauté, dès qu'elle serait complétement épanouie.

En outre, à quelques paroles de l'orpheline, Mme de Capistran jugea qu'elle n'était point sotte, et lui ferait honneur au couvent de la Sainte-Ampoule.

En somme, l'enfant était sa plus proche parente; le même sang coulait dans leurs veines. Elle fut donc flattée des qualités qui l'ornaient, et aussi à l'idée que Thérèse, devenue une élève intelligente, lui vaudrait des compliments.

Sous l'influence de ces réflexions, Mme de Capistran emmena Thérèse, le repas terminé, dans le petit salon où elle recevait les visites intimes.

Là, elle la fit asseoir près d'elle, s'appliquant à vaincre la timidité excessive de la jeune fille. Elle y réussit bientôt, à force d'amabilité, et surtout avec quelques caresses, les seules que l'orpheline eût jamais obtenues.

Le cœur de Thérèse se gonfla et ses larmes coulèrent, ce qui la rendit plus charmante encore. La marquise, croyant qu'elle pleurait à cause de sa mère morte, s'efforça de consoler l'orpheline.

L'enfant, vivement émue de ces attentions, leva ses beaux yeux sur la châtelaine, et lui dit avec une expression de profonde reconnaissance :

— Comme vous êtes bonne, ma tante!

— Je remplacerai ta mère, chère enfant, si tu veux m'aimer un peu! repartit Mme de Capistran.

— Je vous adore déjà, dit naïvement Thérèse.

Cette réponse plut infiniment à la marquise. Elle s'étonna d'éprouver une sensation si douce auprès de cette enfant et de rencontrer une distraction là où elle avait redouté une corvée pénible.

Un peu plus tard, elle sonna une de ses femmes et lui recommanda de faire voir le château à Mlle Rouchette, de lui montrer sa chambre, puis de la promener dans le parc, enfin de veiller à ce que l'enfant ne s'ennuyât pas.

La pièce destinée à l'orpheline était coquettement meublée, tapissée de bleu et de blanc, et la fenêtre donnait sur un parterre dessiné avec art, tout garni de fleurs.

La journée s'écoula rapidement pour la jeune fille. Quand elle rejoignit sa tante pour le dîner, elle était déjà familiarisée avec le manoir.

La marquise continua d'être parfaite avec elle, voulut l'accompagner elle-

même à sa chambre, et ne se sépara de l'orpheline qu'après avoir déposé sur ses joues deux bons baisers.

Une fois seule, Thérèse se mit un instant à la fenêtre, respirant avec volupté l'air tiède de la nuit, imprégné du parfum des fleurs, et contemplant, rêveuse, au clair de la lune, le léger balancement des grands arbres du parc.

Elle pensait à l'accueil de sa tante, au changement survenu tout à coup dans sa vie, et se demandait ce que serait le lendemain.

En portant la main sur sa poitrine, ses doigts pressèrent, à travers la légère étoffe, le médaillon d'or enfermé dans le sachet de soie avec le manuscrit. D'abord, elle frémit à l'idée d'avoir dépouillé une morte. Elle eut peur de voir se dresser devant elle le spectre de sa mère courroucée, réclamant l'objet du larcin.

Mais, à cette image funèbre et terrifiante, succéda celle de son père, gravée dans son esprit.

Son père!

Vivait-il encore? Comment le savoir?

Après avoir bien cherché dans son esprit, elle secoua la tête avec chagrin : elle n'avait aucun moyen de s'informer. D'ailleurs, à qui s'adresser? Le moindre mot l'eût trahie, et elle tremblait à la seule pensée qu'on pourrait découvrir l'espèce de profanation qu'elle avait commise.

Elle leva les yeux vers le ciel comme pour implorer une assistance suprême.

Enfin, elle se coucha et s'endormit en songeant au couvent.

Longtemps, la perspective d'entrer dans cette maison religieuse ne l'avait pas effrayée; elle savait que l'existence matérielle y serait préférable à celle qu'elle menait chez sa mère. Elle s'était résignée, ne pouvant éviter son sort, à courber la tête sous la main de la destinée. — Mais les quelques heures passées au château avaient quelque peu modifié ses idées, et elle commençait à croire qu'elle regretterait sa liberté.

Elle s'éveilla de bonne heure. Les oiseaux chantaient sous sa fenêtre, les rayons du soleil pénétraient à travers les persiennes, et ce fut avec étonnement qu'elle contempla la chambre élégante où elle avait passé la nuit.

Elle se souvint, et le premier sentiment qu'elle éprouva fut celui de la tristesse, tant son âme y était accoutumée.

Ensuite sa pensée se reporta sur sa tante, dont l'attitude, la veille, avait été si différente de celle qu'elle lui avait toujours vue, pendant ses rares visites avec sa mère. Son cœur serré se dilata, et elle s'occupa de sa toilette.

Elle allait commencer à se vêtir, lorsque la femme de chambre entra avec la couturière. On lui essaya le costume de deuil, qui lui allait à merveille.

Mme de Capistran ne tarda pas à la mander. La marquise était entre les mains de sa coiffeuse, qui l'ajustait avec le même soin qu'autrefois. La vieille dame avait conservé ses habitudes de coquetterie, malgré les années qui avaient blanchi ses cheveux et ridé sa figure.

Dès qu'elle entendit le pas de l'enfant, elle lui dit sans tourner la tête:

— Viens m'embrasser, ma mignonne.

Thérèse s'approcha. Mme de Capistran ne put retenir une exclamation en la voyant comme transfigurée sous ces nouveaux habits.

— Sais-tu bien que tu es tout simplement délicieuse ainsi, chère petite? dit-elle en l'examinant avec extase.

Ensuite, se reprenant, — au souvenir, sans doute, de la mère défunte, — elle ajouta:

— Mais je ne veux point te gâter: ce serait contrevenir aux volontés de celle qui n'est plus.

La vérité, c'est que Mme de Capistran se sentait prise de tendresse pour la jeune fille, et je ne sais quel égoïsme lui conseillait de résister à cette aimable propension, comme si elle eût craint de moins s'aimer elle-même, lorsqu'elle aimerait cette enfant.

Mais elle n'eut point la force de résister longtemps.

Devenue enjouée, expansive, Thérèse lutinait sa vieille tante avec des façons si gaiement cordiales, avec des caresses si pleines de jolis rires, que la marquise ne pouvait s'empêcher de la trouver adorable, et se disait:

— Ah! la petite fée! la belle petite fée!

Puis, elle découvrit une chose, ou crut la découvrir: c'était que Thérèse lui ressemblait un peu.

Elle se revit telle qu'elle avait été dans le cabinet de lecture de maman Pichot.

Elle resongea — elle, la sévère dévote — aux courses sur les grands chemins en compagnie de Benjamin Straparole.

Où était-il maintenant, ce grand fou? Elle l'avait rencontré quelquefois, dans les hasards de sa vie errante; toujours fantasque, toujours ivrogne.

Du temps de sa vie pécheresse, elle avait voulu plus d'une fois l'obliger, le servir. Mais il était honnête et fier, ce bohème, et il avait répondu: « Tu sais, tu vis comme une gueuse. Ton argent, c'est de la boue monnayée. Merci, je n'en veux pas. »

De sorte qu'elle ne pouvait s'empêcher, lorsqu'elle pensait à lui, d'éprouver je ne sais quel respect — avec un peu de tendresse aussi — pour ce bizarre fantoche.

Tous ces souvenirs de jeunesse attendrissaient le cœur de la marquise, et, grâce à ce renouveau de bonté, la petite Thérèse s'insinuait plus avant dans les bonnes grâces de la vieille dévote.

Bientôt Mme de Capistran n'envisagea plus qu'avec peine l'idée de se séparer de la jeune fille. Déjà Thérèse avait pénétré dans sa vie, lui était nécessaire, et lui manquerait certainement si elle entrait au couvent.

Les extrêmes se touchent, a dit un profond philosophe.

Voilà pourquoi les vieillards les plus égoïstes ont le culte des enfants; les passions évanouies rapprochent les existences qui se terminent de celles qui commencent. On dirait que l'homme, dans sa caducité, a le besoin instinctif de retremper ses forces défaillantes aux séves impétueuses du jeune âge.

Un beau jour, Mme de Capistran dit vivement à Thérèse:

— Allons, mignonne, c'est décidé, tu n'iras au couvent qu'après les vacances.

Thérèse se sentit profondément heureuse et sauta au cou de sa tante.

Son séjour au château avait changé toutes ses idées; elle voulait vivre dans la joie, dans le luxe, — au milieu de ces beaux arbres pleins d'oiseaux et de soleil! elle détestait le morose et froid couvent.

Mais, à peine la marquise avait-elle pris la résolution de garder quelque temps encore la petite fille auprès d'elle, que le révérend Père Vasseur, de la Société du Verbe-Divin, le directeur de Mme de Capistran, se présenta au château pour conférer avec sa noble pénitente.

XIII

Un ouvrier évangélique.

Le Père Vasseur était un homme d'environ cinquante ans, de haute taille, à la figure macérée, sec comme saint Jérôme, au crâne chauve et luisant. Ses prunelles grises brillaient d'un feu sombre au fond de leurs orbites caves.

La discipline monastique avait émacié son corps, mais peut-être n'avait-elle pas dompté les ardeurs de son tempérament. Sa démarche était grave, et il ne se déridait jamais.

Le Père Vasseur avait acquis sur la marquise une influence considérable en la flattant avec finesse, sans toutefois rien relâcher de l'autorité que ses fonctions lui donnaient à son égard. Sa parole brève, mesurée, affectait ordinairement un accent inspiré, qui exerçait une impression singulière sur la vieille pénitente.

Pour Mme de Capistran, le révérend Père Vasseur, de l'ordre du Verbe-Divin, était un oracle, l'infaillible interprète des volontés célestes, le dépositaire authentique des clefs du paradis.

Au moment où le religieux fut introduit dans le salon, Thérèse était auprès de sa tante, qui feuilletait avec elle un album rempli de gravures artistiques et s'amusait de ses remarques enfantines.

A la vue de l'austère visiteur, la marquise se leva, salua avec respect, et



Le prieur était un homme court, trapu, obèse. (P. 74.)

congédia d'un geste l'orpheline. Le père Vasseur avait jeté sur la jeune fille un regard aigu. Il s'assit dans un fauteuil, en face de la châtelaine.

Celle-ci, un peu mortifiée de l'occupation frivole dans laquelle il l'avait surprise, se hâta de dire :

— Vous venez de voir, mon révérend Père, la fille de ma pauvre nièce, morte dernièrement. J'ai recueilli la chère petite, qui n'a plus que moi au monde.

— Cela prouve la bonté de votre cœur, madame la marquise, répliqua froidement le moine. D'ailleurs, ce n'est point d'aujourd'hui seulement que tout ce qui souffre trouve accès auprès de vous.

Mme de Capistran s'inclina légèrement à ce compliment récité du bout des lèvres comme un oremus.

— Mon révérend Père, reprit-elle, je vous ai déjà parlé de cette enfant. Conformément au vœu de sa mère, j'avais décidé de la placer au couvent des dames de la Sainte-Ampoule.

La marquise fit une pause. Le religieux leva lentement sur elle ses yeux gris. Il demanda de sa voix morne :

— Et maintenant, madame, vous avez changé d'avis?

— Non, pas précisément, répliqua la marquise; seulement j'ai ajourné son départ jusqu'à la rentrée des classes.

— Vous avez un grave motif, sans doute?

— Mon Dieu... fit Mme de Capistran.

Mais elle s'interrompit à un geste brusque du Père, qui leva les yeux au ciel en disant :

— Ne prenons point le nom de Dieu en vain, et ne le faisons pas intervenir à tout propos dans nos entretiens.

La marquise rougit. Elle reprit, un peu piquée :

— Soyez indulgent, mon Père, pour une malheureuse habitude.

— J'ai agi dans l'intérêt de votre âme, répliqua laconiquement le moine. Continuez, madame.

— Je voulais vous dire, mon révérend Père, que ma pauvre petite nièce m'est arrivée si triste, si malheureuse, qu'elle m'a inspiré de la compassion. J'ai donc cru bien faire en lui procurant quelques distractions avant de l'envoyer au pensionnat.

— Le régime auquel sont soumises les élèves des dames de la Sainte-Ampoule est maternel sous tous les rapports, observa le moine.

— Oh! assurément. Mais les quelques mois qui s'écouleront d'ici à la fin des vacances ne sont pas une bien grosse affaire, ce me semble.

— Il n'y a pas de petite affaire, madame la marquise, lorsqu'il s'agit de l'avenir d'une âme. A l'âge de mademoiselle votre nièce, tous les instants sont précieux tant pour l'instruction que pour l'éducation.

— Elle est si jeune encore!

— Une douzaine d'années, si je ne me trompe?

— Onze ans et quelques mois.

— Elle n'a fréquenté jusqu'ici que l'école primaire du village?

— Celle des bonnes sœurs de la Providence.

— De sorte qu'elle aura énormément à faire pour se mettre au niveau de ses futures compagnes, ajouta le moine.

— C'est vrai! dit Mme de Capistran, frappée de l'observation des on directeur. Cette considération a son poids, et je dois en tenir compte.

Le Père Vasseur ne jugea pas à propos d'insister. Homme d'expérience consommée dans la manipulation des âmes, il savait qu'avec un caractère comme celui de la marquise, il eût été imprudent d'avoir l'air d'imposer. Il lui avait suggéré clairement la conduite à tenir, et il ne doutait pas que la vieille dame ne suivît ses indications discrètes.

Il passa donc à autre chose et ne tarda pas à se retirer.

Mme de Capistran l'avait reconduit jusqu'à la porte du salon. Elle fit ensuite dans la pièce deux ou trois tours, d'un air préoccupé, puis elle remonta à sa chambre, s'assit devant son bureau, écrivit rapidement quelques lignes, glissa le billet dans une enveloppe, cacheta et traça l'adresse.

Cela fait, elle sonna et son valet de pied parut sur le seuil.

— Joseph, lui dit-elle, vous allez monter à cheval et partir immédiatement pour la ville, où vous remettrez cette lettre à son adresse. Vous attendrez la réponse.

Le laquais prit le billet, salua sa maîtresse et sortit pour remplir sa mission.

Mme de Capistran poussa un soupir de satisfaction. Son front s'était éclairci.

Ayant fait quelques pas dans sa chambre, elle s'arrêta à l'une des fenêtres ouvertes sur le parterre.

En ce moment, une voix fraîche monta jusqu'à elle. Son regard plongea dans les massifs, et découvrit bientôt Thérèse, assise sur un banc, où elle achevait un bouquet de roses en chantant une romance.

La marquise l'appela. La jeune fille accourut sous la fenêtre de sa tante, qui lui fit signe de monter.

Elle arriva toute rouge, et présenta le bouquet à la vieille dame avec une confusion charmante, en lui disant :

— C'était pour vous, chère tante.

— Merci, ma mignonne, répondit la marquise en recevant les fleurs d'une main, tandis que de l'autre elle caressait les boucles d'or éparses sur les épaules de l'orpheline.

Elle ajouta aussitôt :

— Mais tu as une voix délicieuse, ma fille. Où as-tu appris la romance que tu chantais tout à l'heure?

— Chez les bonnes sœurs.

— En vérité! en sais-tu d'autres?

— Oui.

— Eh bien! je veux qu'on t'enseigne la musique, que j'adore, et beaucoup d'autres choses aussi, en attendant que...

Mme de Capistran s'interrompit. L'idée de se séparer de sa nièce lui devenait décidément désagréable, et elle la chassait comme importune.

Elle poursuivit :

— Seras-tu contente de t'instruire?

— Oh! oui, madame, surtout si cela vous fait plaisir.

— A la bonne heure, ma chérie, fit Mme de Capistran en la baisant au front. Eh bien! ton institutrice arrivera demain au château.

XIV

L'Ouvrier travaille.

Le lendemain, dans l'après-midi, une jeune fille se présenta au château.

C'était l'institutrice.

Elle venait de la part de M. Larcher, président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à qui la marquise, la veille, avait dépêché Joseph.

Elle s'appelait Lucie Guérin. Elle avait l'air timide, modeste, doux.

Ses grands yeux étaient purs comme des yeux de petite fille,et il y avait, dans la pâleur de son visage, dans l'expression de ses traits, cette langueur que donne l'habitude d'une vie humble et soumise à la volonté des autres.

Peut-être aussi était-ce la dévotion qui éteignait l'éclat de sa jeunesse.

Mais par instants, une lueur vive scintillait dans ses yeux ; un sourire gai et sans contrainte s'épanouissait sur ses lèvres; on eût dit que l'âme captive, — une âme d'enfant, sincère et de bonne humeur, — se montrait tout à coup.

— Je me suis souvenue, mademoiselle, lui dit Mme de Capistran, que vous m'avez été recommandée, il y a quelque temps, par M. Larcher, et je vous ai fait prier de venir afin de vous offrir chez moi une position... momentanée.

— Je suis à vos ordres, madame la marquise.

— J'ai près de moi ma petite-nièce. Voulez-vous vous charger de l'instruire? Du reste, elle montre d'heureuses dispositions; elle a l'esprit ouvert et beaucoup de bonne volonté.

— Je ferai tous mes efforts pour répondre à vos désirs, madame.

— Vous connaissez la musique? demanda la châtelaine.

— Je l'ai enseignée, ainsi que le dessin.

— C'est parfait.

Mme de Capistran fit appeler Thérèse et la présenta à Mlle Lucie.

— Voici votre élève.

Lucie se sentit toute charmée de l'aspect gracieux de l'enfant, lui prit les mains, et l'embrassa avec un vif élan de sympathie.

— Ah! pardon, madame la marquise, dit-elle en rougissant : j'aurais dû vous demander la permission...

— Non, non, dit Mme de Capistran, que cette vivacité de sentiment avait doucement émue.

Quant à l'orpheline, cet accueil gagna sur-le-champ son cœur, qui avait soif de s'ouvrir aux sentiments affectueux, dont il avait été si cruellement sevré.

Dès que Mlle Lucie fut installée au château, les leçons commencèrent avec régularité. La maîtresse savait enseigner, et l'élève était docile. Aussi, chaque jour on pouvait noter les progrès étonnants de Thérèse, qui s'adonnait à l'étude avec une ardeur passionnée.

Mme de Capistran suivait avec un vif intérêt le développement intellectuel de sa nièce, tout étonnée de s'attacher de la sorte à cette petite fille, après n'avoir jamais vécu que pour elle-même.

La marquise en oublia son rendez-vous hebdomadaire avec le révérend Père Vasseur, qui d'ordinaire ne venait au château qu'en cas d'empêchement de la vieille dame ; encore le faisait-elle prendre avec sa voiture.

Cette fois, il arriva le lendemain du jour consacré, sans avoir reçu de message.

Au moment où on l'annonça, la marquise était au salon, assistant aux premières leçons de piano données à sa nièce. L'orpheline semblait avoir le sens inné de la musique, au grand ébahissement de Mme de Capistran, qui n'avait appris qu'à grand'peine, dans sa jeunesse, à écorcher quelque quadrille à la mode.

Le moine entra de son pas grave et posé; mais, d'un regard furtif, il avait embrassé toute la scène, et une rougeur fugitive avait coloré ses pommettes proéminentes.

Mme de Capistran dissimula sa contrariété à la vue du sévère visiteur. Elle s'empressa de lui dire après les compliments d'usage :

— Vous êtes bien aimable d'être venu, mon révérend Père. J'ai dû retarder ma visite; mais je me proposais d'aller demain à la ville.

L'institutrice et son élève s'étaient levées, attendant les ordres de la marquise.

Le religieux répondit en s'inclinant :

— J'étais inquiet, madame, et j'ai voulu avoir en personne de vos nouvelles.

— Merci, mille fois, mon révérend Père. Ma santé est excellente. Vous le voyez, j'ai suivi vos bons conseils.

Le moine la regarda d'un air interrogateur.

— Vous avez oublié sans doute, reprit Mme de Capistran. Il s'agit de ma nièce, dont nous avons causé, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous recevoir.

— Eh bien? fit le Père Vasseur d'un ton bref.

— Eh bien! j'ai pourvu à ce qu'elle ne perdît point son temps tout en restant auprès de moi. Mlle Lucile, que voilà, s'occupe de l'instruire, et la chère enfant fait des prodiges.

— Enchanté! enchanté! murmura le religieux en portant alternativement ses yeux gris sur la marquise et sur les deux jeunes filles.

Mme de Capistran comprit cette muette pantomime. S'adressant à l'institutrice, elle lui dit :

— Mademoiselle Lucile, vous achèverez la leçon de musique au piano du petit salon.

La gouvernante s'inclina et sortit avec Thérèse.

Quand elles eurent disparu, le moine dit à Mme de Capistran :

— Me permettez-vous une observation? madame la marquise.

— Comment donc, mon révérend père? N'êtes-vous pas, pour moi, la voix de Dieu lui-même?

Le prêtre, ne s'offusqua point du nom de Dieu employé de cette façon. Il paraît que la marquise avait été orthodoxe.

— Êtes-vous bien sûre de cette institutrice? demanda-t-il.

— Elle m'a été chaudement recommandée par M. Larcher.

— En ce cas, je n'ai plus rien à dire, répartit le Père Vasseur en se mordant les lèvres.

— Je suis bien heureuse d'avoir votre approbation, fit la marquise, qui n'avait pas remarqué la légère contraction des traits de son directeur.

Il y eut un silence, pendant lequel le moine sembla se recueillir. Enfin, il reprit de sa voix impassible :

— Je vous apporte des nouvelles de Jacques Rouchette, qui m'avait été instamment recommandé par M. le curé de Valvert, au nom de sa mère, Depuis la mort de la sainte femme, j'ai cru entrer dans vos vues en continuant la surveillance officieuse dont je m'étais chargé.

— Vous accomplissez là, mon révérend Père, une œuvre éminemment charitable, dont je vous sais un gré infini. Comment va le pauvre garcon?

— Votre neveu, madame, est devenu un pieux jeune homme, grâce aux soins éclairés de vénérables maîtres, grâce aussi à vos prières et à celles de sa mère.

— Que Dieu en soit béni!

— Vous n'ignorez pas, madame la marquise, que les vacances approchent?

— J'y ai songé; j'offrirai à Jacques une chambre au château, afin qu'il passe quelques semaines avec sa sœur.

— Je suis venu précisément, madame, vous prier de n'en rien faire.

— Pour quel motif, mon révérend père? demanda Mme de Capistran étonnée.

— M. Jacques Rouchette est sur le point d'entrer au grand séminaire, pour se préparer aux sublimes fonctions du sacerdoce. Il a donc plus que jamais besoin de recueillement, pour rester fidèle à sa haute vocation.

— J'ose espérer que mon neveu ne trouverait chez moi que de bons exemples, fit la vieille dame quelque peu offensée.

— Certainement, madame, et personne plus que moi n'en est convaincu. Mais, à son âge, les impressions sont mobiles, le cœur est fragile et la chair faible. La noble et pieuse mission que vous remplissez dans le pays, les visites que, par devoir et pour répondre aux exigences de votre rang, vous êtes obligée de recevoir en ce château, y apportent nécessairement des distractions dont l'effet pourrait être désastreux sur un jeune lévite.

— Je n'avais pas pensé à cela, mon révérend Père, déclara la marquise.

— Nous y avons pensé pour vous. Notre ministère nous prescrit de considérer toutes choses, continua le moine. Voilà pourquoi je viens vous proposer, madame, dans l'intérêt de l'âme et de l'avenir spirituel de votre cher neveu, de permettre qu'il passe ses vacances chez un pieux chanoine de la cathédrale, qui l'accueillera bien volontiers moyennant une faible rétribution.

— Puisqu'il en est ainsi, mon révérend Père, j'accepte de bon cœur cette combinaison. Veuillez régler l'affaire avec le bon chanoine.

— Je n'y manquerai pas, madame.

Le religieux se leva. Mais, avant de se retirer, il ajouta négligemment :

— Ainsi, les vœux de Mme Rouchette, cette âme d'élite, si digne de vous, madame la marquise, seront comblés : dans quelques semaines, ses deux enfants, placés sous les yeux de Dieu même, habiteront l'un le cénacle où se forment les apôtres, l'autre, l'asile sacré où germent les vierges.

— Oui, sans doute, dans quelques semaines, répéta Mme de Capistran d'un air rêveur.

— Conservez donc bien précieusement pour le Seigneur cette charmante nièce, qu'il vous a confiée *pour quelques jours*, ajouta le Père Vasseur en accentuant ces paroles.

La marquise inclina la tête, sans pouvoir dissimuler le déplaisir que ce langage lui causait.

Le moine s'éloigna.

En affirmant ses craintes uniquement pour l'âme de Jacques Rouchette, et ses préoccupations pour Thérèse, le révérend Père du Verbe-Divin avait usé d'une large restriction mentale. On verra bientôt que ses soucis, à l'égard des deux orphelins, avaient une cause beaucoup plus matérielle : il voulait qu'ils fussent comblés de biens spirituels, mais c'était pour mieux assurer à sa congrégation les millions de la marquise.

Durant les semaines qui suivirent, Mme de Capistran ne fit au couvent des bons Pères que des apparitions irrégulières. Le Père Vasseur ne vint lui-même au château qu'à de rares intervalles, afin, sans doute, de faire sentir à la vieille dame qu'il n'était pas satisfait de sa dévotion.

En revanche, le curé de Valvert, dont les relations étaient intimes avec l'ordre

du Verbe-Divin, multiplia ses visites au manoir, sous prétexte tantôt d'apporter des nouvelles de Jacques, son ancien élève, tantôt de s'informer de Thérèse, qui lui avait été, disait-il, si chaudement recommandée par sa mère au lit de mort. Mais, en réalité, son but était d'épier la conduite de la marquise à l'égard de sa nièce, et de rendre au Père Vasseur un compte exact de ses observations.

Le curé de Valvert était dans le clergé séculier le chien de la Compagnie; il avait pour office de faire lever le gibier ou de le tenir en arrêt.

Thérèse, qui, d'abord, n'avait prêté aucune attention aux allées et venues des deux prêtres, finit par s'en préoccuper. Son intelligence, sa nature sagace s'aigrissaient de jour en jour, et elle soupçonna bientôt des choses louches.

Elle remarqua que la présence des hommes noirs au château déterminait chaque fois, chez sa tante, des accès de tristesse. A leur départ, la marquise se retirait dans sa chambre ou se promenait seule dans les allées du parc, l'air agité et en poussant des soupirs.

De plus, souvent Thérèse avait surpris les sombres regards que le Père et le Curé jetaient sur elle quand ils la rencontraient. Cela lui rappelait douloureusement l'œil sévère, inflexible de sa mère, et elle s'effrayait instinctivement.

Cependant, avec l'heureuse insouciance de son âge, elle bannissait vite ces impressions sinistres. Une parole affectueuse de la vieille tante suffisait pour lui remettre la sérénité au cœur.

Et puis, elle chérissait sa maîtresse, qui, la trouvant toujours docile, ardente à l'étude, la traitait en amie.

Au bout de deux mois, la pauvre fille timide, gauche, concentrée, était méconnaissable. C'était maintenant une mignonne créature, vive, rieuse et ravissante, qui s'ébattait dans un rayon de soleil; et c'était plaisir de les voir, elle et Lucie, causer, jouer et rire sous les grands arbres du parc.

Elle songeait bien, de temps à autre, à la terrible découverte qu'elle avait faite près du cadavre de sa mère. Mais le contentement de l'heure présente effaçait insensiblement ce funèbre souvenir.

Il n'y avait qu'un point noir à son horizon : c'était la pensée du couvent. Mais comme la marquise ne lui en parlait jamais, elle était bien près de l'oublier aussi.



Viens, viens, Lucie, allons jouer là-bas. (P. 78.)

XV

Bertrand et Raton.

Pendant ce temps, on n'était pas sans inquiétude dans la congrégation de l'Ordre du Verbe-Divin.

Un matin, le prieur de l'Ordre manda le Père Vasseur.

— Goire au Verbe-Divin ! fit celui-ci en franchissant le seuil de la cellule de son supérieur.

— Au plus haut des cieux ! répondit l'autre.

C'était le salut usité dans la Société.

Le prieur était un homme court, trapu, obèse, au teint fleuri, à l'œil émerillonné, au sourire narquois; en un mot, il offrait, au physique, un contraste parfait, avec le directeur de Mme de Capistran. C'était l'arithméticien de la maison, qualité éminente qui avait dicté le choix de ses supérieurs.

— Veuillez vous asseoir, mon Père, reprit le prieur, qui occupait lui-même un fauteuil en cuir, devant un bureau de chêne.

Le moine obéit en silence.

— Il sa'git de Mme de Capistran, dit le prieur. Vous continuez à conférer avec elle régulièrement?

— Elle s'est relâchée depuis quelque temps, repartit le Père Vasseur. Souvent elle oublie de venir, et en ce cas, elle néglige également de m'envoyer sa voiture, ce qu'elle ne manquait jamais de faire autrefois.

— Devinez-vous la cause de cette tiédeur inopportune?

— La cause n'est que trop manifeste, soupira le religieux.

— Quelle est-elle, selon vous?

— Sa nièce.

— Mais ce n'est qu'une enfant !

— Sans doute.

— Or, une enfant est incapable, surtout en quelques semaines, de conquérir cet ascendant sur une personne aussi indépendante de caractère que Mme de Capistran.

— Je n'ai pas dit que la jeune fille eût visé à s'emparer de l'esprit de sa tante.

— Au fait! au fait! reprit le prieur avec une certaine impatience. Exposez-moi nettement votre sentiment. Je ne vous ai point appelé pour faire de la poésie ni même de la prose, mais de l'arithmétique.

— Voici, mon très-révérend Père, comment les choses se sont passées, autant que j'en puis juger d'après les faibles lumières qui m'ont été departies par le Verbe Divin. La marquise de Capistran, dont la vie a été notablement frivole jusqu'à l'heure où la Providence l'a placée sur notre route, n'a jamais guère occupé son cœur que de vanités. Elle est parvenue ainsi à soixante-dix ans, sans que nul, excepté nous, ait réussi à captiver cette nature essentiellement mobile. Sa jeune nièce, délicieuse à voir, il faut en convenir, pour des yeux mondains, a fait sur elle une vive impression par sa grâce et ses gentillesses, ces dons diaboliques qui perdent tant d'âmes. Séduite par l'orpheline, Mme de Capistran s'est attachée promptement à elle. Aujourd'hui, elle médite de la garder auprès de sa personne, non par pure affection pour l'enfant, mais parce que cette dernière lui promet une société agréable.

— Alors elle refuse de la confier aux dames de la Sainte-Ampoule?

— Elle n'a point encore pris cette détermination, je suppose.

— En tout cas, elle n'a fait jusqu'ici aucune ouverture à ce sujet à la supérieure du couvent.

— Je ne sais, dit le Père Vasseur.

— Je le sais, moi! dit le prieur.

— Je croyais cependant lui avoir arraché une sorte d'engagement, murmura le moine tout pensif.

— Mon Père, il faut nécessairement tirer sans retard cette affaire au clair, déclara le prieur.

— Ce sera difficile.

— Il le faut, je vous le répète! Il y a urgence, entendez-vous? Ma prose, je le sais, ne vaut pas la vôtre; mais je vous en remontrerais sur le calcul.

— J'ai souvent expérimenté que les caprices de femme âgée sont presque invincibles.

— Mon Père, reprit avec gravité le prieur, je vous ai choisi entre tous vos confrères pour diriger la conscience de Mme de Capistran, pour conduire dans les voies de la plus haute perfection cette ouaille d'élite. Aurais-je mal placé ma confiance?

— J'espère que non, fit le Père Vasseur en comprimant son dépit et la sourde irritation qui grondait dans son cœur.

— Songez-y donc : il y va de l'honneur de cette maison. Dans notre Compagnie, chaque établissement jouit d'une certaine autonomie, d'une liberté d'action quasi absolue; mais, en retour, il doit se suffire à lui-même. Ainsi l'ont décrété nos saints fondateurs avec une admirable sagesse, afin de stimuler le zèle, d'exciter une pieuse émulation parmi nous. Dans la plupart des autres provinces de France, cette indépendance d'initiative a opéré des merveilles : elle a créé des églises, des collèges, des couvents somptueux; nos Pères ont recueilli par millions les dons, les legs destinés à élever la gloire du Verbe Divin. Quant à nous, depuis vingt ans que nous sommes fixés dans cette ville, nous n'avons obtenu que de minces résultats : notre maison est des plus modestes, et nous ne possédons encore qu'une chapelle provisoire. Une brillante occasion s'est présentée, et la voilà sur le point de nous échapper, faute de l'avoir prise aux cheveux.

— Il ne dépendra pas de moi que la chose ne tourne au profit de notre Société, répondit le Père Vasseur.

— N'oubliez pas, mon Père, ajouta le prieur avec animation, que Mme de Capistran possède deux cent mille francs de rente, quatre millions de capital au bas mot.

— Non compris le château de Valvert, je sais mon compte, malgré l'infériorité de mon arithmétique, rectifia le Père Vasseur.

— Soit, dit le prieur. Quel magnifique coup de filet, et que de miracles, je veux dire quel bien ne pourrions-nous pas accomplir avec ces richesses! inutiles en ce moment, puisqu'elles ne servent qu'aux fantaisies d'une femme dont la vie s'achève, elles le seront demain encore, et toujours, si nous n'y prenons garde, car elles iront à une jeune fille dont elles tourneront la tête, et à un jeune homme d'esprit borné, qui, malheureusement, n'est point encore engagé dans les ordres sacrés. Mon Père, Dieu veut que vous réussissiez.

— J'y tâcherai, répliqua laconiquement le moine.

— La marquise redoute les jugements de Dieu; elle est travaillée par la peur de l'enfer : elle a de la foi, en un mot.

— Pardon, mon très-révérend Père, les femmes n'ont pas de foi, à proprement parler; elles n'ont que du sentiment.

— D'accord. En ce cas, attaquez-vous au sentiment.

— Telle a été ma tactique jusqu'à présent.

— Représentez-lui qu'aux yeux du Seigneur le bien qu'on omet de faire en ce monde est réputé crime dans l'autre.

— Maintes fois déjà je lui ai inculqué ces vérités.

— Ne vous contentez pas d'inculquer, insistez avec une infatigable énergie.

— Je le ferai, mon très-révérend Père.

Le prieur garda un instant le silence. Il avait baissé la tête sur sa poitrine et semblait délibérer en lui-même. Enfin, il releva le front, et, fixant sur son interlocuteur un regard clair, il reprit :

— Il nous est prescrit, mon Père, pour la plus grande gloire du Verbe Divin, de nous enquérir minutieusement des antécédents des personnes de valeur qui se soumettent à notre direction.

— Je connais la règle : je l'ai étudiée à fond.

— Eh bien, cette enquête, par mes soins, a été faite à l'égard de Mme de Capistran.

— Puis-je solliciter d'être initié à ses conclusions?

— Non-seulement vous le pouvez, mais je crois cette communication indispensable, afin que votre action sur la marquise devienne irrésistible.

— J'écoute, mon très-révérend Père.

— Dans son extrême jeunesse, continua le prieur, Mme de Capistran n'était qu'une petite actrice, de mœurs plus que légères.

— Je le sais. Passons. Je sais, en outre, que sa beauté ayant séduit le vieux marquis de Capistran...

— Sa beauté? autre chose aussi.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! vous m'entendez bien! dit le prieur avec un haussement d'épaules. Le marquis était un monstre de libertinage. Quoi qu'il en soit, elle se fit épouser.

— Naturellement, puisqu'elle porte son nom, ne put s'empêcher d'interrompre le Père Vasseur avec quelque malice.

Le prieur rougit, mais continua sans relever l'observation un peu goguenarde de son subordonné.

— En moins de trois ans, le marquis mourut de ce mariage imprudent.

— Allez toujours, mon très-révérend Père, dit le moine.

— Son deuil révolu, maîtresse de la grosse fortune du défunt, Mme de Capistran eut des amants.

— Cela va de soi.

— A diverses reprises, ces relations coupables produisirent leurs conséquences naturelles.

— Très-naturelles, effectivement, observa le Père Vasseur.

Et cependant, ajouta le prieur, la marquise n'a pas d'enfants.

— Conséquences *extra-naturelles*, cette fois, dit le Père Vasseur de sa voix morne.

— *Extra-naturelles*, c'est le mot exact, affirma le prieur. Ces pratiques abominables ne sont que trop fréquentes, hélas! dans la haute société : de terribles aveux ont dû vous le prouver ainsi qu'à moi. Mais si elles peuvent couvrir l'honneur devant les hommes, elles ne sauvegardent point la conscience devant Dieu.

— Que déduisez-vous de là, mon très-révérend Père? interrogea le moine avec son accent imperturbable.

— Voici. Au cas où Mme de Capistran résisterait, mettez hardiment sa vie tout entière dans l'un des plateaux de la balance divine, et dans l'autre, contraignez-la, sous peine de ne point être justifiée, de placer ces trésors terrestres qui furent la cause de ses iniquités : simple question d'arithmétique, comme vous voyez.

— C'est entendu, dit le Père Vasseur. Je travaillerai d'abord à éloigner sa nièce. Ce point acquis, le reste viendra de soi.

— Vous m'avez compris, mon Père, déclara le prieur. Agissez donc avec célérité et avec une vigueur inexorable : ne souffrez pas que la sainte marquise fasse banqueroute à Dieu.

XVI

Les soucis du Père Vasseur.

Quelques heures plus tard, le Père Vasseur arrivait au domaine de Valvert.

Il rencontra Thérèse et Lucie qui faisaient une partie de volant dans la grande allée du parc.

Les deux jeunes filles s'interrompirent de leur jeu, tant l'aspect du moine était glacial et dur.

Pourtant le Père Vasseur, ce jour-là, était moins morne que de coutume.

Il essaya même de sourire, en s'arrêtant près des deux jeunes filles, il dit à Lucie en lui montrant Thérèse :

— C'est vous, mon enfant, qui cultivez cette jeune plante? Dieu vous saura gré de lui avoir inculqué de pieuses pensées, — car je suppose que tel est votre but constant. S'il vous arrivait d'être séparée d'elle, ne craignez rien? vous avez des amis par qui vous seriez placée tout aussi avantageusement que vous l'êtes à cette heure.

Pendant qu'il parlait ainsi, le moine regardait Lucie avec des yeux qui scintillaient.

Il s'approcha d'elle, lui prit les deux mains, et dit avec une étrange onction :

— Comptez sur moi.

Elle sentit un frisson lui parcourir tout le corps, elle rougit, elle n'osa pas lever les yeux, elle balbutia :

— Vous êtes trop bon, mon révérend Père.

— Allons allons, ne tremblez pas ainsi.

Et il lui donna une petite tape sur la joue.

Mais Thérèse marcha droit vers le moine, le regarda bien en face, avec une témérité d'enfant, et tirant Lucie par la manche de son corsage, elle lui dit :

— Viens, viens, Lucie, allons jouer là-bas.

Le moine éteignit ses yeux, se détourna, et s'éloigna gravement.

Quand il entra dans le salon de la marquise, il avait le front sévère. Il dit sans préambule et d'une voix grave et profonde :

— Vous négligez votre âme, madame, depuis quelque temps. L'âge, cependant, devrait vous avertir que l'éternité est proche et vous engager à redoubler de ferveur.

— Je n'ai pu, il est vrai, mon révérend Père, vous visiter aussi fréquemment

que par le passé, répliqua Mme de Capistran toute troublée; mais, en vérité, il n'y a pas de ma faute; je suis si occupée dans mon intérieur...

— Craignez, madame, que le démon ne vous fournisse de faux prétextes.

— Comme vous êtes sévère, aujourd'hui, fit la marquise inquiète.

— Le salut de votre âme l'exige.

— Je tâcherai de mieux faire.

— L'enfer est pavé de bonnes intentions.

— Que désirez-vous donc de plus, mon Père? interrogea la marquise en joignant les mains. De grâce, expliquez-vous, car vous m'effrayez.

— Je dois vous avertir, madame, que non-seulement vous compromettez vos intérêts spirituels, mais encore ceux d'une autre âme.

— De qui voulez-vous parler?

— Ne le devinez-vous pas? de votre jeune nièce.

— Mais, mon révérend Père, je me préoccupe sérieusement, au contraire, de son avenir.

— Non pas selon Dieu, mais selon le monde, riposta le moine. En outre, vous violez, à son égard, les volontés sacrées d'une mourante, de sa mère, cette sainte femme qui comptait sur votre charité pour confier l'orpheline aux vierges du Seigneur.

— Mais je n'ai pas refusé, mon Père! s'écria Mme de Capistran.

— Si vous n'avez pas refusé, vous n'avez pas consenti non plus.

— Je suis incertaine, je le confesse. La pauvre enfant m'aime et je l'aime. Ce serait une grande consolation pour moi que de la faire élever sous mes yeux.

— Ce serait une faute, permettez-moi de vous le dire, madame la marquise.

— Comment cela?

— Parce que la discipline du couvent est la seule capable de procurer une bonne éducation aux jeunes personnes. Aussi, presque toutes les nobles familles, ces colonnes inébranlables de la religion, placent-elles leurs filles au couvent. D'ailleurs, encore une fois, il y a ici la volonté formelle d'une mère pieuse, que je considère comme l'expression même de la volonté divine.

Ce langage impressionna vivement Mme de Capistran, qui garda le silence. Le Père Vasseur, la jugeant ébranlée, lui porta un dernier coup.

— En vous opposant, de propos délibéré, aux desseins de Dieu sur cette enfant, vous vous perdez infailliblement et vous l'entraînez dans votre ruine. Soyez sûre que le Ciel irrité ne tardera pas à vous châtier du devoir méconnu, par quelque redoutable épreuve; la maladie, par exemple, ou peut-être même pis encore.

La marquise frissonna.

Le spectre de la mort évoqué par le moine la glaçait d'épouvante. Elle aspirait,

sans doute, aux félicités du paradis, mais pour le plus tard possible. Son nid était si bien ouaté et capitonné sur cette terre, elle le trouvait si doux encore, qu'elle ne souhaitait nullement de voir cesser ce que les ascètes appellent l'exil dans la vallée des larmes.

Au fond, elle regardait les joies des élus comme un pis-aller.

Mme de Capistran lutta pourtant un instant contre ses terreurs superstitieuses. Mais, vaincue bientôt par l'accent inspiré du religieux, elle lui dit, le cœur serré :

— Je ferai, mon révérend Père, le sacrifice que vous réclamez de moi.

— C'est Dieu lui-même, et non point son humble serviteur qui vous l'impose, répliqua le moine.

— Eh bien, oui, le sacrifice que Dieu m'impose je l'accomplirai. Dès demain, je me rendrai au couvent de la Sainte-Ampoule.

— C'est votre devoir, madame la marquise, comme aussi de travailler sincèrement, désormais, à détacher votre cœur des choses périssables de ce monde.

— Je m'y applique, mon révérend Père, vous ne l'ignorez pas; je fais largement l'aumône.

Le Père Vasseur estima prudent de ne pas pousser plus loin ce jour-là. Il avait remporté une première et importante victoire : le temps et l'habileté, pensait-il, feraient le reste.

Et il se retira.

Mais, à peine avait-il fermé la porte du salon, qu'elle se rouvrit, et Thérèse entra.

Instinctivement, l'enfant détestait le Père Vasseur.

Elle sentait que cet homme lui serait fatal.

Ce jour-là, elle le haïssait davantage à cause de la façon dont il avait parlé à Lucie. L'enfance innocente a d'étranges presciences.

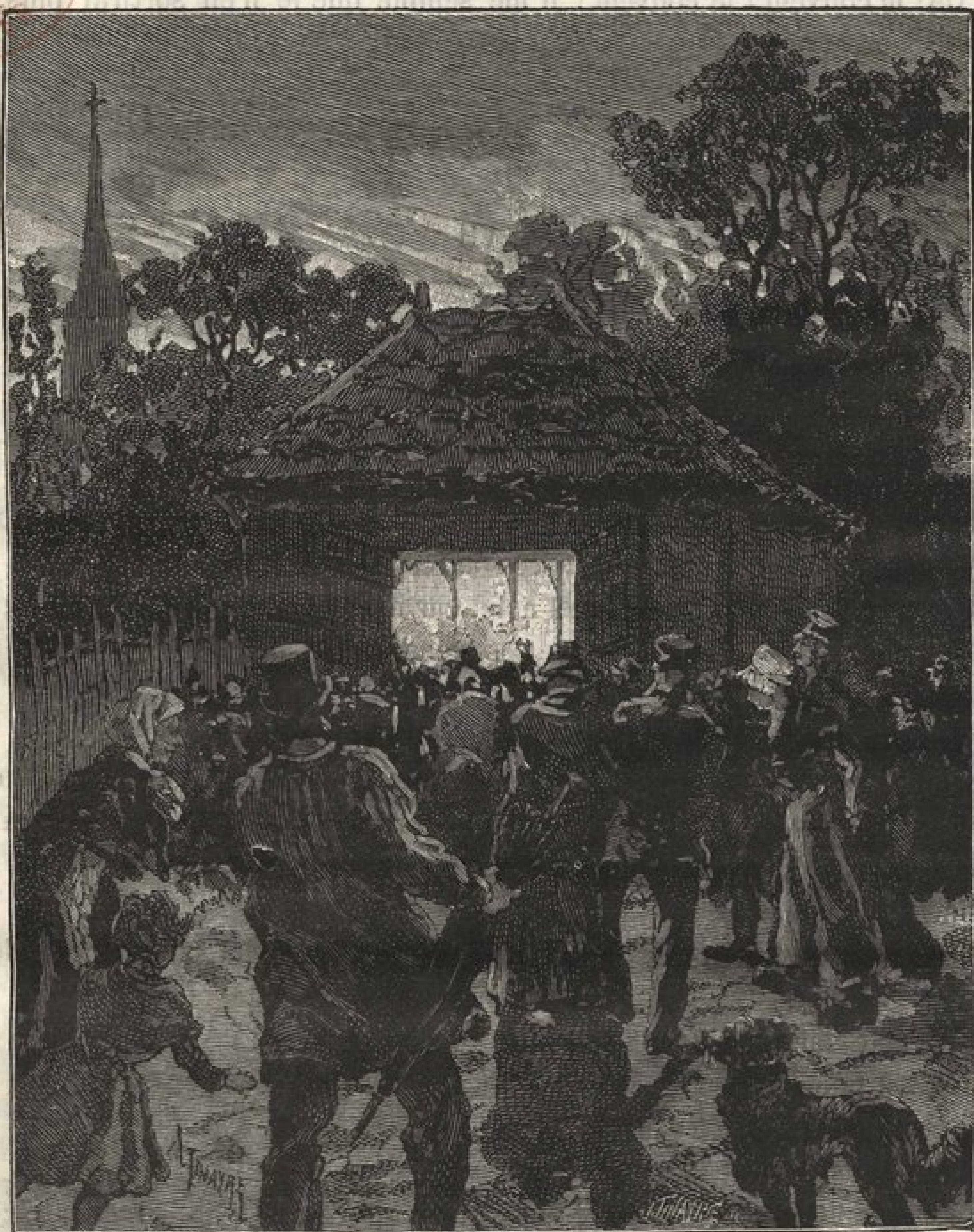
Elle avait donc laissé son institutrice dans le parc; elle voulait tâcher de deviner ce que le moine avait dit à sa tante, craignant qu'il n'eût parlé d'elle.

Hélas ! la marquise dut lui dire la vérité, et la pauvre enfant fondit en larmes.

— Oh ! ma tante, ma tante, s'écria-t-elle en sautant au cou de la vieille femme, ne m'envoyez pas au couvent. Je suis si heureuse ici ! Je vous aime, j'aime Lucie. Là-bas, je ne vous embrasserai plus, ni vous, ni Lucie, et je ne verrai plus les beaux arbres du parc. Gardez-moi auprès de vous. Il est très-méchant, le moine ! Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal, pour que vous me mettiez en prison ?

Cette voix d'enfant, ces caresses mouillées de pleurs émouvaient profondément la vieille marquise.

Mais elle se souvint des paroles terribles du religieux; elle pensa à l'enfer éternel, elle refoula la tendresse qui lui parut un piége du démon, et après avoir essuyé ses yeux, car elle pleurait aussi, malgré elle :



Longtemps avant l'heure fixée il y eut foule à la porte. (P. 90.)

— Console-toi, ma mignonne, dit-elle, c'est pour ton bien. Puisque tu seras l'héritière d'une partie de ma fortune, il est indispensable que tu sois élevée comme toutes les autres jeunes filles de ta condition. Et puis, tu n'y passeras pas toute l'année, au couvent. Tu viendras ici, pendant les vacances, et j'irai te voir, n'aye pas peur, toutes les semaines. Va, je t'aime bien aussi! Mais, vois-tu, mignonne, ce que je fais, il faut que je le fasse; c'est pour ton salut, — et pour le mien!

L'enfant ne parla plus, elle pleura seulement ; mais le soir, en tombant dans les bras de sa chère Lucie, elle dit avec des sanglots :

— Oh ! le couvent ! le couvent ! il me semble que je n'en sortirai plus, une fois que j'y serai entrée !

XVII

Le testament de la marquise.

La marquise avait dit vrai en déclarant à sa nièce qu'elle lui léguerait une partie de ses biens.

Pendant la nuit, elle réfléchit aux conseils de détachement que lui avait donnés le père Vasseur, et elle résolut de faire son testament.

Jusqu'alors, elle avait ajourné cet acte, car il lui semblait qu'en le rédigeant, elle se dépouillerait avant l'heure de ces biens qui lui étaient si chers. De sorte que, dans sa pensée, disposer à l'avance de son avoir, c'était accomplir dans toute son étendue le renoncement auquel le moine l'avait conviée.

Ainsi qu'elle s'y était engagée la veille, Mme de Capistran se rendit d'abord au couvent des dames de la Sainte-Ampoule ; elle vit la Supérieure et régla tout pour l'admission de Thérèse au pensionnat ; elle promit d'amener sa nièce dans la matinée du lendemain.

Ensuite elle passa chez son notaire et s'entendit avec lui sur la teneur de son testament.

Par cet acte, elle disposait de sa fortune comme il suit :

Un million pour la création d'un hôpital dans la ville de X... ;

Sept cent mille francs à Jacques Rouchette ;

Deux millions à Thérèse, avec le château de Valvert ;

Trois cent mille francs aux Pères de l'Ordre du Verbe-Divin, avec cette clause qu'ils célébreraient chaque semaine, à perpétuité, une messe pour le repos de son âme.

De cette manière, la marquise crut avoir répondu pleinement aux vues de son directeur. En même temps, il lui sembla que sa douleur de se séparer de Thérèse s'était adoucie après avoir réglé l'avenir de l'orpheline.

Elle n'éprouva donc aucune gêne lorsqu'en rentrant au château, elle trouva le Père Vasseur qui l'attendait depuis quelques instants : il avait pour principe qu'il ne faut pas laisser refroidir les bonnes résolutions.

Dès qu'elle lui eut annoncé sa visite au couvent de la Sainte-Ampoule, le moine la félicita avec onction.

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madam

— Je n'attendais pas moins de votre foi et de votre piété, lui dit-il. Vous avez exécuté à la fois les volontés sacrées d'une mourante et assuré l'avenir spirituel de votre chère petite nièce. Ne doutez pas, madame, que l'enfant elle-même, plus tard, ne vous soit infiniment reconnaissante de l'inestimable bienfait que vous lui aurez procuré.

— Oh! je l'aime plus que jamais, la pauvre petit, fit Mme de Capistran d'une voix attendrie.

— La religion exige des âmes qui tendent à la perfection, reprit le moine, un détachement absolu des créatures et des biens de ce monde.

— Je travaille à opérer en moi ce détachement, mon révérend père, répliqua la marquise. Dans ce but, j'ai accompli un acte que vous approuverez, j'en suis certaine.

Le père Vasseur fit un geste d'étonnement.

— Je ne vous ai pas consulté, continua la vieille dame, parce que j'étais sûre à l'avance d'agir conformément à vos saints enseignements.

— De quoi s'agit-il? interrogea le P. Vasseur.

— J'ai fait mon testament.

— Votre testament! s'écria-t-il; mis c'est chose très-grave.

Mme de Capistran avait sur elle une copie de l'acte. Elle la passa à son directeur, qui lut avec une ardente curiosité. Mais, à mesure qn'il parcourait les articles, sa figure se rembrunissait.

Quand il eut achevé, il remit froidement le papier à la marquise sans prononcer une parole.

Celle-ci, étonnée, inquiète de cette attitude, demanda en hésitant :

— Qu'en pensez-vous, mon révérend père?

— Vous voulez le savoir ?

— Mais j'y tiens essentiellement. N'ai-je pas toujours considéré vos conseils comme dictés par Dieu lui-même.

— Eh bien, ce testament, c'est une pièce à refaire entièrement.

— Pourquoi donc? fit avec stupeur Mme de Capistran.

— Parce qu'en dictant cet acte, vous avez agi uniquement selon les idées mondaines.

— Pourtant, vous l'avez vu, je lègue presque un tiers de mon avoir aux malheureux, un million pour la fondation d'un hôpital dans la ville épiscopale.

— Néanmoins, je persiste à déclarer que cet article, ainsi que la plupart des autres, n'a point été inspiré par l'esprit de Dieu.

— Vous me déroutez absolument, mon révérend père, dit la marquise en secouant la tête avec découragement.

— Rien de plus clair, cependant, reprit le moine avec son accent inexorable. Le jour où vous m'avez fait l'honneur de me confier la direction de votre conscience, madame, j'ai dû, en vertu de la grave responsabilité qui m'incombait

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

devant Dieu, étudier votre âme, scruter à fond ses tendances, ses moindres penchants, afin de la transformer en un vase d'élection. Or, d'après la connaissance que j'en ai acquise, à la lumière que le Seigneur départ si abondamment à ses ministres, même indignes, je vois nettement qu'en décidant, par votre testament, la création d'un hôpital, vous avez obéi à un sentiment de vanité humaine, au désir des applaudissements publics.

— Mais les malades, mon révérend père? l'hôpital servira pour les malades, insista la marquise.

— Les maladies de l'âme sont bien plus cruelles, bien plus dignes de compassion que celles du corps, et les Ordres religieux ont reçu une mission, celle de guérir les infirmités, les maux spirituels.

La marquise déconcertée, avait compris la conclusion de ces prémisses. Toutefois, comme elle tenait à son idée, elle hésita et resta perplexe un instant. Enfin, dans l'espoir de sauver, par une concession les autres articles de son testament, elle reprit :

— Vous m'avez éclairée, mon révérend père, et je vous en remercie. Je changerai ce paragraphe de mon testament. Le million que je destinais à créer un hôpital, je le léguerai è votre sainte Maison, consacrée à évangéliser les pauvres des biens de la foi, et à guérir les maladies de l'âme.

Elle s'attendait à l'assentiment du P. Vasseur, et même à l'expression de sa reconnaissance, au nom de son Ordre. Mais il demeura impassible. Ses yeux baissés ne se levèrent point sur la marquise, et ce fut d'une voix sévère qu'il lui dit :

— La résolution que vous veuez de prendre est louable, assurément, mais elle ne suffit pas.

Mme de Capistran le regarda avec une surprise douloureuse.

Il ajouta :

— Je vous ai déclaré que votre testament tout entier est à refaire. Vous n'avez encore réformé qu'un seul point.

— Mais, s'écria la marquise, ma nièce, mon neveu, ont des droits à mon héritage!

— Vous jugez selon le monde.

— De grâce! considérez...

— Ils n'ont d'autre droit que celui de recevoir une éducation chrétienne! Or, Jacques vient d'entrer au séminaire, il sera prêtre et son salut éternel est dans ses mains.

— Précisément parce qu'il sera prêtre, mon révérend père, la part que je lui réserve aura un emploi méritoire: elle lui permettra d'exercer généreusement la charité envers les pauvres et les malades spirituels. D'ailleurs, un prêtre riche, je l'ai toujours remarqué, obtient généralement une position éminente. J'ai vu cela maintes fois à Paris. En France, il monte plus facilement à l'épiscopat. A

Rome, le pape ne manque jamais de le faire *monsignor* ou cardinal. Cela fait honneur à Dieu et à la sainte Église.

— J'admire vos calculs, madame, répliqua le moine avec un amer sourire: toujours les vanités mondaines! Seuls, les Ordres religieux, parce que leurs membres font vœu de pauvreté, sont aptes à bien employer les richesses terrestres. Le clergé séculier a son utilité, je le concède, mais il doit rester dans l'humble rôle que lui assigne la Providence. Les œuvres puissantes, la prédication, les missions lointaines, l'éducation, l'instruction de la jeunesse à tous les degrés, ne peuvent être accomplies avec succès que par l'association monastique.

— Mais ma nièce, mon révérend père, ma chère nièce, n'ai-je pas le devoir de la pourvoir convenablement?

— Sa mère, la sainte défunte, l'a donnée à Dieu.

— Et si elle n'a pas la vocation religieuse?

— J'affirme, madame, que cette vocation ne saurait lui manquer! Combien de parents, cités avec éloge par l'histoire ecclésiastique, qui ont consacré leurs enfants au Seigneur dès le berceau, les offrant à l'autel ou aux monastères!

La marquise, réfutée avec énergie sur tous les points, ne trouvait plus d'arguments pour défendre ses dispositions testamentaires à l'égard de son neveu et de sa nièce. Le directeur n'exhortait plus, il commandait.

Néanmoins, elle ne put se résigner sur l'heure à obéir. Elle reprit avec abattement:

— Vous m'imposez là des choses bien dures, mon révérend père. Avant de me prononcer, permettez-moi de réfléchir.

Le moine fixa sur Mme de Capistran ses yeux gris, où se lisait la hâte du triomphe mêlée d'indignation. La pénitente, en dépit de sa dialectique accablante, osait réclamer un répit pour se décider! Elle n'était donc point convaincue, elle songeait à discuter encore?

Sous l'influence de cette pensée, le Père Vasseur, déterminé à ne plus rien ménager, eut recours à ce ton prophétique dont il connaissait la puissance sur l'esprit faible de la vieille dame.

Il lui dit de sa voix la plus profonde, qui résonna aux oreilles de la châtelaine comme un grondement surnaturel:

— Il n'est pas bon de remettre au lendemain ce qu'on peut faire sur-le-champ. Êtes-vous bien sûre, madame, que le délai réclamé par vous, Dieu vous l'accordera?

La marquise frémit à cette menace. Malgré tout, elle persista, protestant qu'elle ne tarderait point à donner une réponse définitive.

— Je souhaite, madame, reprit le moine, que vous n'ayez point à vous repentir de marchander ainsi avec Dieu.

— Vous le prierez, mon révérend père, pour qu'il ait pitié de moi, fit la marquise affaissée par le chagrin.

— Je n'y manquerai pas, répliqua le Père Vasseur avec âpreté, car jamais vous n'eûtes un besoin plus grand de son secours. Dieu aime les offrandes, généreuses, sans réserve : Il dédaigne les autres !

Il sortit.

La marquise n'eut pas même la force de se lever pour l'accompagner jusqu'à la porte.

Elle était brisée.

Ce qu'on exigeait d'elle, c'était bien dur, vraiment.

Quoi ! ce n'était pas assez d'avoir consenti à éloigner Thérèse, sa chère Thérèse, qui partirait demain : on voulait maintenant qu'elle la déshéritât !

Elle réfléchissait, hésitante, pleine de terreur, à cause de son salut, et pleine de tristesse, à cause de Thérèse, ne sachant que résoudre.

Tout à coup la porte s'ouvrit et un valet annonça :

— M. Benjamin Straparole !

La marquise se dressa, stupéfaite.

Ce fut en effet Benjamin Straparole qui entra, vieilli, un peu courbé, mais toujours énorme et fantasque !

Il s'inclina cérémonieusement pendant que le valet se retirait, et dit avec un grand air :

— Madame la marquise, les personnes d'un haut rang et d'une grande intelligence s'étant toujours fait un devoir d'encourager les arts et les belles lettres...

Il n'acheva pas.

Il avait levé la tête, et il paraissait en proie à la plus violente surprise.

— Mais oui, oui... c'est bien elle... voilà une rencontre, par exemple !... dis-donc, tu vas toujours bien, Madeleine?

XVIII

Entre vieux amis.

La sainte marquise demeurait stupéfaite, et sa contrariété égalait son étonnement.

Straparole !

Pourquoi était-il là? Que lui voulait-il ! qu'est-ce que c'était que ce passé qui surgissait tout-à-coup ?

Elle avait une ressource à la vérité :

Faire mettre son ancien camarade à la porte, purement et simplement.

Dieu merci, entre lui et elle il n'existait plus aucun lien; riche et pieuse, elle était à jamais sortie de la bohême pour entrer dans l'Église.

Mais il lui en coûtait d'être brutale à l'égard de Benjamin Straparole.

Elle avait eu des torts envers lui, et puis elle savait bien qu'il y avait chez cet homme une sorte d'honnêteté, qui pour paraître bizarre, n'en était pas moins réelle; et elle hésitait à le traiter comme un vulgaire importun.

Il s'aperçut de l'embarras de Madeleine, et reprit :

— Hein? je vous gêne ? oui, je comprends ça. Vous êtes une grande dame, à ce qu'il paraît, et moi, je suis un va-nu-pieds. Fiche ton camp, vagabond! oui, vagabond comme Homère et Thespis. Mais n'importe, un pas grand'chose, Donc, je m'esbigne. — Ah! un mot seulement : je ne croyais pas du tout venir chez Madeleine Pichot; je rendais visite à la marquise de Capistran, pour des raisons à moi connues. Qui diable aurait deviné que tu avais acheté un château sur tes économies — ou sur celles des autres? — Je ne me soucie pas plus de vous rencontrer que ça ne vous fait plaisir de me voir. Sur ce, mille pardons de vous avoir dérangée madame la marquise de Sainte-Madeleine!

Il tourna les talons, avec l'air de don César, rejetant sur son épaule les haillons de son manteau, et il allait sortir lorsque la vieille femme, un peu honteuse de le laisser s'éloigner ainsi, lui dit d'un ton gêné :

— Monsieur... Mais, monsieur... attendez un instant. Il est vrai que votre visite m'a paru bien étrange. Mais, enfin, vous veniez parler à la marquise de Capistran? Eh bien! parlez-lui, et croyez bien que si vous lui demandez quelque chose qu'elle puisse faire...

— Çà, au fait, c'est vrai, dit Straparole. Puisque vous êtes la marquise de Capistran, cela ne fait rien que vous ayez été Madeleine. Voici ce dont il s'agit. Ce n'est pas compliqué, allez! Je donne une représentation à Valvert, dans la grange du père Bernard, et je vais chez les notables de l'endroit pour placer des billets. Je venais chez vous, tout naturellement. Voilà des places, en voulez-vous?

La marquise se leva, offensée.

— Monsieur, dit-elle, vous vous méprenez! il y a longtemps que j'ai renoncé aux plaisirs mondains; les spectacles sont autant de piéges du démon, et je n'autoriserai pas par mon exemple...

— Non! là, vrai, s'écria Straparole, en pouffant de rire, tu es superbe dans ce rôle!

— Monsieur! dit la marquise, toute rouge de colère.

Et, d'un geste bref, elle lui montra la porte.

— Oui, on s'en va. Je comprends, quand il est vieux, le diable se fait ermite. Tu dois être tombée dans la prêtraille. En somme, ça ne me regarde pas. Bien du plaisir dans le paradis, madame la repentie! Mais voyez-vous, marquise, vous pourriez assister à ma petite représentation sans danger pour votre salut,

et sans faire de la peine à votre confesseur. Ce ne sont ni des hommes ni des femmes, les comédiens que je dirige : ce sont des marionnettes ! oui, l'art est dans le marasme, il n'y a plus de comédiens de génie, — il y a moi, mais je vieillis ! Alors je me suis dit : « Les hommes manquent, prenons des pantins. » Et j'ai fabriqué moi-même d'admirables marionnettes à qui je communique, au moyen de ficelles, l'ampleur magnifique de mes gestes, à qui je prête la beauté de ma voix tragique. Moi, Straparole, je suis l'âme de ces morceaux de bois ! Donc, vous pouvez venir sans crainte, et au surplus, ce soir je joue une pièce religieuse, — oui, la *Tentation de Saint-Antoine*, — c'est très-édifiant, je vous assure ! voici quatre billets. J'ai bien l'honneur de vous saluer !

Et cette fois, après avoir laissé les billets sur le rebord d'une table, il poussa résolûment la porte, et s'éloigna sans se retourner.

Mais au moment de quitter le château, il remarqua le parc, et le trouva fort beau.

Il se dit : « Faisons un tour sous les arbres ; chez Madeleine, je suis un peu chez moi. »

Il erra lentement, avec de grands gestes fiers, dans le jardin seigneurial.

Tout à coup, il s'arrêta.

Là, derrière un buisson fleuri, il entendait des voix, des voix de jeunes filles.

Il prêta l'oreille.

Ecouter aux portes, c'est une habitude de drame ; à défaut de porte, Straparole se dissimula derrière les ramures épineuses d'un buisson.

Il écouta longtemps.

Ce qu'il entendait devait être bien triste, car le digne homme, quelquefois soupirait profondément ; et il avait des larmes plein les yeux.

Il disait par instants :

— Pauvre mignonne ! pauvre petite mignonne !

Enfin, il n'y tint plus ; il tourna autour du buisson et se trouva en face des deux jeunes filles qui parlaient.

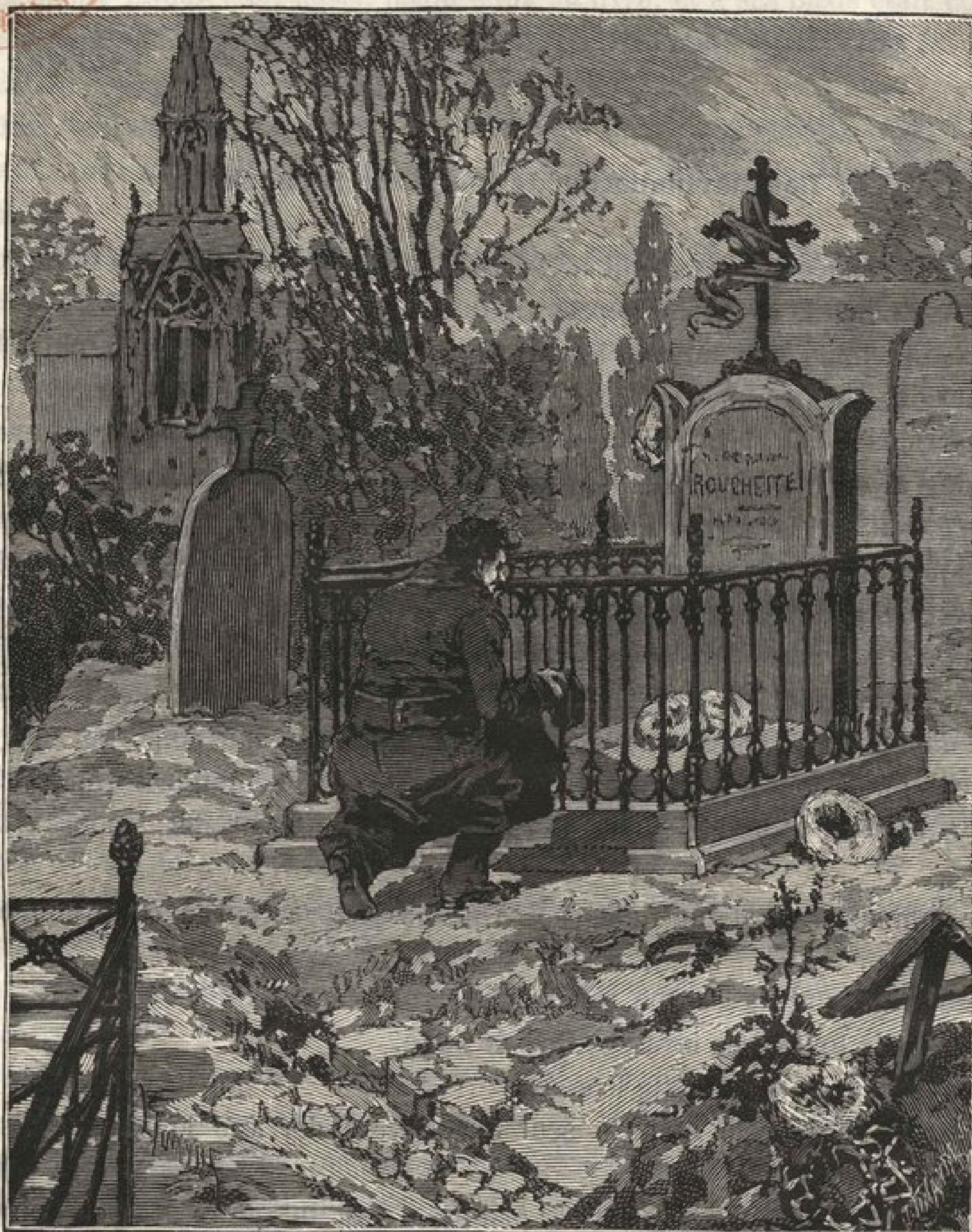
C'étaient Thérèse et Lucie.

Elles furent bien étonnées à l'aspect de cet extraordinaire inconnu qui sortait on ne sait d'où.

Il leur dit :

— Benjamin Straparole, c'est moi. Un grand homme qui a eu moins de chance qu'Alexandre-le-Grand. Mais ça, ça ne vous regarde pas. Écoutez-moi bien. Je vous ai entendues. Je sais votre histoire, mademoiselle, — continua-t-il en s'adressant particulièrement à Thérèse, — absolument comme si je l'avais écrite. Les hommes noirs sont des gredins, et votre tante leur obéit. C'est bien çà, n'est-ce-pas ? Mais j'arrive à temps pour changer le dénouement. Avez-vous lu l'*Hamlet* de Shakespeare ? Si vous l'aviez lu, vous sauriez que souvent à l'occa-





Et il s'agenouilla pieusement.

sion d'une représentation théâtrale... Mais chut! c'est une surprise. Seulement, je vous dis ceci. Ayez confiance en moi ! et si par n'importe quel moyen, vous décidez votre tante à venir voir ce soir les marionnettes de Benjamin Straparole, il y aura du nouveau pour vous, et du nouveau qui ne sera pas mauvais! Là-dessus, mesdemoiselles, je suis votre très-humble serviteur !

Et il s'éloigna rapidement entre les branches, laissant les jeunes filles stupéfaites de ses allures étranges et de ses mystérieuses paroles.

XIX

Les marionnettes de Benjamin Straparole.

Le vieux comédien l'avait dit : C'était dans la grange du père Bernard que devait avoir lieu la « Grande Représentation. »

On avait empilé dans un coin les gerbes de paille et les bottes de foin, et disposé sur des piles de bûches l'estrade qui servirait de scène.

Longtemps avant l'heure fixée, il y eut foule à la porte de la grange. Les villageois de Valvert n'avaient pas souvent l'occasion d'un divertissement, et le prix d'entrée était fort modique.

Quelques chaises de paille, au premier rang, étaient réservées aux habitants notables, qui avaient retenu leurs places à l'avance.

Deux ou trois cents personnes s'entassèrent dans la grange.

On admira fort le rideau, où un artiste hardi avait peint un grand diable d'homme, gigantesque, aux longs cheveux noirs, qui emportait une jeune fille vers une sombre caverne. C'était le portrait de Benjamin Straparole dans *Robert, chef de brigands*, un souvenir des gloires et des amours d'autrefois !

Une gamme chromatique du cornet à piston s'éleva tout à coup comme une fusée.

C'était un signal; la gamme remplaçait les trois coups.

Pourtant la toile ne se leva pas tout de suite.

Il y avait une raison à cette lenteur.

Benjamin Straparole était le seul être vivant derrière le rideau du petit théâtre.

C'était lui qui jouait du cornet à piston; c'était lui qui tirait le cordon du rideau ; c'était lui seul qui allait faire se mouvoir les personnages de bois !

De cette multiplicité de fonctions résultaient de graves retards dans leur accomplissement.

Mais le public attendit avec patience.

Dès que la toile fut levée il y eut un brouhaha d'admiration.

Le décor — qui avait été brossé par Benjamin Straparole, naturellement, — était tout à fait extraordinaire.

Il représentait la grotte de Saint-Antoine, ayant vue sur le désert.

Il y avait des rochers d'un bleu de Prusse invraisemblable, où rampaient des lierres d'un vermillon crû.

Et, au loin, par l'ouverture de la grotte, on voyait l'immensité des sables jaunes comme de l'or.

Le pieux ermite était assis, lisant dans un livre, et à ses pieds était couché le compagnon fidèle de ses macérations et de ses prières, — le cochon!

Cet animal obtint un vrai succès.

Bien qu'il eû été taillé dans du frêne, il paraissait vivant, avec son groin pointu, qui remuait sans cesse, et sa courte queue recroquevillée en tire-bouchon.

Les paysans n'avaient jamais vu dans les fermes ni dans les basses-cours un cochon plus réel.

C'est que Benjamin Straparole, qui avait du génie en toute chose, était un grand sculpteur; et il fabriquait lui-même ses marionnettes.

Le drame se déroula dans sa simplicité classique.

On vit arriver le Diable avec ses cornes et sa queue dont le bout flambait.

Il offrit tous les royaumes du monde au misérable ermite.

Mais celui-ci, plein de l'amour divin, refusa les biens terrestres; et sa généreuse fermeté fut encouragée par un mouvement approbateur de la queue du cochon.

En Palestine, autrefois, toute une légion de démons fut envoyée dans un troupeau de porcs; mais ce n'était pas le diable que le cochon de saint Antoine avait dans le ventre, c'était Dieu.

Puis apparut la reine de Saba, dont un petit nègre portait la traîne; puis Proserpine avec son cortége infernal de monstres.

Et les figures étaient si bien peintes, les mouvements de bras étaient si justes et s'accordaient si bien avec les paroles, que l'on aurait cru assister à un drame joué par des personnages en chair et en os; les gens de Valvert applaudissaient avec frénésie.

Mais, tout à coup, ils furent très étonnés.

La toile s'édait baissée, puis s'était relevée, et, bien que la pièce ne fût pas terminée, le second acte n'avait aucun rapport avec le premier.

Plus de Saint-Antoine, plus de cochon, plus de Proserpine.

Le théâtre représentait un salon, un salon moderne.

Je n'affirmerai pas que l'appartement fût remarquable par l'élégance des meubles et la fraîcheur des étoffes; mais enfin il était à peu près certain que c'était un salon, et non plus une grotte.

Une vieille petite femme, — une marionnette s'entend, — était en scène avec une petite fille

La vieille priait, l'enfant jouait.

L'enfant était si charmante, avait de si jolis gestes d'écureuils, tenait des propos si gazouillants, que tout le monde en était attendri; et la vieille femme en prière se tournait vers elle de temps en temps, avec des gestes d'amitié.

Bien que les spectateurs ne comprissent pas pourquoi saint Antoine avait disparu avec son cochon, ils s'intéressèrent vivement à la nouvelle pièce.

L'enfant disait d'une voix de gamine, que Benjamin Straparole imitait à merveille :

— Je vous aime beaucoup, ma tante. Je suis heureuse à côté de vous, et, pourvu que vous vous laissiez aimer, je n'ai rien à demander de plus, et je vous rendrai bien heureuse aussi, allez! quand on est vieux on est triste quelquefois; moi, je vous empêcherai d'être triste. Je serai comme un oiseau qui chante, comme un rayon de soleil qui va et vient sur les meubles. Vous me direz des histoires, et je vous chanterai des chansons; vous verrez! vous verrez!

Alors la vieille marionnette se leva et voulut embrasser la petite; ces gestes tendres furent si bien imités, que tout le monde, dans la grange, était ému jusqu'aux larmes.

Mais voici qu'un troisième personnage entra en scène.

Il était aisé de reconnaître que c'était le diable de la première pièce; seulement une cagoule lui cachait les cornes, et il portait une grande robe de moine.

A ce moment, il y eut un remuement au premier rang du public.

Quelqu'un se levait comme pour s'en aller.

C'était Mme de Capistran; elle ne pouvait tolérer cette apparition, dans des jeux frivoles, d'une robe qu'elle vénérait.

Mais Thérèse, assise à côté d'elle, lui dit d'un air suppliant :

— Ah! ma tante, c'est si amusant! restons encore, je vous en prie.

La vieille femme se rassit, étonnée, vaguement inquiète.

Ainsi la sainte marquise était venue voir les fantoches de Benjamin Straparole.

Pourquoi? pour faire gagner quelque argent à ce pauvre homme?

Non, mais Therèse, soit par simple curiosité, soit pour obéir à la bizarre recommandation de l'inconnu, — avait imploré sa tante avec une voix si douce, lui avait dit si gentiment : « Je pars demain pour le couvent: est-ce que je ne peux pas m'amuser un peu aujourd'hui? » que la vieille dame avait répondu en souriant : « Eh bien, soit, petite folle, allons voir les marionnettes. »

La pièce continuait.

Le moine disait à la vieille :

— Au couvent, cette gamine! elle fait du bruit, elle vous empêche de prier! vous serez damnée si vous n'envoyez pas cette enfant dans un couvent. Quant à votre argent, c'est à moi qu'il faut le donner, à moi seul.

Et la vieille femme courbait la tête, prête à obéir.

En vain la petite fille se mettait genoux et sanglottait :

— Non! non! laissez-moi ici! je ne veux pas aller au couvent! je vous aime, ma tante, gardez-moi.

La vieille marionnette la repoussait, l'enfant allait être emmenée par le moine, lorque tout à coup descendit descendit du plafond sur un trône de nuages dont

on voyait les ficelles, une grande poupée à longue barbe grise, et coiffée de rayons de soleil.

Cette poupée ressemblait singulièrement au saint Antoine de la première pièce; mais, cette fois, elle représentait Dieu le Père lui-même.

Et Dieu le Père parla ainsi avec la voix majestueuse de Benjamin Straparole :

« Femme, que fais-tu? je t'ai donné cette enfant pour qu'elle fût heureuse et souriante. Pourquoi la pousses-tu dans l'ombre, dans l'ennui, dans la mort?

« Elle a droit à mon soleil, à la liberté, à la vie; laisse-la vivre! Je n'ai pas fait les fleurs pour qu'on les écrase; je n'ai pas créé les oiseaux pour qu'on les mette en cage.

« N'écoute pas le prêtre qui dit : « Dieu est cruel : » Je suis celui qui es bon!

« Aime la petite fille qui te sourit : Sois sa mère.

« Ecoute, femme! tu as beaucoup péché. Tu as jeté ton âme aux quatre vents du hasard, tu as fait le mal, tu as commis le crime, presque irrémissible de vendre ton amour, — le seul crime devant lequel hésite ma clémence! eh bien! rachète-toi en laisant le bonheur de cette enfant.

« Une petite fille heureuse qui prie pour une vieille pécheresse, cela suffit à me faire oublier bien des fautes.

« Laisse-la vivre, te dis-je, elle mourrait dans le cloître.

« Et si tu es riche, donne lui tes richesses, au lieu de les livrer aux hommes noirs.

« Sais-tu ce qu'ils feraient de ton argent, eux? Ils s'en serviraient pour continuer, pour étendre leur œuvre ténébreuse.

« Ils sont les ouvriers de ruse et de mensonge; ils marchent vers un but que tu ne vois pas, que je connais moi!

« Suis la pente naturelle. Ta fortune est à tes parents, non à des étrangers.

« Allons, femme, courage, surmonte de vaines faiblesses! Si mon enfer existe, c'est pour ceux qui n'ont pas aimé. — Mais regarde-la donc, celle que tu veux chasser et ruiner! est-ce que cela peut être mal de serrer entre ses bras et de choyer le plus bel ange de mon paradis! »

Pendant qu'il prononçait ces paroles et d'autres encore, solennelles ou douces, Benjamin Straparole avait fait la nuit dans le petit théâtre, et, dans cette pénombre, sa voix qui semblait pleine de larmes, avait une si profonde tendresse, que toutes les âmes étaient remuées, et, sans trop comprendre, on admirait.

Ce jour-là, en effet, Benjamin Straparole eut du génie.

Il parlait encore, invisible, et, malgré elle, la marquise écoutait.

Enfin, elle se leva brusquement en disant à sa nièce :

— Viens, allons-nous-en, partons!

Et elle était toute tremblante en se dirigeant vers la porte de la grange.

Au dehors il pleuvait un peu.

Une de ces petites pluies froides et pénétrantes des premiers jours d'automne.

La grange du père Bernard était si voisine du château que la marquise n'avait pas donné l'ordre d'atteler.

Elle ne prit pas garde à la pluie.

Elle entraînait sa nièce rapidement.

Un monde de pensées lui remplissait l'esprit. La voix de Straporole, — cette voix si chère autrefois, — l'avait remué jusqu'au fond du cœur.

Si c'était vrai, pourtant? si son vrai devoir était de garder Thérèse auprès d'elle et de ne pas la déshériter?

Pour la première fois, cette idée lui vint que le Père Vasseur avait pu se tromper, que peut-être l'intérêt de la Congrégation...

Ell s'arrêta au milieu de sa pensée, effrayée de sa propre audace.

Thérèse marchait à côté d'elle, la laissant rêver, devinant peut-être ce qui se passait dans l'âme de sa tante.

Elles arrivèrent bientôt au château.

Le thé était servi dans le salon.

La marquise, toujours songeuse, s'assit sur un grand fauteuil, et Thérèse prit place sur un tabouret, tout près de sa tante.

Puis, quand elles furent seules, l'enfant posa sa tête sur les genoux de la vieille femme, et d'une voix où elle mit toute la tendresse de son cœur et toute l'ardeur de son désir ;

— Oh ! dit-elle, tu ne me chasseras pas, dis, maman ?

— Eh ! bien, non, s'écria la vieille pécheresse, non, je te garde. Straparole a raison. Tu es bonne, tu es belle, tu es mignonne comme un petit Jésus ! reste avec moi. Je ne peux pourtant pas te rendre malheureuse et me séparer de ma seule joie. Dieu est bon, c'est vrai, je te garde !

Thérèse lui avait sauté au cou, et dans les bras l'une de l'autre, elles pleuraient des larmes délicieuses.

Ce fut une soirée charmante.

Elles riaient, elles faisaient mille projets ; et les heures s'écoulaient sans que la marquise y prît garde.

Enfin, elle se retira dans sa chambre, pria longuement, et se coucha, un peu lasse, très-heureuse.

Mais vers le milieu de la nuit elle se réveilla en sursaut.

Elle tremblait, elle grinçait des dents ; la fièvre ! c'était la fièvre.

Sans doute elle avait pris froid en sortant de la grange sous la pluie.

Ou plutôt c'était Dieu qui la punissait de sa désobéissance.

— Je vais mourir ! pensa-t-elle, toute couverte d'une sueur glacée.

Et elle crut voir, elle vit l'enfer !

Elle sonna, elle cria ; la femme de chambre accourut.

— Vite, vite ! dit la marquise grelottante, envoyez chercher le père Vasseur, à l'instant même, allez !

XX

Le Moine terrible.

Le jour était levé depuis une heure à peine, lorsque le révérend père arriva au château.

Il rencontra le médecin dans le vestibule.

— Eh bien? interrogea-t-il de sa voix brève.

— Mme la marquise est gravement atteinte, répondit le docteur. J'espère la sauver car son tempérament est robuste, mais il est impossible de rien affirmer à son âge. La malade vous réclame avec impatience. Je compte sur votre présence pour la calmer.

Le père Vasseur monta.

Mme de Capistran, très-oppressée, les joues enluminées par la fièvre, parut soulagée, en voyant entrer son directeur. D'un geste elle congédia les deux femmes qui la servaient, et invita le moine à s'asseoir à son chevet.

Alors elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Je suis bien mal, mon révérend père, et j'ai grand besoin de votre assistance.

— C'est à Dieu qu'il faut s'adresser, ma chère sœur, et non aux hommes, répliqua le religieux d'un ton lugubre.

— Vous êtes son ministre et son interprête!

— Dieu est miséricordieux, fit le prêtre; cependant il faut savoir mériter ses faveurs. L'épreuve actuelle est un avertissement sévère qu'il vous adresse : je l'avais prévue:

Mme de Capistran soupira.

— Je crains, en effet, murmura-t-elle, de n'avoir point été assez obéissante ni assez généreuse.

— En vous jugeant vous-même, ma chère sœur, vous préviendrez la rigoureuse sentence du Seigneur, déclara le moine.

— Que dois-je faire?

— Je vous l'ai maintes fois expliqué depuis quelques semaines.

— C'est bien dur! gémit Mme de Capistran les larmes aux yeux, en s'agitant sur sa couche.

— Il sera bien plus dur encore, riposta le père Vasseur, de comparaître devant le souverain Juge avec vos fautes insuffisamment expiées ou réparées. Le fardeau

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

en est lourd, ma sœur, et vous ne me démentirez pas, si peu que vous fassiez effort pour recueillir vos souvenirs.

— Hélas! fit la marquise avec accablement.

Le moine poursuivit, impitoyable :

— Jeune fille, qu'avez-vous fait de votre innocence? vous l'avez jetée à tous les vents. Épouse, comment avez-vous vécu dans le saint état du mariage? vous l'avez profané par votre conduite envers l'homme qui vous avait donné son nom et sa fortune, car il a trouvé dans vos bras la mort avant l'heure. Veuve, belle, brillante, comblée de richesses, comment avez-vous usé de tout cela? Faut-il sonder ces mystères d'infamie, qui ont échappé peut-être au regard des hommes, mais non point à celui de Dieu? Sachez-le : dérober à la vie une créature humaine, avant qu'elle ait respiré, c'est être criminel au même titre qu'en la lui arrachant quand la lumière a caressé son front.

Il y eut un silence. Mme de Capistran écrasée par ce langage implacable, râlait, le front baigné de sueur.

Le père Vasseur, s'acharnant sur sa victime, comme s'il eût voulu l'achever, ajouta :

— Or, pour faire contrepoids à ce torrent d'iniquités, quels mérites avez-vous acquis? Où est l'expiation? Ce n'est pas vous qui avez renoncé au péché, c'est le péché qui vous a quittée avec la saison des plaisirs. Alors, vous avez offert à Dieu les restes d'une vie dont le monde ne voulait plus. Eh bien, je vous le déclare au nom du Très-Haut, cela ne suffit pas pour que vous soyiez justifiée!

— Parlez, mon père, ordonnez; je suis prête à tout, s'écria la marquise épouvantée.

— Vous avez, ma chère sœur, un moyen facile d'acquitter votre énorme dette, reprit le moine avec un accent moins rude : c'est de consacrer au Seigneur, sans compter, cette fortune périssable, qui fut autrefois l'instrument de votre perte.

— A ce prix, mon révérend père, pensez-vous que Dieu oubliera mon funeste passé et me recevra au nombre de ses élus? demanda la malade avec angoisse.

— Non-seulement je le pense, mais je le crois, comme un article de foi, affirma le P. Vasseur avec un accent inspiré. En effet, si vous affectez vos biens à l'œuvre que vous savez, vous contribuerez à sauver une infinité d'âmes, ce qui efface toutes les souillures de la conscience!

L'ordre du Verbe-Divin triomphait.

Dès le soir, la marquise remplit les formalités requises pour libeller un nouveau testament.

Par ce second acte, son héritage intégral fut dévolu a la puissante Société.

Mme de Capistran préleva seulement une somme de trente mille francs, qu'elle ordonna de remettre à la Supérieure des Dames de la Sainte-Ampoule comme dot



Tenez, voilà le médaillon (P. 103.)

de Thérèse, au cas où l'orpheline prendrait le voile au couvent, — plus le montant de la pension de la jeune fille jusqu'à vingt ans.

Si Thérèse refusait d'entrer en religion, la dot resterait acquise également à la communauté.

Quant à Jacques Rouchette, sa tante prescrivit de déposer entre les mains de l'évêque diocésain la somme nécessaire pour l'entretien et l'achèvement des études théologiques du jeune homme.

De leur côté, les Pères du Verbe-Divin s'engagèrent à célébrer, à perpétuité, une messe chaque jour, dans leur maison, pour le repos de l'âme de Mme de Capistran.

Mais ce testament ne fut pas la seule satisfaction donnée par la marquise aux Pères de l'Ordre-Divin.

Thérèse partit pour le couvent de la Sainte-Ampoule.

Sa tante, au moment du départ, ne voulut pas même la voir, craignant peut-être les attendrissements des adieux.

La pauvre enfant partit en voiture, toute en larmes, accompagnée seulement par sa chère Lucie.

Le petit voyage fut bien triste.

Elles ne parlaient pas, elles pleuraient, les pauvres filles.

Elles virent une espèce de petit chariot couvert qui venait de leur côté.

Sur le siége, Benjamin Straparole excitait de la voix un vieil âne poussif, qui traînait la charrette.

Il quittait Valvert, emportant son théâtre et ses merveilleuses marionnettes.

Il reconnut les deux jeunes filles qu'il avait vues dans le parc, et il s'arrêta.

Leur voiture aussi s'arrêta sur l'ordre de Thérèse.

— Ainsi, dit-il tristement, je n'ai pas réussi, et vous partez?

— Je pars! dit Thérèse avec un sanglot.

— Vous n'avez pas d'autres parents, personne qui puisse s'opposer à la volonté de votre tante?

— Personne, dit l'enfant...

Mais elle leva brusquement la tête, avec une espérance dans les yeux.

— Si, si, il y a quelqu'un, qui pourrait... mais où est-il? où est-il?

Straparole l'écoutait sans comprendre. Elle le regarda, elle vit dans les yeux de cet inconnu une pitié si tendre et si profonde, qu'elle prit confiance en lui.

— Écoutez-moi, dit-elle. Je ne sais pas qui vous êtes, mais je sens que vous êtes bon.

Elle tira de son corsage un médaillon et le remit à Straparole.

— Dans ce médaillon, il y a le portrait d'un homme qui s'appelle William Reynold. Cherchez l'homme qui ressemble à ce portrait et qui porte ce nom; trouvez-le et racontez-lui ce que vous savez.

— Où faut-il le chercher?

— Hélas! partout.

— Bon! dit Straparole en riant, c'est justement là que je vais.

Puis il ajouta en prenant le médaillon :

— Soyez tranquille, je le trouverai.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Propos d'ivrogne.

C'était deux ans après les événements que nous venons de raconter.

Par une froide matinée d'automne, sous une pluie grise, persistante, qui détrempait les terrains, un homme entra dans le petit cimetière de Valvert.

L'endroit était morne et désert.

Les petites croix de pierre d'un blanc sale, où s'accrochaient des couronnes d'immortelles flétries, s'érigeaient tristement sous quelques arbres noirs et roussis, déjà dépouillés de leur frondaison d'été; et sur le sol boueux, creusé d'ornières jaunes, il y avait des tournoiements de feuilles sèches, qui s'éparpillaient, se fichant çà et là dans la boue.

L'homme se dirigea vers l'une des tombes.

Il lut un nom gravé dans la pierre; ce nom, c'était le nom de Roberte Rouchette.

— C'est bien là qu'elle dort! dit-il.

Et il s'agenouilla pieusement.

Qui donc venait, dans ce triste cimetière, rendre visite à la pauvre morte?

C'était William Reynold.

Il avait bien changé extérieurement. Ce n'était plus le pâle et frêle officier américain de quinze ans auparavant, mais un homme dans la force de l'âge, robuste, doué de quelque embonpoint, le teint basané par le soleil ou par le hâle.

De nombreux fils d'argent parsemaient maintenant ses cheveux et sa barbe épaisse. Quelques rides sillonnaient son vaste front.

Quoiqu'elle eût perdu sa délicatesse d'autrefois, sa figure était belle encore et pleine de noblesse.

Une indomptable énergie rayonnait sur ses traits mâles, accentués, et le feu d'une activité dévorante brûlait au fond de ses prunelles bleues.

Disons en quelques mots quelle avait été son existence depuis qu'il avait quitté Valvert.

Il était retourné à New-York, où il avait noyé dans des distractions de tout genre les cruelles déceptions de son malheureux amour.

Ruiné complétement par de coûteuses dissipations, il fit un retour sur lui-même, et sentit la honte de son inertie et de sa déchéance morale.

Jeune, intelligent, instruit, doué à un rare degré de cet esprit aventureux et positif à la fois qui distingue si éminemment ses compatriotes, il résolut de s'engager dans quelque grande entreprise.

C'était l'époque où le sol de la Californie, interrogé par de hardis émigrants, appelait toutes les convoitises à la recherche des trésors enfouis dans son sein.

William Reynold organisa une société de mineurs, dont il prit la direction, et partit avec eux pour la terre promise.

Personne n'ignore l'affluence prodigieuse des chercheurs d'or dans ces régions lointaines; ils accouraient à la curée de tous les points du monde; toutes les nations vomissaient leur écume dans ces déserts, où l'on se disputa bientôt les terrains aurifères. Cela forma une société à l'état de nature, où l'on ne reconnaissait d'autre loi que la force brutale.

Il y avait des luttes armées, des meurtres quotidiens.

En outre, les incursions des Sauvages accroissaient sans cesse les périls et la confusion.

A son arrivée, William Reynold comprit que la situation était intolérable pour les travailleurs honnêtes.

Il conçut aussitôt le projet d'instituer une sorte de police parmi les aventuriers, de grouper étroitement tous les hommes honorables, afin de tenir en bride les scélérats et de châtier leurs entreprises criminelles.

Après de longs efforts, grâce à son énergie invincible, il réussit à établir quelque sécurité parmi ce peuple de mineurs.

Mais, non content du succès obtenu, il voulut encore affranchir les travailleurs des attaques des indigènes.

Il tenta une expédition contre les Sauvages, il courut d'innombrables dangers, et ce fut en exposant mille fois sa vie qu'il refoula l'ennemi dans les montagnes.

En même temps, les mineurs qu'il avait amenés travaillaient d'après ses ordres.

Fort de l'expérience acquise, servi par une volonté de fer, doublée d'une sagacité remarquable, il finit par découvrir un *placer* d'une richesse inouïe.

William Reynold l'exploita avec une activité infatigable. Après deux autres années du plus rude labeur, il regagna New-York, possesseur de dix millions d'or.

Emporté par la fièvre de l'industrie, il créa plusieurs manufactures, dont les produits accrurent bientôt son capital dans d'énormes proportions.

Mais, à l'heure où il songeait à se reposer sur un de ses collaborateurs dévoués et à se donner quelque relâche, la guerre de sécession éclata.

L'ancien officier de marine arma aussitôt un navire à ses frais, forma un équipage d'élite, et se livra à la course contre les bâtiments des rebelles.

Son habileté, son audace intrépides, le firent choisir par le gouvernement de Washington pour convoyer plusieurs vaisseaux marchands, qui se rendaient en France, d'où ils devaient rapporter des armes et des munitions.

En débarquant au Havre, une dépêche l'informa qu'il eût à rester quelques mois en France, à la disposition du gouvernement américain, pour une mission spéciale et secrète, dont on aviserait le ministre des États-Unis résidant à Paris.

Cette situation, malgré les devoirs qu'elle lui imposait, laissait des loisirs à William Reynold.

Il en profita pour visiter Paris, où il venait pour la première fois, — non pas seulement le Paris extérieur des monuments et des rues, mais aussi le Paris intime et singulier, qui demeure inconnu à la plupart des voyageurs.

Seul au monde, traînant ses vieux regrets, envahi peut-être par le spleen, il essayait de vivre par la curiosité.

Une fois, il entra près d'un petit théâtre des boulevards extérieurs, dans une brasserie enfumée, où grouillaient pêle-mêle des hommes et des femmes.

Il était minuit environ.

La plupart des hommes qui buvaient ou fumaient avaient le teint très-terne, comme par l'habitude du fard, et leurs mentons rasés de près étaient vaguement bleuâtres.

William Reynold comprit que c'étaient des comédiens du théâtre voisin, et il les regardait avec une certaine attention.

L'un d'eux, surtout, fut l'objet de son examen.

Il paraissait extraordinairement vieux, tant son front se courbait vers la table de marbre, et tant sa main tremblait quand il voulait prendre son verre.

Ses yeux s'éteignaient sous des paupières qui se soulevaient à peine, en clignottant toujours; ses joues pendaient à très-gros plis, et ses lèvres toutes blêmes rentraient dans sa bouche sans dents.

Le costume était digne de la face ; un vieux paletot jaune, maculé de boue et de taches graisseuses, l'enveloppait jusqu'au cou, autour duquel s'effilochait un vieux foulard de cotonnade rouge, dont les bouts pendaient.

Ce vieillard était bien ce qui reste de l'homme après toutes les espérances trompées, après les jours sans pain et les nuits sans lit, après la bohème si joyeuse d'abord et bientôt si triste, — et aussi après les horribles consolations de l'eau-de-vie et de l'absinthe.

Jouait-il encore la comédie? peut-être.

Il y a de ces vieux cabotins, qui s'accrochent aux tréteaux avec un acharnement qui n'est pas sans grandeur, — comme s'ils voulaient faire leur cercueil avec ces planches où ils ont été jeunes, beaux, amoureux.

William Reynold contemplait cette ruine.

Tout à coup l'homme, qui levait les yeux en buvant, aperçut l'Américain, et ses mains remuèrent avec un tremblement plus vif.

On eût dit qu'il reconnaissait l'étranger, et il se passait sur le front ses doigts flétris, comme pour écarter les nuages qui obscurcissaient sa pensée.

Enfin, il eut une espèce de sourire hébété, et en s'appuyant des deux mains sur la table, il essaya de se mettre debout.

Il y réussit tant bien que mal et fit quelques pas vers la table de William Reynold.

Sa tête remuait comme celle d'un ours, ses jambes fléchissaient; il allait de ci, de là; le malheureux était abominablement ivre.

Il se laissa tomber sur une chaise en face de l'Américain étonné, et, les coudes sur le marbre, il parla, par phrases entrecoupées, avec cette voix rauque et grasse des ivrognes incorrigibles. Il lui sortait de la bouche une sale odeur d'alcool.

— Voilà ce que c'est, dit-il. Je suis un peu poivrot ce soir. Tu comprends, une habitude.

« Je suis misanthrope, le monde me dégoûte.

« Les comédiens d'à présent, ça ne vaut pas la semelle d'une botte. Il y a encore un acteur — moi ! — mais ils disent que je suis vieux. Ce n'est pas vrai! il faut me voir dans *Trente ans*. C'est là que je dégotte Frédérick.

« La mémoire est partie, oui, mais qu'est-ce que ça fait? le comédien, c'est le geste, et le geste, je l'ai.

« Ils m'ont offert, là, à ce côté, une place de souffleur, mais je ne peux plus lire, les yeux s'en vont. Aussi je crève de faim, quand je ne suis pas saoûl.

« Mais qu'est-ce que je dis là, moi? J'avais quelque chose à me raconter... je ne sais plus... ah! oui.... non... si je buvais quelque chose, je me souviendrais... ah! j'y suis... le médaillon... la petite... »

William Reynold, qui avait d'abord écouté avec un air de curieux blasé, frémit à ces dernières paroles.

Il eut l'impression rapide, sans savoir pourquoi, qu'on lui parlait de son enfant! et le médaillon, aussi, offrait en lui de doux et d'affreux souvenirs.

— Parlez! dit-il vivement. Tâchez de vous souvenir.

— A boire! dit l'autre.

— Non, parlez d'abord, de grâce!

— A boire! répéta l'ivrogne.

William Reynold fit signe au garçon qui apporta un verre d'absinthe; on connaissait les habitudes du vieux comédien.

Celui-ci se mit à boire à petites gorgées l'horrible liqueur verte, — sans eau.

— Ça va mieux! je me rappelle. C'était du temps des marionnettes.

« Ah quelles marionnettes! mais il y a un aubergiste qui me les a gardées, sous le prétexte que je lui devais de l'argent. Des bêtises, quoi!

« Alors, j'ai rencontré un vieux chien, — un bohème comme moi, je lui ai

appris à passer dans des cerceaux. Il désignait aussi la plus amoureuse de la société.

« Mais il est devenu enragé, parce que nous ne mangions que deux ou trois fois par semaine, et il paraît qu'il a mordu la levrette de M. le maire.

« Ça a fait des histoires, on m'a mis au bloc. Vagabondage, vous comprenez, et puis, je n'avais pas de muselière! moi ou le chien, je ne sais plus. Alors, ça dégringola de plus en plus... »

— Mais, ce médaillon, cette petite fille? interrompit l'Américain.

— Ma petite! Quelle petite?... Ah! bien, je me rappelle... Elle s'en allait sur la route. Moi, j'avais un âne, dans ce temps-là, pour traîner ma voiture. On l'envoyait au couvent, — pas mon âne! la petite; et elle pleurait, elle pleurait que c'était à vous fendre l'âme. — Dites donc, vous savez, j'ai encore soif, moi.

Le garçon apporta un autre verre d'absinthe.

— Et cette jeune fille, elle s'appelait?... demanda l'Américain.

— Ah! elle s'appelait... dame, vous comprenez, il y a déjà longtems, et puis cette absinthe ne vaut rien. Quant à mon âne, il se nommait Nabuchodonosor. C'était un petit nom d'amitié que je lui avais donné.

William Reynold, découragé, vit bien qu'il n'obtiendrait de ce vieil ivrogne aucun renseignement précis.

Et puis, qui lui prouvait que cet homme voulait parler en effet de l'enfant de Mme Rouchette?

Allons, c'était une déception de plus à ajouter à tant d'autres!

Le comédien avait appuyé sa tête sur le marbre de la table, et il paraissait endormi.

L'Américain se leva, paya, et se dirigea vers la porte.

Mais alors tout à coup, l'ivrogne releva le front et bégaya :

— Ah! vous, monsieur, ici! j'ai quelque chose à vous. C'est en or, je ne puis pas le garder, c'est votre portrait, tenez, voilà le médaillon.

Et Benjamin Straparole, tout chancelant, retira de la poche de son gilet le médaillon d'or que Thérèse lui avait confié sur la grand'route, et quand il l'eut remis à William, il tomba lourdement sur le parquet, ivre-mort.

D'un coup d'œil, William Reynold reconnut la relique d'amour.

Ainsi, c'était bien de sa fille que le comédien avait parlé!

Roberte devait être morte, — puisque le médaillon avait passé en d'autres mains, — et l'on avait mis Thérèse au couvent malgré elle.

Le prêtre continuait sur la fille l'œuvre commencée sur la mère.

Oh! il sauverait son enfant!

Sachant ce qu'il lui suffisait de savoir, et sans s'inquiéter des autres obscurités de l'aventure, il partit pour Valvert le lendemain.

Sa première visite, ainsi que nous l'avons vu, fut pour la tombe de Roberte.

Puis, ayant pris quelques informations dans le pays, il se fit conduire en voiture à la ville voisine.

La voiture s'arrêta devant le couvent de la Sainte-Ampoule, situé dans le quartier le plus sombre et le plus solitaire de la ville.

II

Le couvent de la Sainte-Ampoule.

La marquise de Capistran, guidée par son confesseur, avait bien fait les choses. Elle avait placée sa petite-nièce dans une maison de premier ordre par la richesse et le renom aristocratique.

Le couvent de la Sainte-Ampoule date de la Restauration. Il reçut ce vocable comme une protestation perpétuelle contre l'impiété révolutionnaire qui avait brisé, à Reims, la fiole dite Sainte-Ampoule contenant le chrême dont on graissait le front des rois. Selon la légende, un ange avait apporté à Clovis l'auguste flacon, en témoignage de l'estime que Dieu proposait pour le chef des hordes pillardes qui dévastaient alors la Gaule, sous le patronage des évêques devenus déjà grands seigneurs.

Les religieuses de la Sainte-Ampoule se divisaient en deux classes.

La première n'admet que les jeunes filles de bonne famille, c'est-à-dire fortunées ou titrées, mais invariablement munies d'une dot considérable, à laquelle plus d'une ajoute les promes ses d'un opulent héritage.

La règle ne permettait aucune dérogation à cet article, car une exception quelconque compromettait la dignité de la maison aux yeux des classes dirigeantes où elle recrutait son haut personnel.

Les membres de cette catégorie supérieure portaient le titre de dames, celui de sœurs étant réputé trop familier pour des personnes de leur rang.

Le privilége, — ce droit divin, selon les docteurs ecclésiastiques, doit former la base de toute hiérarchie dans l'ordre clérical.

Donc, les dames constituent une aristocratie au couvent de la Sainte-Ampoule. On lit sur leur front la fierté de leur origine, Elles sont de véritables reines comparées aux *bonnes sœurs* qui, dans nos villages, forment les filles du peuple au respect de l'autel, du trône et de la noblesse.

Affranchies des travaux pénibles ou plébéiens, elles chantent deux fois par jour, à la chapelle, du latin que Dieu comprend peut-être quand il n'est pas trop écorché, mais auquel, à coup sûr, les nonnes n'entendent rien.

Un cœur de perruches bien stylées pourrait en faire autant.



Le prieur était étendu dans un vaste fauteuil (P. 107)

Toutefois, l'usage de cette vieille langue donne du relief à leurs prières, une couleur mystérieuse à leur liturgie, qui se distingue par là de celle qu'on célèbre en français vulgaire.

Ce devoir accompli, ces dames vaquent à l'instruction de leurs nombreuses élèves, dont la pension très-forte augmente notablement les revenus princiers de la sainte maison.

La seconde classe de religieuses, privée du sacrement de la richesse ou du

sacrement nobiliaire, n'a pas droit au titre de dames. C'est ce qu'on appelle les *sœurs converses*, c'est-à-dire les cendrillons du couvent.

A ces pauvres filles, entachées du péché originel d'une naissance obscure, incombent tous les offices, toutes les besognes répugnant à la délicatesse des dames. Liées par des vœux, assujetties à une discipline sévère, à une obéissance aveugle, leur sort est à peu près celui de l'esclave antique.

N'étant point admises à chanter le latin aristocratique avec leurs nobles maîtresses, elles prient humblement en français.

Au lieu du drap fin, des guimpes d'une éclatante blancheur dont se parent leurs supérieures, elles se vêtissent de bure afin que ni Dieu, ni le monde, ne se méprennent sur le poste qu'elles occupent au couvent.

Entre les deux classes, point d'autres rapports que ceux du service : — table à part, mets recherchés d'un côté et grossiers de l'autre, places séparées à la chapelle, l'inégalité partout, jusque dans la mort, car au cimetière les sépultures sont distinctes, sans doute pour qu'il n'y ait pas d'erreur au jour de la résurrection.

Tel est le couvent où Thérèse Rouchette avait été internée, et où sa pieuse tante, par la volonté du Père Vasseur, la destinait à couler sa vie tout entière.

Restait à savoir si la jeune fille, douée d'un autre tempérament que son frère, serait d'humeur à subir jusqu'au bout l'influence d'autrui dans le règlement de sa destinée.

Les jouissances de l'état religieux ne la séduisaient nullement. On avait beau faire briller à ses yeux, comme une espérance, le rang de dame ; cela la laissait froide. Cette vie réglée comme papier à musique, ce temps mathématiquement distribué par la cloche, lui semblaient horriblement monotones. La répétition des mêmes exercices religieux lui était particulièrement fastidieuse.

Ce qu'elle avait entrevu au château de la marquise de Capistran, la plongeait souvent dans d'interminables rêveries, auxquelles les préceptes concernant la perfection chrétienne était complétement étrangers.

Thérèse souffrait donc dans ce couvent.

Ce n'était pas qu'elle fût soumise à un régime exceptionnel : on la traitait sur le même pied que les autres élèves, jeunes filles de noble extraction pour la plupart.

Peut-être, même, avait-on pour elle des soins plus empressés.

La sachant destinée à rester dans la maison, et la considérant déjà comme un bien de la communauté, les dames de la Sainte-Ampoule s'appliquaient à développer ses brillantes facultés intellectuelles qui, plus tard, feraient honneur au couvent.

Mais, Thérèse, grandissante, sentait bien que l'on prétendait sceller sur elles les portes du couvent.

Après l'avoir dépossédée des saintes affections de la famille, après avoir

éteint sur les lèvres maternelles le sourire qui caresse l'enfant, plus cher encore que le lait de la mamelle nourricière; après l'avoir dérobée à la tendresse naissante d'une vieille parente, on lui ravissait maintenant l'espérance de pouvoir, dans l'avenir, construire un foyer où s'épancherait enfin cet immense besoin d'aimer auquel on avait refusé impitoyablement toute issue.

Elle s'attristait profondément.

Elle ne revit que deux ou trois fois, dans les premiers mois, Mme de Capistran. Puis elle ne la revit plus.

— La marquise est encore bien souffrante, lui disait-on; elle ne peut pas faire le voyage, et le trouble de votre présence au château nuirait à sa convalescence.

Ainsi, elle était seule ici-bas, dans cette vaste maison morne, au milieu de la vie monotone du cloître.

Elle devint, à cet âge où tout est sourire, une enfant morose, et qui pensait trop. Elle sentait naître de la haine en elle.

Ces impressions, vagues encore aujourd'hui, devaient prendre corps avec le temps dans l'âme de Thérèse, et la rendre égoïste elle-même. Son cœur, mutilé dès l'enfance, allait s'atrophier insensiblement. Ses passions, servies par une rare intelligence, chercheraient inévitablement leur aliment dans la jouissance et non dans la pratique du devoir moral, dont elle avait la notion divine.

Et puis, le Père Vasseur, qui dirigeait le pensionnat, devinant peut-être en elle un caractère trop indépendant, la traitait avec quelque sévérité. L'irritation, le dégoût, emplirent à la fin le cœur de Thérèse.

Un jour, au bout d'une année, elle s'échappa du couvent, et on ne la retrouva qu'à la nuit, errante dans les rues de la ville. La supérieure fit immédiatement prévenir le Père Vasseur. Mais le moine était absent, et ce fut le prieur qui vint à sa place.

La supérieure était une femme mûre, de moyenne taille, grassouillette, un peu ampoulée au physique et au moral. Issue d'une antique famille, elle exerçait avec un grand air ses saintes fonctions, regrettant, toutefois, la crosse que portaient jadis les abbesses de noble race.

Elle raconta l'affaire avec quelque prolixité, en gémissant pieusement sur la perversité de cette jeune fille coupable de ne point apprécier les bienfaits de l'éducation monastique.

— Cette évasion, ajouta-t-elle, est capable de faire du bruit. Le monde croira que nous tourmentons nos pensionnaires. Ensuite, que pensera Mme de Capistran, si elle apprend la chose?

Le prieur, étendu dans un vaste fauteuil douillettement capitonné, l'écouta en silence, les mains croisées sur sa bedaine et faisant tournoyer ses pouces. Il n'interrompit pas une seule fois cette verbeuse narration, se bornant à secouer la tête de temps à autre en signe qu'il était attentif.

Lorsque la supérieure eut terminé, il la regarda en soupirant:

— Hum! fit-il comme pour se débrouiller le larynx, vous avez là, madame, une petite fille qui peut vous causer bien des embarras.

— Je ne m'en aperçois que trop. Mais que faire?

— Ne pourrait-on la confier à quelque autre maison religieuse, à l'étranger, par exemple?

— Vous oubliez, mon très-révérend Père, que Mme de Capistran nous a chargées tout spécialement de sa petite nièce.

— C'est vrai: je n'y pensais plus.

— En outre, si nous cédons cette jeune fille, il nous faudra restituer la dot de trente mille francs, sans compter la grosse pension qui nous sera payée pendant des années.

— Vous avez raison, fit le prieur dont le double menton dansa sur le collet de son froc. Sainte-Vierge! on ne rembourse pas comme ça, pour un oui, pour un non, une somme de trente mille francs. Ah! acheva-t-il en bâillant l'argent ne vient pas en dormant: il faut suer sang et eau pour le récolter.

La supérieure s'inclina légèrement. Elle savait que si le prieur ne brillait pas par l'élégance du langage, en revanche, il était un administrateur émérite, incomparable pour faire grossir les revenus de l'Ordre. Si le Père Vasseur conduisait l'eau au moulin, c'était le prieur qui tournait la meule, sans laisser perdre un seul grain.

La nonne ajouta:

— De plus, cette enfant promettait beaucoup. Avec les brillantes facultés que Dieu lui a accordées, elle ferait plus tard, étant raisonnable, grand honneur à notre sainte Maison.

— Parfait! vous connaissez le calcul, madame, — un don éminent du Seigneur. Que deviendrait une communauté, sans le calcul? Elle ne tarderait point à crouler misérablement. Oui, on doit garder comme la prunelle de l'œil les sujets distingués. Le Seigneur aime qu'on fasse cas des biens qu'il nous envoie.

— Ainsi, mon très-révérend Père, vous désirez voir cette malheureuse Thérèse Rouchette?

— Moi? pas le moins du monde, se récria le prieur. Que voulez-vous que je lui dise? Elle pleurera, elle sanglotera, ce qui m'énerverait. Peut-être, chez moi, est-ce l'habitude des chiffres, mais je ne puis sentir qu'on larmoie en ma présence.

— J'avais espéré, mon révérend Père, que vous lui feriez comprendre la gravité de la faute qu'elle a commise.

— C'est l'affaire du Père Vasseur, qui a mission de diriger vos élèves.

— Néanmoins, en attendant son retour, je serai heureuse d'avoir votre avis sur la manière dont je dois agir avec la coupable.

— Ceci est plus que jamais du ressort du Père Vasseur.

— Aussi, mon très-révérend Père, ai-je dit: « En attendant. »

— En attendant! en attendant! répéta le prieur avec impatience, voilà qui est bien facile à dire, mais infiniment plus difficile à exécuter.

Et comme la supérieure le regardait avec quelque étonnement, il poursuivit en baissant le ton et d'un air confidentiel :

— Tenez, entre nous, ma chère fille, j'évite religieusement de me mêler des affaires du Père Vasseur, un saint homme sans doute, mais à peu près aussi commode à manier qu'un fagot d'épines. Je préférerais avoir à diriger dix couvents comme le vôtre plutôt qu'une tête comme la sienne. Il ferait bon surtout que je m'occupasse de ces colombes de votre pensionnat! D'ailleurs, saint Paul, je crois, a prononcé un jour cette profonde sentence, sur laquelle je me plais à régler ma conduite : « Ne forcez point votre talent. »

— Ce conseil est de Boileau, mon très-révérend Père, rectifia la nonne en réprimant un sourire.

— Boileau, soit; le nom n'y fait rien, pourvu que la maxime soit bonne, et celle-ci est excellente, je vous le garantis. Du reste, ce Boileau, il me semble, a écrit des épîtres comme le grand apôtre; si elles étaient en latin, elles vaudraient sans peine, selon moi, qu'on les récitât à l'office.

— De sorte que vous craignez de froisser le Père Vasseur.

— Le froisser, non, ce n'est pas ça, précisément. Mais le Verbe Divin ayant réparti ses dons avec une souveraine sagesse dans notre Ordre qui lui est consacré, le devoir de chaque membre est de s'en tenir à son lot, sans empiéter sur le voisin. Ainsi, moi qui suis doué pour les chiffres, ayant là-dessus des lumières spéciales, j'aurais scrupule à marauder sur le champ du Père Vasseur qui, d'ailleurs, ne le souffrirait pas.

— Cependant, vous êtes son supérieur, observa la nonne avec une pointe de malice.

— Certainement, certainement, je le suis, et j'use de mon autorité, mais uniquement dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit de chiffres, par exemple. La dernière fois, cela m'est arrivé à l'occasion de la marquise de Capistran, avec laquelle j'avais cru remarquer que le Père Vasseur faisait beaucoup trop de poésie et pas assez de prose, encore moins d'arithmétique. Je dus intervenir, parce que ma mission est de calculer. Bien m'en a pris : grâce à moi, le testament est maintenant dans le sac.

— Oh! fit la supérieure avec conviction, le Père Vasseur est vraiment un homme de Dieu.

— Telle est mon opinion. Seulement, comme il n'en fait qu'à sa tête, je m'abstiens généralement de commander pour lui épargner le péché de désobéissance. A part cela, le Père Vasseur est un religieux exemplaire, l'honneur de notre Société.

Le prieur, en réalité redoutait fort le Père Vasseur, qui le dominait absolument, jusque dans les questions de chiffres. Même au couvent de la Sainte-Ampoule, le

moine rigide était plus maître que son chef nominal, bien que celui-ci fût le confesseur des dames. La supérieure n'agissait jamais que par ses conseils, et s'en trouvait à merveille,

Maintes fois il avait procuré au couvent des novices avec de grosses dots et des *espérances*. Il recrutait les meilleures élèves, les plus riches, celles qui payaient de fortes pensions. Grâce à cette élite, les cadeaux pleuvaient à la nouvelle année, à la rentrée, aux vacances, à la fête de la supérieure et à celle de chaque maîtresse.

Le prieur de l'Ordre du Verbe-Divin ayant rempli, comme il vient d'être expliqué, ses fonctions de directeur spirituel au couvent de la Sainte-Ampoule, songea à retourner à ses chiffres. Il se leva, donna sa bénédiction à la supérieure, et se retira à pas comptés, comme il convient à un homme de calcul.

III

Changement de tactique.

Le lendemain, dans la matinée, le Père Vasseur se présenta au couvent selon son habitude ; la supérieure le reçut dans un parloir particulier, dont elle se réservait l'usage exclusif.

Quoique ses relations avec le révérend Père fussent intimes depuis des années, la nonne ressentait avec lui une sorte de timidité. Dès qu'il se fut assis, elle lui dit d'un air affligé :

— Combien vous nous avez manqué hier, mon révérend Père ! Dieu soit béni! vous voilà de retour, et vos sages conseils ne nous feront plus défaut.

— Que devient cette pauvre enfant? demanda brusquement le moine.

— Nous l'avons séquestrée dans une chambre.

— Vous avez tort. Que fait-elle?

— Mais elle nous désole, répliqua la nonne toute mortifiée de la rudesse du Père Vasseur.

— Je vous interroge, madame, sur Mlle Thérèse Rouchette, et vous me parlez de vous ! J'ai eu l'honneur de vous demander ce qu'elle fait actuellement.

Cet accent si dur ne révolta pas la supérieure; il n'avait rien de nouveau pour elle. Peut-être même éprouvait-elle une certaine volupté à se sentir fouaillée ainsi par cet homme. Il y a de ces bizarreries chez les nonnes, — et chez les vieux libertins.

Elle répliqua donc sans trop s'émouvoir :

— L'état de Mlle Thérèse m'inquiète.

— Serait-elle malade?

— Non! que je sache. Mais depuis sa triste équipée, à peine a-t-elle mangé. Après avoir pleuré beaucoup, d'abord, elle est tombée dans une prostration profonde et refuse de répondre quand on l'interroge.

— Ainsi, elle ne vous a rien dit?

— Absolument rien.

— Comment l'avez-vous traitée, au premier moment?

— Je lui ai reproché avec sévérité la grièveté de sa faute et l'ai menacée des châtiments du ciel.

— Il eût fallu procéder tout différemment, madame, déclara le Père Vasseur de sa voix brève.

— J'ai cru devoir remplir mon devoir, murmura la supérieure. Ne m'avez-vous pas recommandé souvent, mon révérend Père, de ne rien passer à cette enfant? Vous-même usiez de quelque sévérité à son égard.

C'était vrai, le moine se mordit les lèvres.

— En toutes choses, dit-il sèchement, — ici surtout, — le discernement est nécessaire. L'événement prouve que nous devons changer de tactique. Nous avons affaire à un caractère difficile, mais impressionnable, que nous dompterons seulement à force d'indulgence.

La nonne garda le silence.

Cependant le langage du Père Vasseur ne la surprenait pas. Elle savait que le moine, si sévère d'habitude avec sa pénitente ordinaire, était d'une douceur et d'une tolérance excessives pour les élèves du couvent. Avec celles-ci, ses traits anguleux semblaient s'arrondir, le fauve éclat de ses yeux se voilait, un sourire quasi-paternel s'épanouissait sur ses lèvres pâles.

Aussi les pensionnaires l'adoraient. Appartenant la plupart à des familles nobles ou influentes de la province, elles célébraient à l'envi son exquise bonté, ses vertus aimables, et il devait en grande partie à ces jeunes filles la réputation dont il jouissait dans le pays.

La supérieure de la Sainte-Ampoule avait une perspicacité suffisante pour deviner la stratégie du révérend Père, mais elle se gardait bien de le gêner en aucune manière, car elle bénéficiait largement, ainsi que sa maison, de l'autorité conquise par le moine.

Dans les circonstances actuelles, la nonne comprit parfaitement qu'il importait de changer de système envers Thérèse Rouchette, pour éviter de nouvelles escapades.

Le Père Vasseur se leva.

— Madame, dit-il, veuillez me conduire à la chambre où vous avez confiné Mlle Thérèse Rouchette.

La supérieure mena le moine à une pièce du troisième étage.

Arrivé devant la porte, le Père Vasseur reprit :

— Laissez-moi seul.

La nonne s'éloigna sans proférer un mot.

La clef était sur la porte, en dehors ; de sorte que Thérèse était réellement prisonnière.

Le Père Vasseur prêta l'oreille une seconde. Mais n'entendant aucun bruit, il tourna la clef, ouvrit avec précaution et pénétra doucement dans la chambre.

Les persiennes étaient closes ; il y régnait une demi-obscurité.

Le moine referma la porte sans que le moindre mouvement se produisît dans la pièce. On l'aurait crue inhabitée.

Alors le Père Vasseur jeta un coup d'œil autour de lui, un peu inquiet de ce silence qui persistait malgré le grincement de la serrure, annonçant une visite.

Il découvrit Thérèse au fond de la chambre, assise, les coudes appuyés sur une table, la tête dans ses mains ; ses cheveux blonds flottaient en désordre sur ses épaules, que secouait un tressaillement nerveux.

Depuis la veille, la jeune fille était recluse dans cette pièce, où l'on avait dressé un lit. En proie à la fièvre, à une agitation terrible, elle restait là, muette, dans une immobilité presque continuelle.

Les durs reproches de la supérieure, la séquestration qu'on lui avait infligée, avaient encore aigri sa douleur. Les rares apparitions de la dame surveillante n'étaient pas faites, non plus, pour l'adoucir. Cette nonne ne lui pardonnait pas d'avoir tenté de quitter clandestinement le couvent ; elle la traitait en pestiférée, exaspérant ainsi jusqu'au paroxysme la souffrance de l'orpheline.

Ces rigueurs imprudentes faisaient détester le couvent davantage encore à Thérèse.

Elle avait frémi aussi en songeant au Père Vasseur, s'imaginant qu'il serait impitoyable pour sa faute.

Mais les violentes émotions de la première heure s'étaient épuisées dans le silence et la solitude. Maintenant, l'orpheline était plongée dans une sorte de marasme, entrecoupé de surexcitations nerveuses.

Dans cet état, elle demeurait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, ne regardant même pas quand on ouvrait la porte, et refusant de répondre aux questions de la dame surveillante.

Le Père Vasseur s'approcha, sans que Thérèse parût remarquer sa présence. Il la contempla un instant, et, la voyant immobile, il s'assit auprès d'elle.

Alors, saisissant les mains de la jeune fille, il les écarta doucement, et lui dit d'une voix où semblait respirer la tendresse :

— Chère enfant, regardez-moi.

Thérèse fit un mouvement comme pour échapper à l'étreinte du moine qui avait gardé ses mains dans les siennes. Ses yeux étaient secs, brillants de fièvre,



Chère enfant, regardez-moi.

légèrement égarés, ses joues brûlantes et sa poitrine oppressée. Un tremblement convulsif crispait ses lèvres pâlies.

— Votre chagrin me brise le cœur, reprit hypocritement le Père Vasseur. Quel mal vous ai-je fait pour que vous ne consentiez pas même à me regarder?

Ces bonnes paroles, auxquelles l'orpheline s'attendait si peu, l'émurent à tel point que son cœur éclata. Les sanglots soulevèrent sa poitrine, et ses larmes coulèrent en abondance.

La glace était rompue. Le moine reprit :

— C'est un père, un ami qui vous parle.

On eût dit que le Père Vasseur ressentait une émotion sincère. Comédien consommé, cet homme savait au besoin revêtir toutes les formes; tous les masques s'adaptaient à sa figure.

Les pleurs de la jeune fille redoublèrent.

Le moine se tut, certain maintenant qu'elle ne tarderait point à se calmer. En attendant, il se mit à caresser les boucles blondes de la chevelure de Thérèse, comme l'eut fait une mère occupée à consoler sa fille.

Quand elle fut apaisée, il ajouta :

— N'est-ce pas, ma chère enfant, que je suis bien sévère?

A ces mots, prononcés d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, Thérèse sourit faiblement et adressa un regard timide au Père Vasseur.

Il lui parut transfiguré, tant elle crut lire d'indulgence, de tendre pitié sur ses traits.

Le moine suivait tous les mouvements de la jeune fille avec une expression de satisfaction joyeuse.

— A présent, reprit le Père Vasseur, voulez-vous que nous causions un peu de votre aventure d'hier? Vous vous déplaisez donc bien dans ce couvent?

— Je m'y ennuie à mourir.

— Où comptiez-vous aller, pauvre enfant?

— A Valvert, chez ma tante. Je l'aurais tant suppliée, qu'elle m'aurait gardée peut-être dans sa maison. Mais je n'ai pu trouver la voiture.

— Vous auriez contristé Mme de Capistran, ce qui l'aurait rendue beaucoup plus malade encore probablement. Sa volonté formelle est que votre éducation s'achève ici. Pourquoi résister, puisque nous vous aimons tous et ne désirons que votre bien?

Le Père Vasseur continua sur ce ton, et obtint que l'orpheline se résignât au régime du pensionnat.

A dater de ce moment, il l'entoura de soins et veilla attentivement sur elle.

Thérèse Rouchette s'arma de courage. Elle se livra ardemment à l'étude, et ses progrès merveilleux la dédommagèrent, dans une certaine mesure, des déceptions subies.

Et puis, elle conservait encore une espérance.

Un sourire lui venait aux lèvres et une lueur aux yeux, lorsqu'elle songeait à son père. Qui pouvait savoir si le vieux saltimbanque, dans ses courses vagabondes, ne rencontrerait pas William Reynold? A la vue du médaillon d'or l'Américain accourrait auprès d'elle.

Comme toutes les jeunes filles, elle avait de ces rêves où un aventurier hardi — pareil aux chevaliers des romans épiques — vient délivrer la princesse pri-

sonnière. Mais, pour elle, le sauveur, ce n'était pas un amant, c'était un père. Et elle l'attendait.

Telles étaient les pensées, tour à tour mornes et joyeuses, qui occupaient l'âme de Thérèse.

De fait, la jeune fille ne se trompait pas complétement dans ses espérances, puisque — nous l'avons dit — la voiture de Reynold s'arrêta un jour devant le couvent de la Sainte-Ampoule.

La sœur tourière poussa l'un des battants de la lourde porte.

L'Américain demanda à voir Mlle Thérèse, ajoutant qu'il avait beaucoup connu le capitaine Rouchette, père de la jeune fille, et qu'il était chargé d'un message pour elle.

Il fut introduit dans le parloir, où la supérieure elle-même ne tarda pas à le rejoindre.

— Monsieur, lui dit-elle avec politesse, j'ai le regret de vous annoncer qu'il m'est impossible de vous envoyer Mlle Thérèse Rouchette sans une autorisation écrite de sa grand'tante, Mme la marquise de Capistran. Telle est la règle de notre maison, et il ne m'est pas permis de m'y soustraire.

— Comme je n'ai pas l'honneur de connaître Mme la marquise de Capistran, répondit l'Américain désappointé, vous m'obligeriez singulièrement, madame, si vous daigniez m'indiquer sa demeure.

— Mme de Capistran réside en son château de Valvert, à quelques lieues de cette ville, dit la supérieure.

— Recevez, madame, tous mes remercîments. Je verrai Mme de Capistran.

Il salua, sortit, et donna ordre au cocher de le conduire au château de Valvert.

IV

Les deux prêtres.

Depuis sa maladie qui s'était continuée en une longue convalescence, la marquise admettait fort peu de monde en sa présence, et encore la plupart des favorisés étaient-ils des affiliés à l'Ordre du Verbe-Divin.

Cependant elle fit exception pour William Reynold, parce qu'elle avait lu au bas de la carte : *Un ancien ami du capitaine Rouchette*. La curiosité avait survécu dans l'esprit affaibli de la vieille dame.

Il entra.

Il était mis avec une correction irréprochable, et l'aisance de ses manières attestait qu'il avait la science du monde.

Cette physionomie si caractérisée frappa Mme de Capistran.

Il lui sembla même y reconnaître, surtout dans les yeux, certaine expression qui lui rappelait vaguement Thérèse. Aussi, elle éprouva tout de suite de la sympathie pour l'étranger.

Prenant la première la parole, elle lui dit :

— Vous avez connu, monsieur, le pauvre capitaine Rouchette?

— Oui, madame, répliqua l'Américain avec mélancolie; je l'ai vu, il y a bien des années, à New-York, ma ville natale, et ce fut là que nous nous liâmes ensemble.

— Vous savez comment il a péri à San-Francisco?

A cette question, un frémissement involontaire parcourut les membres de William Reynold.

— Hélas! soupira-t-il, je ne me suis jamais consolé de n'avoir pu le soustraire à son malheureux sort. Toutefois, je me suis promis qu'à mon premier voyage en Europe, je verrais sa famille pour lui offrir mes condoléances.

— Sa femme est morte l'an passé.

— Je l'ai appris avec douleur. On m'a dit aussi que son fils est au grand séminaire, et sa jeune fille au couvent des dames de la Sainte-Ampoule. Au nom de la vieille amitié qui m'unissait au père, je me suis rendu au pensionnat; mais on m'a répondu que je ne pourrais voir Mlle Rouchette sans une autorisation de votre part. Voilà pourquoi, madame la marquise, j'ai pris la liberté de solliciter l'honneur d'être reçu de vous, bien que je vous sois inconnu.

— Vous avez bien fait, monsieur, repartit Mme de Capistran, et je suis très-aise de votre démarche. Ce que vous désirez, c'est donc mon autorisation pour voir ma petite-nièce.

— Tel est, madame, le but de ma visite.

— Je vous la donnerai de grand cœur, reprit la marquise. Quant à Jacques, vous n'avez pas besoin d'être autorisé : on fait moins de façon au grand séminaire.

Mme de Capistran prit une plume et écrivit le permis exigé sur une carte armoriée, que l'Américain reçut en exprimant toute sa reconnaissance.

Quand il se leva pour prendre congé, la vieille dame insista pour qu'il revînt la visiter avant son départ, ce qu'il promit volontiers.

William Reynold se retira, le cœur ému, à la pensée qu'il allait voir sa fille, le fruit d'un amour dont le souvenir était mêlé pour lui de tant de douceur et d'amertume.

Mais, au moment où il franchissait le seuil de l'antichambre, il se rencontra avec le curé de Valvert, dont la figure austère, inexorable, était restée gravée dans sa mémoire.

Il s'arrêta, stupéfait. Le prêtre passa en fixant sur lui un regard inquisiteur et défiant.

L'avait-il reconnu?

L'Américain se flatta que non, sachant à quel point les années avaient modifié l'aspect de sa personne.

Que lui importait, d'ailleurs?

Ce qui était certain, c'est qu'il allait passer quelques iustants auprès de Thérèse, auprès de son enfant adorée.

Comme elle devait être grande, comme elle devait être belle!

A mesure qu'il approchait du couvent, son cœur se gonflait d'une délicieuse tendresse.

Il sauta de la voiture, et cette fois ce fut la supérieure qu'il demanda d'abord.

Elle vint au bout de quelques minutes.

Après l'avoir saluée, William Reynold mit sous ses yeux l'autorisation de la marquise de Capistran.

— Monsieur, dit la supérieure, vous me voyez toute confuse de ne pouvoir accéder à votre désir.

— Cependant, madame, fit l'Américain avec stupeur, j'ai le permis que vous avez réclamé.

— Malheureusement, monsieur, il y a contre-ordre.

— Contre-ordre! s'écria William Reynold; mais je sors du château de Valvert.

— Voici, monsieur, un télégramme que je viens de recevoir; il a été expédié par Mme la marquise de Capistran, dit la supérieure en dépliant un papier qu'elle avait à la main. Il m'interdit formellement de vous laisser voir Mlle Thérèse Rouchette.

L'Américain, qui ne pouvait en croire ses oreilles, parcourut la dépêche d'un coup d'œil rapide. Elle défendait, effectivement, à la supérieure de mettre en rapports M. William Reynold, se disant un ancien ami du capitaine Rouchette, avec l'orpheline, et ce, nonobstant l'autorisation écrite dont il pourrait se prévaloir.

L'Américain pâlit à cet affront. Un éclair de colère jaillit de ses prunelles.

— Monsieur, reprit la supérieure, croyez-le bien, je suis absolument étrangère à ce qui vous arrive. Vous comprendrez que mon devoir est de me conformer aux volontés de Mme la marquise, à qui son titre de plus proche parente donne tout pouvoir sur Mlle Thérèse.

William Reynold s'était remis. Il répondit en s'inclinant :

— Aussi, madame, je ne songe nullement à vous rendre responsable de l'affront qu'on m'inflige. Je sais à qui l'imputer.

En même temps, il salua et sortit du couvent.

L'Américain avait compris sur-le-champ que le coup partait du curé de Valvert, qu'il avait rencontré à la porte de Mme de Capistran. Si le prêtre ne l'avait pas reconnu, il avait dû être informé de sa visite par la marquise, et dicter à la

vieillle dame le télégramme expédié à la supérieure du couvent de la Sainte-Ampoule.

L'indignation, la douleur, mettaient hors de lui William Reynold.

Au sortir du couvent de la Sainte-Ampoule, il marcha quelque temps au hasard.

Les projets violents affluaient alternativement à son cerveau avec les pensées décourageantes.

L'air froid finit par le calmer dans une certaine mesure; il remarqua qu'il s'était éloigné de son hôtel et s'orienta pour y retourner.

Comme il y arrivait, la diligence, qui faisait deux fois par jour le service de Valvert à la ville, s'arrêta dans la cour, où elle avait sa station.

En levant machinalement les yeux vers le véhicule, l'Américain aperçut le curé de Valvert qui en descendait.

A l'instant, sans balancer, il marcha vivement à sa rencontre et lui dit :

— Monsieur, j'ai à vous parler.

Le prêtre, visiblement contrarié de cette interpellation inopportune, répondit en cherchant ses paroles :

— Malheureusement, monsieur. j'ai un rendez-vous que je ne puis remettre.

— Et après ? demanda William Reynold d'une voix rauque.

— Après ? Eh bien, il fera nuit, et il me faudra rentrer dans ma paroisse.

— En ce cas, monsieur, pour éviter tous faux-fuyants, donnez-moi une heure, chez vous, dans la matinée.

— Est-ce bien nécessaire? fit le curé avec un mauvais sourire.

— Indispensable, déclara l'Américain d'un ton péremptoire.

Le curé, pressé de s'échapper et n'osant résister davantage, répliqua avec humeur :

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je serai demain matin à votre disposition à partir de huit heures.

— Fort bien. J'aurai l'honneur de vous faire ma visite, dit William Reynold.

Et il tourna le dos au prêtre après l'avoir salué d'un léger signe de tête.

Le curé de Valvert, débarrassé pour le moment de ce fâcheux interlocuteur, courut d'abord au couvent de la Sainte-Ampoule, pour se renseigner au sujet du télégramme.

Tranquillisé sur ce point, il vola à la maison du Verbe-Divin et monta directement à la cellule du Père Vasseur.

Le moine écrivait à son bureau.

A la vue du curé, il glissa rapidement dans un tiroir deux ou trois feuillets encore humides, retira la clé, et se leva pour recevoir son visiteur.

— Quoi de nouveau ? lui demanda-t-il avec empressement.

Le curé de Valvert raconta rapidement qu'il avait vu William Reynold sortant

du salon de la marquise, et qu'il avait décidé celle-ci à révoquer l'autorisation de voir Mlle Rouchette.

— Sous quel prétexte l'y avez-vous engagée?

— Les visites mondaines ne valent rien pour les futures épouses de Notre-Seigneur.

— Vous avez agi, comme toujours, avec une prudence consommée, mon cher curé, dit le Père. Aussi, je me félicite plus que jamais de la confiance sans bornes que j'ai mise en vous.

Le prêtre parla ensuite de sa nouvelle rencontre avec l'Américain, dans la cour de l'hôtel.

— Je n'ai pas douté, continua-t-il, que cet homme ne vînt du couvent, et j'ai deviné que la supérieure l'avait profondément irrité. Que va-t-il faire?

Le Père Vasseur réfléchit un instant. Ensuite il dit d'un ton grave :

— Cet étranger, sans être dangereux, m'inquiète cependant. Le testament est fait, mais un testament peut toujours être remplacé par un autre. M. William Reynold me paraît d'une rare obstination, et il convient de se défier de ces caractères-là. Nous veillerons, sans doute, à ce qu'il ne puisse communiquer ni avec la marquise, ni avec sa nièce. Mais ces Américains ont une audace, et, parfois, une astuce extraordinaires; de sorte qu'avec eux, il faut toujours être sur ses gardes.

— Ne croyez-vous pas, mon révérend père, reprit le curé, qu'il serait bon d'essayer d'intimider M. William Reynold ?

— J'y pensais, répliqua le moine.

— Ce serait peut-être le moyen le plus efficace pour couper court à ses entreprises.

— Effectivement. D'ailleurs, nous ne menacerions pas en vain : nous avons un pied à la préfecture par Mme la préfète, le procureur impérial est des nôtres, ainsi que le commissaire central de police. Vous agirez donc en ce sens.

— Je le ferai dès demain, dans l'entrevue que je dois avoir avec cet homme.

— C'est cela même. Faites-lui entendre qu'il court quelque risque en s'opiniâtrant à obséder une enfant qui, légalement, lui est étrangère.

— L'expédient m'a réussi autrefois, fit le curé avec un accent de vanité mal réprimée; il réussira encore, j'en suis certain.

Les deux prêtres se séparèrent après s'être concertés, en échangeant des compliments répétés, une monnaie grossière dont se payait le curé de Valvert, mais que le Père Vasseur estimait à sa juste valeur.

Le jour suivant, à huit heures précises, William Reynold entrait au presbytère de Valvert. Il était plus calme, et décidé à ne point brusquer le prêtre, malgré tous les griefs qu'il avait contre lui.

Il l'aborda avec une froide politesse. Quand il fut assis en face du curé, dans

la même petite salle où il l'avait vu jadis, et dont l'ameublement austère n'avait pas changé, il dit paisiblement :

— Il m'est douloureux, monsieur, de me retrouver en antagonisme avec vous, surtout lorsque la cause de notre désaccord à disparu.

— Je le regrette aussi vivement que vous, monsieur, répliqua le curé, mais j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs! fit l'Américain avec amertume, Vous prescrivent-ils d'empêcher un père de voir sa fille?

— La loi, monsieur, ne vous reconnaît pas le titre que vous invoquez.

— Au-dessus de la loi, il y a les droits imprescriptibles de la nature, reprit William Reynold avec tristesse. D'ailleurs, il ne s'agit pas de violer la loi; je n'ai ni l'intention, ni le pouvoir de soustraire l'enfant à la tutelle que cette loi confère à d'autres, bien qu'ils la touchent de moins près. Je sollicite uniquement la satisfaction si légitime de contempler les traits de celle qui me doit la vie et à qui je serais trop heureux de consacrer la mienne.

— Impossible, monsieur, fit le curé dont les lèvres minces décochèrent ces deux mots avec une sorte de volupté.

— Et pourquoi?

— L'inconvénient serait trop grave, déclara le prêtre avec une sentencieuse emphase.

— Vous vous méprenez, monsieur, sur mon compte, reprit l'Américain avec quelque hauteur : je ne songe nullement à révéler à la pauvre enfant ce que je suis pour elle; je suis même prêt à m'engager sur l'honneur à m'abstenir scrupuleusement de la moindre allusion à ce sujet.

— Mais, monsieur, fit hypocritement le curé, la chose ne dépend aucunement de ma volonté.

— Et de qui donc dépend-elle?

— De Mme la marquise de Capistran.

— Vous oubliez, monsieur, reprit William Reynold avec un dédain écrasant, que vous-même avez fait rétracter l'autorisation donnée hier par la marquise.

— Mon devoir était de l'éclairer, dit le prêtre en posant sa main droite sur sa poitrine.

— Votre devoir, toujours votre devoir! s'écria l'Américain. Alors vous lui avez tout révélé?

— Non : je n'avais pas ce droit, étant lié par le secret de la confession envers Mme Rouchette, malgré vos aveux d'autrefois. Je me suis contenté de lui faire connaître que le capitaine n'était plus votre ami, au moment de sa mort, et que sa veuve, un jour, avait refusé de vous recevoir.

— Décidément, monsieur, vous êtes un habile casuiste. Ainsi, je ne puis espérer votre intervention officieuse?



Les funérailles de la marquise de Capistran furent pompeuses (P. 123.)

— Ma conscience me l'interdit.

— Soit, monsieur, fit William Reynold en se levant. Je sais du moins à quoi m'en tenir et ce qui me reste à faire.

Le curé, croyant comprendre, dans ces dernières paroles, que son interlocuteur avait dessein de recourir à d'autres moyens, se leva lui-même et reprit avec quelque vivacité :

— Avant de vous laisser partir, monsieur, j'ai un conseil amical à vous

donner. N'insistez pas davantage pour voir l'enfant : cela pourrait vous attirer des désagréments très-sérieux.

L'Américain recula d'un pas. Son visage était pâle, ses prunelles bleues flambaient, et il répliqua avec un accent de souverain mépris :

— Vos procédés ont peu de variété, monsieur! Si je vous entends bien, vous me menacez, une seconde fois, après tant d'années, d'une intervention judiciaire. J'aurais dû m'y attendre : vous êtes de la race des inquisiteurs. De tout temps, les vôtres ont eu des familiarités avec la police et invoqué le bras séculier. Faites donc votre métier, à mon égard, si vous l'osez! Dénoncez-moi, réclamez mon expulsion du territoire français. Mais, je vous le jure, le lendemain du jour où j'aurai franchi par force la frontière, les libres journaux de l'Amérique, ceux d'Angleterre, d'Italie, de Belgique, et quelques-uns de France également, seront informés que la police, que l'administration de ce pays sont à votre merci. Je sacrifierai, s'il le faut, un million, deux millions, pour que cette protestation solennelle retentisse dans le monde entier, car je suis riche, beaucoup plus riche que vous ne l'imaginez, et l'or aussi est une puissance!

Le curé de Valvert resta interdit à cette déclaration formulée d'une voix irritée. A l'assurance de William Reynold, il comprenait que l'Américain ne se vantait pas. D'ailleurs, il avait vu briller à son doigt un diamant d'un prix énorme.

Et puis, l'opinion publique, en Europe, commençait à condamner hautement, avec unanimité, le despotisme impérial; l'opposition libérale grandissait en France; de jour en jour, le régime de Décembre déclinait visiblement.

Le prêtre savait tout cela par ses relations intimes avec l'ordre puissant du Verbe-Divin, de sorte que le langage de l'Américain lui causa quelque inquiétude.

Il ouvrait la bouche pour tenter d'atténuer les insinuations malveillantes qui lui avaient valu la vigoureuse déclaration de l'étranger.

Mais William Reynold lui imposa silence d'un geste et d'une parole.

— Assez, monsieur le curé! Vous voulez la guerre, eh bien, je l'accepte!

Et il sortit après un geste de défi.

Cette scène se passait à la fin d'octobre.

V

Les scrupules d'une dévote.

Le mois suivant, après avoir langui bien longtemps, Mme de Capistran s'éteignit doucement entre les bras de la religion.

Le Père Vasseur ne l'avait pas quittée durant ces derniers jours, la consolant

et lui indiquant, de son doigt inspiré, la place éminente qu'elle allait occuper parmi les élus pour prix de ses généreux sacrifices.

Sous l'habile direction du moine, la marquise avait achevé de se détacher des biens terrestres et des vanités mondaines. Se sentant irrémédiablement atteinte dans ses œuvres vives, et ne connaissant plus de l'existence que les douleurs, elle aspirait pieusement à l'heure de la délivrance.

Grâce aux soins persévérants de son confesseur, elle était montée si haut dans les sphères du renoncement, qu'à peine donna-t-elle un souvenir à son neveu et à sa nièce, et encore ce fut pour prier qu'on ne troublât pas la régularité de leur vie par des visites qui ne procureraient de profit spirituel ni à celle qui les recevrait ni à ceux qui les feraient.

Les funérailles de la marquise de Capistran furent pompeuses. Le président de la Société de Sait-Vincent-de-Paul, son exécuteur testamentaire, obtint, selon les désirs de la défunte, que son corps reposât sous le chœur de l'église de Valvert, où on devait lui élever un monument de marbre blanc.

Jacques Rouchette et sa sœur assistèrent au service funèbre de leur tante révérée.

Au moment où la jeune fille, accompagnée de son frère, quittait l'église, après le service funèbre, un incident se produisit. Un homme, enveloppé dans un vaste manteau, le visage à demi enfoui dans un large cache-nez, s'approcha doucement de Thérèse, à la faveur de l'ombre projetée par la voûte conduisant à la porte. Il lui saisit la main, dans laquelle il glissa un objet de mince volume, et murmura rapidement à son oreille :

— Le médaillon d'or ! de la part de William Reynold. Silence et à bientôt !

Thérèse tressaillit et regarda. Elle vit le mystérieux inconnu s'esquiver sans bruit et se perdre dans la foule.

Le cœur de l'orpheline palpita vivement. Elle avait deviné son père.

C'était, en effet, l'Américain. Après son entrevue avec le curé de Valvert, il était retourné à la ville, résolu à épier l'occasion de communiquer avec sa fille, et au besoin de la faire naître. Il avait profité de l'enterrement de la marquise.

De retour au couvent, Thérèse se hâta de monter à sa cellule. Là, elle ouvrit en tremblant de joie et d'espérance l'écrin qui renfermait le médaillon remis à William Reynold par le vieux saltimbanque. Elle y trouva un billet laconique conçu en ces termes :

« Si vous êtes dans les mêmes dispositions que le jour où vous livrâtes ce médaillon comme signe de reconnaissance, préparez-vous à quitter le couvent. Je suis à X... pour organiser votre évasion. Ayez confiance en moi et aimez un peu celui à qui vous êtes plus chère que personne au monde.

« WILLIAM REYNOLD. »

L'Américain ignorait, on ne l'a pas oublié, que Thérèse connût les liens étroits qui l'unissaient à elle; du moins il était réduit là-dessus à de vagues conjectures. Lors même que Benjamin Straparole eût été en état de s'expliquer clairement, il n'aurait pu le renseigner à ce sujet. De là le laconisme du billet.

Thérèse, après l'avoir lu, baisa avec transport le portrait de William Reynold. Elle murmurait, ivre de bonheur :

— Oh ! mon père! oui, je t'attends. Viens prendre ta fille pour la faire heureuse.

Bientôt on ouvrit le testament de la marquise avec les formalités requises par la loi.

Le public sut alors les volontés suprêmes de la vieille dame, qui instituait le prieur de la maison du Verbe-Divin, établie dans la ville de X..., son légataire universel, aux clauses indiquées précédemment.

La surprise de Thérèse fut grande en apprenant comment la marquise avait disposé de sa fortune et déshérité les membres de sa famille.

La jeune fille ne s'y trompa pas; elle comprit parfaitement quelle influence avait pesé sur l'esprit de sa tante, exigé la modification radicale de ses intentions premières : les hommes noirs de l'Ordre du Verbe-Divin avaient passé par là. Son âme fut ulcérée d'abord de cette odieuse captation. Mais elle se résigna bientôt en pensant que William Reynold préparait sa délivrance, et qu'il était à la veille, peut-être, de l'arracher pour toujours à la tyrannie des prêtres.

Thérèse avait raison de compter sur l'Américain, car il ne s'endormait pas.

William Reynold avait fini par déterrer une dame Bourgeois, qui avait ses entrées au couvent de la Sainte-Ampoule.

C'était une veuve, d'une quarantaine d'années, occupant bon nombre d'ouvrières et confectionnant les robes d'uniforme des pensionnaires.

Le surlendemain des funérailles de la marquise de Capistran, l'Américain se rendit chez Mme Bourgeois. Il trouva une femme bien nourrie, au regard fuyant, au sourire machinal stéréotypé sur ses lèvres, le front étroit, le teint couleur de cire d'église, en un mot, une vraie tête de dévote.

William Reynold ne s'y trompa pas ; il jugea aussitôt que la veuve devait être une cliente des Pères de l'Ordre du Verbe-Divin.

Néanmoins, connaissant la fascination irrésistible que l'or exerce même dans les sacristies et sur les âmes confites en Dieu, il n'hésita point à aborder le sujet qui l'amenait.

— Madame, commença-t-il avec l'exquise politesse qui le distinguait, j'ai connu jadis le père, aujourd'hui décédé, d'une pensionnaire du couvent de la Sainte-Ampoule. Au nom de l'amitié qui nous unissait, j'aurais à faire une communication à sa fille, Mlle Thérèse Rouchette.

— Rien de plus facile, monsieur : il vous suffira de vous présenter au parloir.

— J'ai des raisons, reprit William Reynold, de traiter par correspondance l'affaire dont il s'agit.

— Ici encore, monsieur, nulle difficulté. Adressez une lettre à Mlle Thérèse, soit par la poste, soit en la déposant à la boîte du couvent.

— C'est que, pour les mêmes motifs, je préférerais employer un autre moyen, et l'on m'a affirmé, madame, que vous pourriez me le procurer.

— Je ne vois pas de quelle façon, répliqua Mme Bourgeois d'un air froid et défiant.

— Je vous expliquerai cela. Mais, auparavant, permettez-moi une question.

— A votre aise, monsieur.

— Vous plairait-il de gagner une dizaine de mille francs sans grande peine, et même sans tirer l'aiguille? demanda l'Américain en souriant.

Les yeux de la veuve étincelèrent de convoitise. Cette fois, elle regarda en face l'étrange visiteur, pour s'assurer qu'il ne raillait pas.

A la figure grave et noble de William Reynold, Mme Bourgeois comprit qu'il n'était pas homme à risquer une plaisanterie de mauvais goût.

— Dix mille francs! s'écria-t-elle ; mais c'est plus que je ne récolte en trois ans de travail acharné. Que faudrait-il faire, monsieur, pour gagner tout de suite pareille somme?

— Un acte de pure complaisance, qui ne nuira à personne, au contraire. Toutefois, avant d'aller plus loin, je réclamerai de vous un secret absolu sur ma démarche, soit que vous acceptiez, soit que vous refusiez.

— Mais, monsieur, cet engagement dont vous parlez, n'offensera-t-il pas ma conscience?

— Aucunement, madame : je suis honnête homme, quoique millionnaire.

— Eh bien, je vous promets le secret.

— Alors, quel jour vous sera-t-il possible de voir Mlle Thérèse Rouchette?

— Demain matin. Midi va sonner, et il est trop tard aujourd'hui.

— Vous la verrez seule?

— Oui, certainement, si c'est nécessaire.

— En ce cas, madame, je vous confierai un billet que vous remettrez sans témoins à Mlle Rouchette.

— Un billet! fit la veuve que ses scrupules reprenaient.

— Sans doute, un billet. En quoi cela vous inquiète-t-il?

— Remettre un billet à une jeune fille, de la part d'un homme, reprit Mme Bourgeois d'un air effarouché; mais c'est un péché, ça, monsieur?

— Pourquoi donc, madame, cela serait-il un péché? Regardez-moi bien : ma barbe et mes cheveux grisonnent. De plus Mlle Thérèse n'a guère que quatorze ans. Est-ce que, par hasard, je vous ferais l'effet d'un galant bien redoutable?

— Au fait, monsieur, peut-être bien que je dis des bêtises, murmura la veuve en baissant la tête.

C'était exactement l'opinion de William Reynold, moins l'adverbe dubitatif, et il ne put réprimer un léger sourire.

Voyant que la dévote ne faisait plus d'objection, il ajouta :

— Le billet remis, vous attendrez la réponse. C'est tout.

— Est-ce bien tout? fit Mme Bourgeois avec quelque embarras.

Évidemment, elle craignait d'être dupée. L'Américain comprit.

— Puisque vous consentez, madame, voici cinq mille francs à-compte.

En même temps, il tira cinq billets de banque de son portefeuille et les jeta négligemment sur une table voisine.

— Vous aurez le reste, acheva-t-il, au moment où je recevrai la réponse de Mlle Thérèse Rouchette.

La veuve couvait les précieux billets d'un œil ardent, n'osant ni les toucher ni les repousser. Que pouvait bien vouloir cet inconnu à la pensionnaire des dames de la Sainte-Ampoule? Que signifiait ce mystère?

Enfin elle balbutia en secouant la tête :

— La chose est bien grave!

— Je ne crois pas, répliqua l'Américain.

— Monsieur, je risque ma clientèle, si j'étais surprise.

— D'abord, vous ne serez pas surprise, parce que vous agirez avec prudence, — une condition contenue implicitement dans notre marché. Mais, supposons qu'il en soit autrement : combien vous rapporte cette clientèle du couvent ?

— Environ trois mille francs par an.

— Eh bien, si vous veniez à la perdre, je doublerais la somme. Acceptez-vous ?

Cette prodigieuse libéralité confondait Mme Bourgeois. Après avoir caressé une dernière fois du regard les cinq billets de mille francs, elle répondit :

— Je ferai votre commission, monsieur, quoi qu'il en doive résulter.

William Reynold avait préparé la lettre. Il la remit sous enveloppe et dûment cachetée à Mme Bourgeois, qui s'engagea à la déposer fidèlement entre les mains de Thérèse.

L'Américain devait venir prendre la réponse le jour suivant, un peu avant midi. Il se retira, charmé d'avoir réussi auprès de la veuve.

Dès que William Reynold eut disparu, Mme Bourgeois se hâta de serrer les cinq billets de mille francs, non sans les avoir contemplés encore une fois. Puis elle tourna et retourna la lettre entre ses doigts, se demandant avec curiosité ce qu'elle contenait.

A la fin, la dévote sentit sa conscience s'alarmer de nouveau.

— Si j'allais mal faire, pensait-elle, en me prêtant à cette singulière correspondance? un péché est sitôt commis! le temps d'avaler un moucheron, quoi! Certes, le Père Vasseur serait à même de m'éclairer, lui, un puits de science, un saint homme déjà mûr pour la canonisation. Mais; voilà! j'ai promis le secret.

Pourtant, elle se souvint qu'il est défendu de rien cacher à son confesseur, lequel, étant la même chose que Dieu, a le droit de tout savoir.

On le voit : la bigote était ferrée sur le catéchisme et raisonnait serré. Mais elle réfléchit que le moine lui interdirait, sans doute, de faire la commission, et elle perdrait ainsi les cinq autres mille francs.

Après avoir tout pesé, elle se dit :

— Quel mal ça peut-il faire à Mlle Thérèse de lire la lettre de ce monsieur? ça ne l'empoisonnera pas, pour sûr. Ensuite, lors même qu'elle lui écrirait quelques lignes, ça ne la fera pas mourir davantage. En conscience, je ne saurais sacrifier ainsi de beaux billets de mille francs.

Mme Bourgeois était tout à fait décidée.

Le lendemain, à neuf heures, la dévote vit Thérèse Rouchette au couvent de la Sainte-Ampoule. Elle lui glissa la lettre dans la main en murmurant à voix basse :

— Je repasserai dans un quart d'heure. Veuillez préparer la réponse.

La jeune fille, étonnée, se retira dans sa cellule, pour n'être point dérangée. Grâce au Père Vasseur, elle jouissait d'une entière liberté dans la maison, depuis sa tentative d'évasion.

Ayant déchiré l'enveloppe et déplié la missive, l'orpheline éprouva une joie immense en voyant la signature de William Reynold. Voici ce que l'Américain lui disait :

« Ma chère enfant,

« Savez-vous combien je vous aime, et à quel titre? si vous l'ignorez, peut-être vous l'apprendrai-je plus tard. En attendant, je puis vous dire que ma personne et ma fortune vous appartiennent. Voulez-vous quitter le couvent, confier votre avenir à celui qui trace ces lignes? Au cas où tel serait votre désir, faites-moi connaître s'il existe un moyen de vous joindre, sans éveiller les soupçons. S'il vous est impossible de me renseigner à cet égard, je prendrai les mesures nécessaires pour atteindre le but. Seulement, ce sera plus long. »

Thérèse réfléchit un instant, puis elle écrivit en toute hâte :

« Mon père adoré, je sais tout, et votre fille veut être digne de votre amour. Demain soir, à la tombée de la nuit, trouvez-vous devant la porte du couvent, où je tâcherai de vous rejoindre. »

Lorsque Mme Bourgeois reparut, Thérèse lui présenta la réponse soigneusement cachetée, en disant d'un air indifférent :

— Voici pour le monsieur qui vous a envoyée.

Et elle la congédia du geste.

La dévote se retira. Mais en se retournant, après avoir fermé la porte, elle tressaillit de la tête aux pieds. Le Père Vasseur était là, debout devant elle, sévère, le regard menaçant.

La veuve, rouge comme une pivoine, porta instinctivement la main à son corsage, où elle avait glissé le billet de Thérèse. Le moine devina tout de suite que cette femme s'était entremise pour une correspondance clandestine.

— Descendez avec moi au parloir, lui dit-il durement. J'ai à vous entretenir.

Mme Bourgeois le suivit, plus morte que vive.

Quand ils furent seuls, le Père Vasseur reprit :

— Vous avez une lettre de Mlle Thérèse Rouchette. Ne mentez pas : vous damneriez votre âme.

La veuve tremblait comme la feuille devant son confesseur. Toutefois, elle nia faiblement. Mais, vivement pressée par le moine, elle finit par raconter l'histoire.

Le Père Vasseur avait frémi dès les premiers mots, comprenant à merveille que William Reynold était encore à X..., et que lui seul avait pu vouloir tenter de se mettre en rapports avec Thérèse Rouchette.

— Donnez-moi la lettre de Mlle Rouchette, ordonna le moine.

Mme Bourgeois obéit. Elle retira le papier de son corsage et le tendit au Père Vasseur.

— Ça me coûtera cinq mille francs, dit-elle avec un profond chagrin.

Le moine avait déjà ouvert la lettre et la lisait avec une colère contenue.

Sans doute, la mort de la marquise de Capistran assurait les millions à l'Ordre du Verbe-Divin. Le but était atteint. Mais Thérèse embellissait chaque jour... Le révérend père n'était pas homme à laisser échapper cette brebis d'élite.

Il demeura un instant pensif, cherchant comment l'orpheline avait découvert le mystère de sa naissance. Enfin, fixant sur la veuve ses yeux gris, il lui dit :

— Vous allez rentrer chez vous. Quand l'homme reviendra, vous lui annoncerez que Mlle Rouchette vous a chargé d'une réponse verbale.

— Mais, mon révérend père, ce sera un mensonge, fit la dévote.

— Vous vous trompez : il n'y aura là qu'une simple restriction mentale. D'ailleurs, étant ma pénitente, je tiens envers vous la place de Dieu, et vous pécheriez en raisonnant.

Mme Bourgeois était trop avancée dans les voies de la spiritualité pour ne pas sentir la justesse de l'observation. Ses scrupules s'évanouirent, et elle conçut une idée plus haute encore de la science, de la sainteté de son confesseur. Celui-ci ajouta :

— Vous direz à ce monsieur : Mlle Thérèse Rouchette m'a chargée de vous faire connaître qu'elle est parfaitement heureuse au couvent et ne désire point en sortir. Si vous insistiez, elle informerait ses supérieures.



Le médaillon d'or de la part de William Reynol d.

— Croyez-vous, mon révérend père, que j'aurai tout de même mes cinq mille francs? s'enquit la dévote.

— Je n'en doute pas. Dépêchez-vous, et retenez bien. Répétez la réponse, afin que je sache si vous avez saisi exactement.

La veuve répéta docilement, mot pour mot.

Le moine lui donna rendez-vous pour le soir, à la maison du Verbe-Divin, et la renvoya avec sa bénédiction.

Quand elle fut partie, il hésita un instant s'il n'interrogerait point immédiatement Thérèse sur ce qui venait de se passer. Mais il estima prudent de garder le silence là-dessus, du moins pour quelque temps. Il se contenta de recommander à la supérieure de veiller attentivement sur l'orpheline.

William Reynold arriva ponctuellement vers midi chez Mme Bourgeois.

— Eh bien? demanda-t-il.

La dévote récita avec volubilité la leçon que le Père Vasseur lui avait apprise.

Ce fut pour l'Américain une déception cruelle. Il demeura un moment immobile, comme foudroyé. Puis l'idée lui traversa l'esprit que la veuve l'avait joué. Il avait vu Thérèse aux obsèques de la marquise, il avait pu l'examiner attentivement, et il avait cru lire sur son visage l'ennui, des aspirations tout autres que celles du couvent.

Tout à coup, William Reynold fixa sur Mme Bourgeois un regard perçant et sévère.

— Madame, vous avez menti, dit-il d'une voix rude.

La bigote se récria :

— Monsieur!

— Vous avez menti, répéta l'Américain avec plus de force. Qu'avez-vous fait de ma lettre?

— Monsieur, je vous jure que je l'ai remise à Mlle Thérèse.

— Alors vous avez soustrait celle que, certainement, elle vous avait confiée pour moi.

La veuve se troubla, rougit et pâlit tour à tour. C'était un aveu.

— Ainsi, reprit William Reynold, vous me volez mon argent. Prenez garde!

A cette accusation et à cette menace, Mme Bourgeois frissonna.

— Monsieur, balbutia-t-elle, il n'y a pas de ma faute. En sortant de chez Mlle Thérèse, j'ai été surprise.

— Par qui?

— Par le Père Vasseur, le directeur du pensionnat.

— Vous lui avez remis la lettre de Mlle Thérèse?

— Il l'a bien fallu.

— Et il l'a lue?

— Oui, monsieur. Puis il m'a dicté la réponse que je viens de vous rendre.

William Reynold contint sa colère. Ne voulant pas faire d'éclat, il tourna le dos à la dévote et s'éloigna sans ajouter un mot.

Mme Bourgeois avait perdu ses cinq mille francs.

Dans la soirée, elle vit le Père Vasseur à la maison de l'Ordre du Verbe-Divin, et l'informa de tout. Le moine la consola de sa mésaventure en lui promettant qu'elle retrouverait au ciel la somme que lui coûtait l'accomplissement de ses devoirs religieux.

Ensuite, il l'envoya au couvent de la Sainte-Ampoule.

— Vous annoncerez à Mlle Thérèse, dit-il, que la personne qui a correspondu avec elle ne donne pas suite à ses projets. Vous ajouterez qu'elle a quitté la ville par le train express et vous a chargée de l'en instruire.

Le Père Vasseur n'inventait pas, cette fois : William Reynold était parti pour Paris une heure après son entrevue avec la veuve.

VI

L'institutrice.

Mlle Lucie Guérin avait quitté le château de la marquise de Capistran peu de mois après l'entrée de Thérèse Rouchette au couvent.

Depuis ce temps-là, elle avait passé des heures difficiles. Néanmoins, elle avait persisté à rester dans la ville de X..., espérant toujours y conquérir une position meilleure.

Elle menait une vie bien précaire, bien triste; elle allait, dans les maisons des riches familles, donnant des leçons de dessin ou de musique.

On la recevait froidement, on ne prenait pas garde à elle; souvent elle restait debout, un gros moment, à côté d'une porte, en attendant son élève, sans que personnelui dit : « Bonjour » ou lui fît signe de s'asseoir.

Puis, elle s'aperçut qu'on la recevait plus froidement encore, comme si quelque influence secrète prenait à tâche de lui nuire.

Qui donc lui en voulait, à cette pauvre fille?

Une fois, elle rencontra le révérend Père Vasseur sur la porte d'un petit pensionnat où elle enseignait l'anglais.

— Eh bien, qu'y a-t-il, ma chère enfant? Vous paraissez bien sombre. Votre position n'est pas heureuse, peut-être? vous avez des amis, — des amis très-dévoués; — adressez-vous à eux, ils vous serviront, je vous l'ai dit, de toute leur âme!

Et le Père Vasseur accentua étrangement ces derniers mots; il ajouta :

— Oui, adressez-vous à eux, sinon vous les fâcheriez, et il vous arriverait certainement des choses très-pénibles.

Il s'éloigna en retournant souvent la tête du côté de Lucie.

Il était évident que le Père Vasseur lui offrait sa protection, mais d'une façon si singulière qu'elle répugnait instinctivement à l'accepter.

Quelques mois se passèrent.

Dans une maison d'abord, puis dans une autre, on lui dit un jour, très-sèchement, qu'on n'avait plus besoin de ses services.

La maîtresse du pensionnat où elle enseignait l'anglais la congédia à son tour.

Elle se trouva dénuée de toutes ressources; elle vendit quelques petits bijoux qu'elle avait, — des reliques de sa mère, la pauvre orpheline

Cet argent-là ne dura pas longtemps.

Elle portait une vieille robe dont la soie légère s'effrangeait. Un soir elle se coucha sans avoir mangé.

Elle aurait pu s'adresser au Père Vasseur; une voix secrète, plus forte que sa volonté, lui ordonnait de n'en rien faire.

Ce fut alors qu'elle entendit parler de M. O'Sullivan, et elle résolut d'aller lui demander s'il ne pourrait pas lui procurer des leçons.

Mais il faut dire ce que c'était que M. O'Sullivan.

VII

Un homme selon Dieu et l'Église.

La marquise de Capistran était morte depuis quinze jours, lorsque le journal de la préfecture de X... annonça à grand orchestre l'arrivée d'un professeur éminent, M. O'Sullivan, qui se proposait d'ouvrir dans la ville des cours de mathématiques et de langues étrangères.

Au dire de la feuille officielle du chef-lieu, ce savant appartenait à une antique et illustre famille irlandaise, déchue de son rang d'autrefois pour avoir tenté de maintenir contre la, puissance britannique, l'indépendance de son pays.

L'organe de l'évêché enchérit encore : il vanta le nouveau professeur comme un champion indomptable des doctrines cléricales, et le recommanda chaudement à toutes les institutions et à toutes les familles véritablement chrétiennes.

Il ajouta que la venue de M. O'Sullivan était une faveur insigne de la Providence, surtout dans les circonstances actuelles. En effet, M. Allen, également Irlandais d'origine, était sur le point de quitter X..., pour se fixer à Paris, où l'appelait une position plus lucrative. Or, M. Allen enseignait les mathématiques, le dessin et l'anglais dans les meilleurs établissements de la ville, notamment chez les dames de la Sainte-Ampoule.

M. O'Sullivan était donc désigné tout naturellement pour le remplacer, et la dévote gazette faisait longuement ressortir l'heureuse coïncidence, laquelle, selon son opinion, était une faveur notoire de Dieu, une sorte de miracle.

Enfin, le pieux journal racontait que M. O'Sullivan, veuf depuis plusieurs années, avait consacré à Dieu l'unique enfant née de son mariage, une adorable jeune fille, douée de tous les dons de la nature et de la grâce. Après l'avoir placée dans un couvent célèbre de Paris, il s'était éloigné, afin que son sacrifice fût plus complet.

Le docte professeur, disait en terminant le biographe, menait une vie d'ana-

chorète, n'ayant auprès de lui qu'un serviteur, qui n'avait jamais voulu se séparer de son maître, et qui le vénérait comme un saint.

Cette tirade enthousiaste, qui ne remplissait pas moins de deux colonnes dans la feuille épiscopale, fit un bruit énorme parmi le monde clérical. Pendant plusieurs jours, on ne s'entretint que de M. O'Sullivan, et du bien que la présence d'un homme si distingué par sa science et ses vertus ferait dans la ville deX...

Néanmoins, avant de l'appeler au couvent pour succéder à M. Allen, dont le départ était proche, la supérieure des Dames de la Sainte-Ampoule consulta le Père Vasseur, qui était le directeur du pensionnat.

Quoique M. O'Sullivan eût fait une visite au moine du Verbe-Divin, qui l'avait trouvé irréprochable, le Père Vasseur, avant de se prononcer, déclara qu'il prendrait encore des renseignements.

Défiant par nature et par profession, il le devenait doublement lorsqu'il s'agissait du couvent de la Sainte-Ampoule.

Il veillait avec un soin jaloux sur les nobles jeunes filles dont l'âme lui était confiée, et s'effrayait pour leur vertu de son ombre même.

Le Père Vasseur obtint les meilleurs témoignages, partout où il s'adressa.

Mme la préfète, une des dames les plus zélées pour l'Ordre du Verbe-Divin et pour le couvent de la Sainte-Ampoule, lui apprit que M. O'Sullivan avait été chaudement recommandé de Paris à son mari. Elle l'avait vu à la préfecture et l'avait jugé parfait sous tous les rapports.

M. Larcher, président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, avait reçu pareillement la visite du professeur.

Sa modestie l'avait frappé autant que sa conversation.

Bien que peu fortuné, il avait laissé entre ses mains une offrande relativement considérable pour les pauvres secourus par la Société, en disant qu'il tenait à attirer ainsi les bénédictions de Dieu sur son séjour à X...

M. Allen, interrogé aussi par le Père Vasseur, était ravi de son compatriote.

Ce concert d'éloges, si unanime, effaça toute hésitation chez le moine.

Il déclara que M. O'Sullivan convenait de tous points au couvent de la Sainte-Ampoule et engagea la supérieure à l'attacher au pensionnat.

M. Allen se chargea de présenter le nouveau professeur deux jours avant de quitter la ville, et l'amena au parloir du couvent.

M. O'Sullivan était un homme qui paraissait âgé de cinquante ans environ, de taille moyenne, penchant un peu la tête, les cheveux gris coupés en brosse, la figure rasée comme un ecclésiastique. Il portait une longue redingote en forme de lévite boutonnée jusqu'au menton. Ses yeux se dérobaient derrière les verres bleu-foncé de ses lunettes, ce qui lui donnait un aspect plus austère encore.

La supérieure de la Sainte-Ampoule s'entretint quelques instants avec lui, tout

en l'examinant à la dérobée. Elle se montra satisfaite du tact remarquable et de l'esprit délié qu'il laissa entrevoir sans retenue ascétique. Il s'exprimait avec un accent anglais assez prononcé, mais dans un français très correct.

Il fut convenu que le nouveau professeur commencerait au plus tôt son cours d'anglais, quatre fois la semaine. Les leçons devaient avoir lieu dans l'après-midi, à quatre heures et demie.

M. O'Sullivan accepta sans discuter la rétribution offerte.

Il ne manqua pas de venir ponctuellement au jour et à l'heure indiqués.

Vingt élèves étaient présentes, sous la surveillance de l'une des dames de la Sainte-Ampoule.

A cette première leçon, après qu'on lui eut communiqué la liste des pensionnaires qui assistaient au cours, M. O'Sullivan exposa la méthode rigoureuse qu'il comptait adopter pour son enseignement.

Il divisait le temps de la classe en trois parties : la récitation d'abord, ensuite un petit exercice fait sous ses yeux, enfin une conversation entre le maître et les élèves, afin d'habtuer ces dernières à parler l'anglais.

En outre, le professeur donnerait un devoir à écrire, qu'il faudrait lui remettre au début de la leçon suivante, et qu'il restituerait le lendemain avec les corrections accompagnées de notes.

Thérèse Rouchette avait été admise au cours d'anglais.

Les dames de la Sainte-Ampoule, voyant ses heureuses dispositions, en avaient décidé ainsi; elles espéraient que, plus tard, lorsqu'elle ferait partie de la congrégation, elle pourrait suppléer le professeur.

Déjà l'orpheline avait profité des leçons de M. Allen, faisant preuve d'une aptitude particulière.

M. O'Sullivan interrogea chacune de ses élèves, pour les grouper selon leurs forces.

Quand Thérèse Rouchette se leva à l'appel de son nom, les prunelles du professeur étincelèrent derrière ses lunettes bleues.

La jeune fille avait quatorze ans accomplis.

Déjà sa beauté rayonnante était sans rivale au couvent. Une ombre de tristesse voilait ses grands yeux bleus, dont les regards assurés, néanmoins, frappaient au premier abord.

Elle répondit aux questions d'une voix claire, harmonieuse, avec beaucoup de précision, contemplant elle-même avec curiosité le nouveau professeur.

Au bout de trois semaines, le cours d'anglais marchait comme par enchantement. M. O'Sullivan le dirigeait avec une douceur mêlée de fermeté ; sa méthode faisait merveille et le succès était considérable.

Thérèse surtout éprouvait un immense attrait pour ces leçons.

Parfois, la voix du professeur résonnait dans son cœur, lui semblait-il, comme un écho lointain, et elle fixait alors sur lui des regards rêveurs.

VIII

Le maître et le serviteur.

M. O'Sullivan habitait une petite maison solitaire qu'il avait louée dans un faubourg de la ville.

Son unique serviteur, un homme d'une quarantaine d'années, très-alerte, lui était dévoué corps et âme.

Tom avait une foule de qualités, très-précieuses pour un maître vivant seul.

Il savait faire la cuisine, rangeait le ménage comme la meilleure femme de service, et ne sortait jamais que pour se rendre à l'église, ce qui édifiait singulièrement les commères du voisinage.

Quant à sa discrétion, elle était absolue.

Du reste, il s'exprimait difficilement en français, à en juger par l'affreux baragouin qu'il employait dans ses rares entretiens avec les étrangers.

Tom était droit, long, sec, roide. Son visage osseux était éclairé par deux prunelles d'un gris jaune, brillantes de finesse. Dans l'intimité, son maître le traitait presque en égal et ne lui refusait pas ses confidences.

Un soir, au retour du couvent, M. O'Sullivan trouva plusieurs lettres sur son bureau, car sa correspondance était très-étendue.

Les premières qu'il ouvrit le jetèrent dans une vraie agitation. Après avoir réfléchi un instant, il appela son serviteur, qui parut aussitôt.

— Ainsi, Tom, commença-t-il, comme s'il eût repris une conversation interrompue, vous avez noué quelques relations avec le jardinier du couvent de la Sainte-Ampoule ?

— Oui, monsieur, répliqua le servi'eur, j'ai suivi vos instructions, comme je vous l'ai dit déjà.

— Quel hommeest-ce, ce jardinier ?

— Un brave homme, quoiqu'il ne m'ait pas l'air d'avoir inventé la poudre, repar tit Tom en ébauchant un sourire malin.

— Ce n'est pas nécessaire, dit M. O'Sullivan. Il vit seul ?

— Oui, il a sa famille en Savoie, des frères, des sœurs.

— Quel âge a-t-il ?

— Quarante-cinq ans, environ ; il est veuf et sans enfants.

— Est-il satisfait de sa position ?

— Oui et non.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'il ne serait pas fâché de retourner dans son pays, si ses moyens lui permettaient d'y acheter un lopin de terre.

— Et ils ne le lui permettent pas? interrogea M. O'Sullivan.

— Il gagne si peu!

— Cependant, il est nourri, logé, entretenu; il a des gages.

— Trois cents francs par an, seulement.

— De sorte qu'il lui faudrait de longues années pour amasser la somme nécessaire à l'acquisition de ce lopin de terre?

— Naturellement, et c'est là ce qui le chagrine.

M. O'Sullivan resta pensif un moment, la tête penchée. Puis, relevant le front, il reprit :

— Tom, vous continuerez de voir cet homme. Appliquez-vous à gagner de plus en plus sa confiance. Surtout, parlez-lui souvent de son pays.

— Soyez tranquille, monsieur, dit le serviteur; la difficulté n'est pas grande. Je crois aussi que je ne ferai pas mal de l'aider de temps à autre dans son travail, en bon camarade, et pour lui donner une idée de mon savoir-faire dans le métier de jardinier.

Et Tom cligna de l'œil d'un air rusé.

— L'idée est excellente, mon ami, déclara le professeur; ce sera là, pour le moment, un emploi profitable de vos talents. Si je vous comprends bien, vous m'avez deviné?

Un sourire d'orgueil s'épanouit sur les traits rudes de Tom.

— En ce cas, continua M. O'Sullivan, je n'ai plus que quelques mots à ajouter. Vous ferez entendre à ce digne homme que, malgré ma situation modeste, vous réussirez peut-être à obtenir de moi les quelques milliers de francs qu'il désire pour l'acquisition de son lopin de terre. N'ayant pas d'ambitions mondaines, je n'aspire qu'à faire des heureux ici-bas, afin d'embellir ainsi ma couronne du ciel.

Tom ne put retenir un léger éclat de rire en entendant ce pieux langage; et l'austère et dévot professeur ne parut pas songer à le réprimander.

— Ainsi, c'est entendu? se contenta-t-il de dire froidement.

— Parfaitement, monsieur.

— Il suffit, reprit M. O'Sullivan. Il y a plaisir, Tom, à causer avec un homme avisé tel que vous l'êtes. Vous avez manqué votre vocation : vous étiez fait pour l'Ordre du Verbe-Divin.

— Ou bien pour donner la chasse aux brebis qu'il a tondues, fit le domestique avec un ton de bonne humeur.

— Paix, Tom! ordonna le professeur. Vous raisonnez comme un hérétique. Les révérends pères ont le nez fin, et vous sentez le fagot, mon ami, prenez garde.



Elle tressaillit de la tête aux pieds.

Après un nouveau silence, M. O'Sullivan poursuivit :

— L'autre jour, vous m'avez dit que le jardin potager du couvent communique, par une petite porte, avec la cour ombragée d'arbres où les pensionnaires prennent leur récréation ?

— En effet, monsieur, je vous ai expliqué cela, repartit le serviteur. Dans la journée, le jardinier a une clef de cette porte, pour soigner la pelouse et les fleurs qui ornent la cour, quand les élèves sont à l'étude ou en classe : mais, le soir, il doit consigner cette clef entre les mains de la dame surveillante.

— Ce jardin potager, continua le professeur, longe la ruelle parallèle à la grande rue sur laquelle ouvre la porte principale du couvent?

— C'est bien cela.

— J'ai vérifié la chose par moi-même. Le jardinier, du côté de la ruelle, fait l'office de concierge, puisque sa loge est construite près de la petite porte?

— Exactement, et voilà le point d'où dépend le succès de notre stratégie. C'est là qu'il vous faudra donner une dernière leçon d'anglais aux naturels de ce pays.

M. O'Sullivan sourit à la plaisanterie de son jovial serviteur. Il ajouta en reprenant son sérieux :

— Allez donc, mon ami, et veillez à ce que nous soyons prêts au plus tôt.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, répliqua Tom, je ne vous ferai point attendre lorsque vous jugerez à propos de donner le signal.

IX

Explications.

Quelques jours s'étaient ecoulés. M. O'Sullivan, tout entier à ses leçons, soutenait sa renommée.

De son côté, Tom cultivait le jardinier qui, tout en cultivant le jardin des nonnes, s'étonnait de l'habileté de son ami étranger lorsque celui-ci lui donnait un coup de main pour ses semis, ses plantations, la mise en valeur des carrés.

Un soir encore, M. O'Sullivan appela Tom dans son cabinet. Il semblait plus préoccupé que jamais, et se promenait à grands pas dans la pièce. Ses lunettes bleues avaient été déposées sur le bureau, et ses yeux vifs brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Écoute, dit-il au serviteur d'une voix saccadée, le temps presse. La guerre civile se développe, terrible, acharnée. Je ne puis rester davantage ici, car le ministre me rappelle à Paris d'ici à huit jours. Il faut en finir.

Tom se tut, le professeur ajouta :

— Le jardinier du couvent est disposé ?

— Je le crois bien, répliqua le serviteur : il ne rêve plus qu'à son pays. Les espérances que je lui ai données, en votre nom, il les regarde déjà comme un fait accompli. Je puis donc agir quand vous voudrez.

— Alors ce sera dès demain.

— Bon ! je me charge de l'embarquer moi-même, dès le soir, pour son pays.

— Un moment, Tom, reprit M. O'Sullivan; c'est ici surtout qu'il faut de la prudence. Vous offrirez demain matin, à la première heure, au jardinier, six mille francs de ma part, à condition d'abord qu'il gardera un secret absolu sur ce don.

et ensuite qu'il demandera à la supérieure du couvent un congé de quinze jours pour aller voir ses parents.

— Je comprends, interrompit Tom. Comme il alléguera un prétexte quelconque pour effectuer immédiatement son départ, la maladie grave d'une sœur, par exemple, la supérieure sera embarrassée pour le remplacer. Alors, il proposera votre serviteur, un catholique aussi édifiant et presque aussi saint que son maître, en déclarant qu'il a constaté sa haute capacité comme horticulteur. De plus, il annoncera à la dame que, pour lui épargner tout ennui, il s'est assuré déjà de l'assentiment de M. O'Sullivan à cette combinaison, et l'affaire sera dans le sac.

— Tom, fit le professeur, vous êtes un homme plein d'expédients; vous avez tout prévu, et on ne saurait mieux opérer.

— A votre école, dit le serviteur ravi de l'éloge, un âne deviendrait subtil, monsieur Reynold.

— Tom, s'écria le maître, ne prononcez jamais ce nom ici; j'ai toujours peur que les murs n'aient des oreilles.

— Pardonnez-moi, monsieur, il m'a échappé. Mais il n'y a pas de danger : la maison est isolée et les murs sont épais.

— Il n'importe, reprit M. O'Sullivan, ou plutôt William Reynold. Ainsi, à demain le premier acte de la comédie.

En même temps, il se dirigea vers son secrétaire, ouvrit un tiroir, prit six billets de mille francs, et les remit à Tom en disant :

— Voilà pour le lopin de terre du bonhomme.

Il joignit à cette somme quelques pièces d'or, en recommandant à son compagnon de payer le voyage du jardinier, et de ne pas le quitter qu'il ne fût en voiture.

— Fiez-vous à moi, monsieur! je ne négligerai aucune précaution. Il me tarde, du reste, d'élire domicile dans la loge de mon excellent camarade. Quel mérite devant Dieu, surtout pour un hérétique, que de monter la garde aux portes de l'asile sanctifié par les vierges du Seigneur!

Le jovial serviteur s'éloigna sur cette boutade.

William Reynold, sous le nom d'O'Sullivan, et sous son déguisement de professeur, était donc revenu dans la ville de X...

Il l'avait bien dit au curé de Valvert : l'or est une puissance presque irrésistible.

A cette époque de corruption impériale, où les consciences s'achetaient à beaux deniers comptants, il lui avait été peu difficile, en se montrant prodigue, de préparer sa mise en scène.

Il avait d'abord songé à pénétrer dans le couvent, à enlever de force sa fille, puis à gagner avec elle la frontière suisse, voisine de X... Mais ce projet n'avait pas tenu devant le plus simple examen.

Ce rapt, accompli sur une enfant de quatorze ans, aurait causé un effroyable scandale, et tout l'or du monde n'aurait peut-être pas sauvé son auteur des conséquences redoutables qu'entraîne un acte semblable.

D'ailleurs, la jeune fille, il le supposait, ignorait complétement ce qu'il était pour elle. Il risquait donc de l'effrayer, et même de s'aliéner son cœur à jamais.

Enfin, il était à craindre que ses relations d'autrefois avec Mme Rouchette ne fussent dévoilées publiquement, par suite de cette entreprise audacieuse. Alors, c'était le déshonneur pour la mère défunte et la flétrissure pour l'enfant.

Aussi, l'Américain avait-il bientôt renoncé à cette première idée.

Mais son esprit fécond en ressources ne tarda pas à concevoir un autre plan.

Déjà il avait réussi à voir sa fille plusieurs fois par semaine.

A chaque leçon, il la contemplait furtivement avec une émotion nouvelle et souhaitait plus passionnément la conquête d'un trésor qu'il estimait infiniment plus que toutes ses richesses.

Il devina bientôt que Thérèse souffrait dans la vie morose du couvent et qu'elle bénirait la main qui l'en retirerait.

De plus, il crut reconnaître à divers signes que ses propres sentiments avaient un écho dans le cœur de Thérèse. La sympathie qu'elle ressentait pour lui était évidente.

Était-ce l'effet de cette fameuse « voix du sang », dont les poëtes et les romanciers ont tant abusé ?

Malgré son esprit positif et si libre de préjugés, William Reynold n'était pas loin de le supposer par moments, tant le regard de l'orpheline l'enveloppait avec une tendre persistance, lorsqu'elle n'était point observée.

Il n'hésita plus, et résolut d'agir. Mais il était trop adroit pour agir avec précipitation.

Il se flattait qu'un jour ou l'autre, le relâchement de la surveillance, pendant son cours, ou bien quelque incident fortuit, lui permettrait d'échanger quelques mots avec Thérèse.

Mais les progrès de la guerre civile aux Etats-Unis s'opposèrent à trop de lenteur. Sa mission était achevée. D'ailleurs il brûlait de reprendre, après avoir sauvegardé l'avenir de sa fille, une part active à la grande lutte, car son patriotisme égalait sa tendresse paternelle.

La lettre qu'il venait de recevoir du ministre américain l'avait déterminé à brusquer le dénouement.

X

Leçons d'anglais.

Le lendemain Tom avait pris possession de la loge du jardinier.

C'est lui qui devait cultiver désormais les jardins de la Sainte-Ampoule.

Tout s'était passé comme il l'avait promis, et le titulaire de l'emploi se dirigeait à toute vapeur vers ses montagnes natales.

Dès lors, William Reynold ne songea plus qu'à interroger directement Thérèse sur ses dispositions, car il ne pouvait rien faire sans l'assentiment de la jeune fille.

Conformément au programme qu'il avait exposé au début de son professorat, l'Américain recueillait soigneusement, à chaque leçon, les devoirs prescrits en dehors du cours; il les corrigeait chez lui, puis les restituait, annotés, à chaque élève, au début de la leçon suivante.

Il s'était ménagé là, à tout risque, un moyen de correspondre avec Thérèse. Sans doute l'expédient était hasardeux; mais, comme c'était le seul, il résolut d'y recourir.

D'ailleurs, il avait constaté que l'orpheline apportait une grande attention aux notes de son professeur.

Chaque fois qu'il le pouvait, sans éveiller le soupçon, il insistait pour qu'elle lût avec soin les corrections du maître; il la priait de ne pas négliger une virgule.

A force d'être bon père, il était excellent professeur.

Donc, il n'hésita plus.

Sur la première copie qu'il eut à corriger, il intercala hardiment, entre les lignes, cette question :

« Êtes-vous prête à suivre un ancien ami de votre père, un honnête homme
« qui a tout osé pour pénétrer jusqu'à vous, qui vous aime comme il aimerait
« sa propre fille, et qui vous fera libre et heureuse ? Répondez sur une autre
« copie et gardez un silence absolu. »

Son cœur battit violemment quand il remit l'écrit à la jeune fille, et il attendit la réponse avec une impatience fébrile.

Le lendemain, il reçut avec une vive émotion les nouvelles copies.

Il tremblait. Qu'allait-il lire ? Qui sait ? La jeune fille avait pu se méprendre aux intentions d'un inconnu; peut-être elle refusait avec indignation...

Pourtant, en interrogeant à la dérobée le visage de Thérèse, il vit comme un rayon de joie épanoui sur les traits de l'enfant.

Ce jour-là, il abrégea la leçon, et à peine fut-il hors du couvent, qu'il parcourut d'un œil fiévreux la copie de l'orpheline.

Il faillit pousser un cri de joie, car il avait lu ces quelques paroles :

« Je vous crois loyal et bon. Je suis prête. »

Ainsi, elle consentait ! elle voulait bien ! il l'emporterait loin du sombre couvent, loin de cette vie sans soleil où elle s'étiolait, la pauvre et chère fleur !

Tout son cœur paternel se gonflait d'une délicieuse joie.

A la leçon suivante, il jeta les yeux sur Thérèse, dont le regard se croisa avec le sien, il surprit même un signe de la jeune fille, qui lui disait clairement qu'elle n'hésitait point.

Aussi il traça hardiment ces quelques lignes dans la nouvelle copie :

« Pendant la récréation du soir qui succédera à la leçon de demain, pouvez-
« vous, sans être remarquée, vous glisser dans le jardin potager dont la porte
« sera entr'ouverte? si cela est possible, faites-le-moi savoir, le reste me
« regarde. Ne vous inquiétez de rien, mais soyez prête à tout. »

Le lendemain, en arrivant au pensionnat avec sa ponctualité accoutumée, William Reynold ne put réprimer un frisson en recevant la copie de Thérèse.

Elle pouvait avoir hésité au dernier moment ; elle lui répondait non, peut-être ?

D'un rapide coup d'œil il lut le « oui » tant désiré ; il était si heureux qu'il craignait de se trahir.

La leçon se termina ; William Reynold se hâta de partir.

Une heure plus tard, comme le crépuscule commençait à monter, une voiture s'arrêta à l'extrémité de la ruelle qui longeait le couvent.

La ruelle était déserte et silencieuse.

L'Américain descendit vivement de la voiture et courut vers la loge du jardinier.

Il entra.

Tom l'attendait.

— Eh bien, Tom ?

— Tout ira bien, monsieur. Mettez-vous là, près de cette porte vitrée. Vous verrez Mlle Thérèse, dès qu'elle entrera dans le jardin potager. Vous lui ferez un signe, elle accourra, et que le diable emporte les calotins qui enferment les filles !

XI

Fuite.

Ainsi Thérèse n'avait pas hésité à obéir à cet étranger.

C'est qu'il n'était pas un étranger pour elle.

Elle l'avait reconnu ! elle avait reconnu l'original du portrait volé sur le corps de sa mère morte !

Tous auraient pu se méprendre, grâce au déguisement de William Reynold, à ses cheveux taillés en brosse, aux lunettes qui lui cachaient les yeux. Le curé de Valvert lui-même, — qui connaissait l'Américain, — ne l'aurait peut-être pas reconnu; mais elle, tout de suite, elle avait pensé: c'est lui ! c'est mon père !

Je crois bien qu'elle lui obéirait, qu'elle partirait avec lui !

Oh ! avec quelle joie elle lui sauterait au cou, l'embrasserait, lui dirait : « Partons vite ! »

Enfin, riche, belle, aimée, elle allait entrer dans l'existence vivante.

Plus de sombres murailles entre lesquelles s'éteignent les fleurs et se traînent languissamment les rayons du soleil.

Elle s'en irait dans la vraie vie et dans la vraie lumière.

On avait voulu faire d'elle une espèce de cadavre vivant; elle serait une femme !

Aussi attendit-elle l'heure de la récréation avec une impatience pleine d'angoisses.

Pour ne pas éveiller les soupçons, elle causa comme d'ordinaire avec ses compagnes; même elle fut un peu plus gaie que de coutume.

Elle guettait, sans trop tourner la tête cependant, la petite porte qui, de la cour du couvent, donnait dans le jardin potager.

Elle vit que la porte était entrebâillée.

Ainsi, tout allait bien; certainement son père l'attendait de l'autre côté de cette porte; et il l'emmènerait, et elle serait à jamais heureuse.

Elle profita d'un instant où les sœurs étaient occupées à gronder deux petites pensionnaires, pour se diriger vers le potager.

Elle avait l'air de ne songer à rien, d'aller de ce côté-là sans motif, comme elle serait allée d'un autre côté.

Mais quand elle fut tout près de la porte, elle tendit vivement la main, et poussa le battant avec un geste résolu.

Pendant ce temps, William Reynold, le front collé à la vitre, dans la loge du jardinier, attendait, plein d'angoisse.

Dès que sa fille paraîtrait, il irait au devant d'elle, lui dirait : « venez; » et quelques secondes plus tard sa voiture les emporterait tous deux bien loin du couvent maudit !

Mais pourquoi donc ne se montrait-elle pas encore?

Dieu ! si elle ne voulait plus le suivre à présent?

Son cœur battait fortement; il haletait comme un homme qui vient de faire une longue course.

Le temps se passait, elle ne venait pas.

Il dit à Tom, dans lequel nos lecteurs ont certainement reconnu le digne Josiah :

— Écoute. Je meurs d'inquiètude. Est-ce que tu peux, sans rien compromettre, aller jusqu'à la porte du potager ?

— Oui, dit le faux jardinier.

Eh bien ! va, et regarde ce qui se passe dans la cour de la récréation. Si tu aperçois Thérèse, fais-lui un signe, va vite.

Josiah obéit.

Il traversa le potager et s'approcha de la porte.

Il parut écouter un instant.

Puis il poussa le battant avec précaution et entra dans la cour.

William Reynold attendit

Mais que se passait-il donc enfin ? Josiah ne revenait pas.

Le père se sentait défaillir d'inquiétude.

Téméraire à force d'impatience, il allait peut-être sortir lui-même de sa loge, lorsque son serviteur reparut, effaré, les cheveux en désordre, avec l'air d'un fou.

Il se précipita dans la loge.

— Partons ! tout est découvert !

— Grand Dieu !

— Il faut déguerpir au plus vite ! Venez, fuyons.

William Reynold résistait, voulait que Josiah s'expliquât.

Mais celui-ci le poussa dehors, presque avec violence, le força de monter dans la voiture, et cria au cocher :

— Ventre à terre ! à la gare.

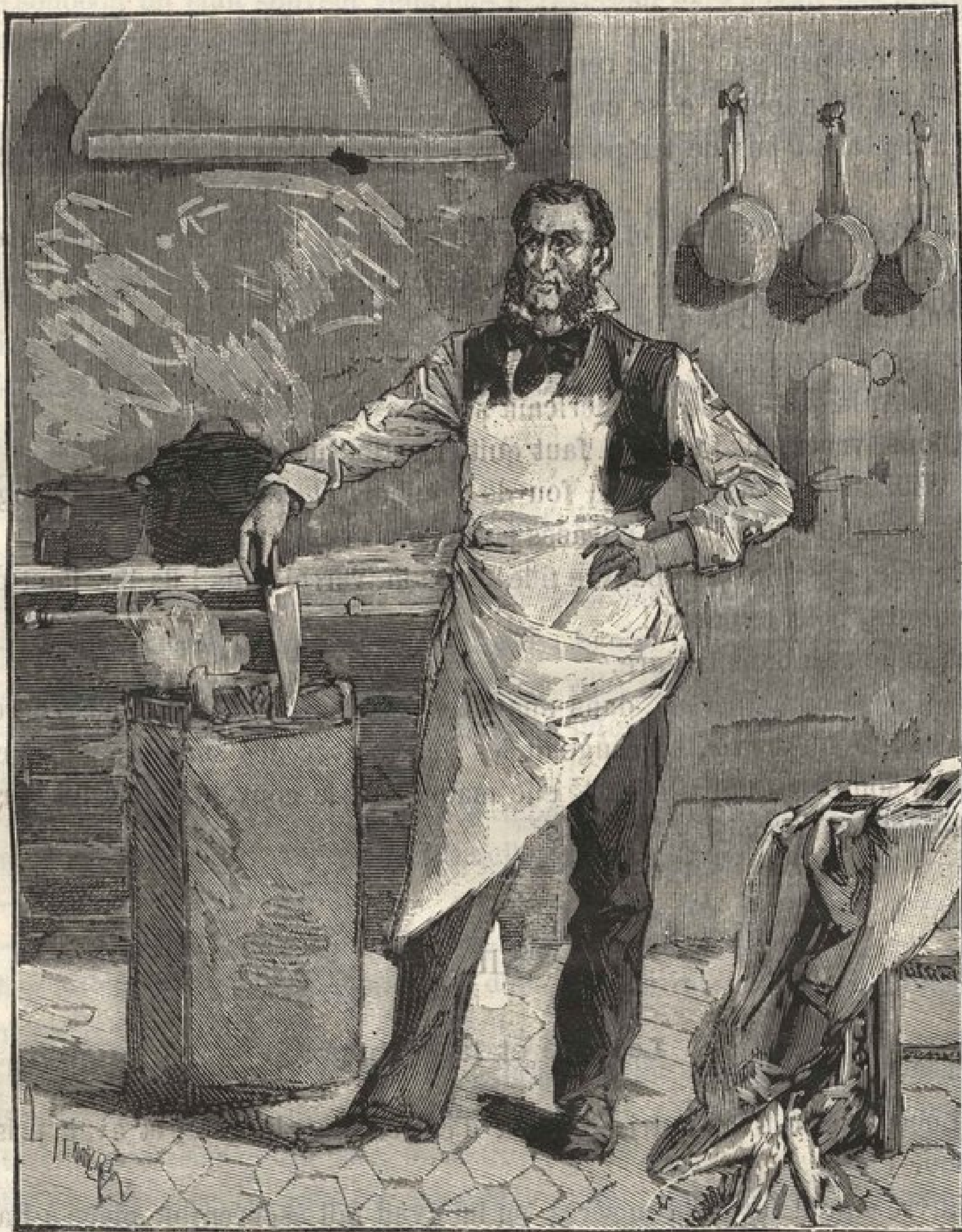
L'Américain, plein de désespoir, s'écria, pendant que les chevaux prenaient le galop.

— M'expliqueras-tu enfin ?

— Oh ! ce n'est que trop clair ! On sait tout, voilà. Quand je suis entré dans la cour, il n'y avait plus personne. Je suis allé jusqu'à la porte de la chapelle, et j'ai rencontré la sœur surveillante qui m'a dit : « Vous êtes un traître et un fripon, et M. O'Sullivan est un malhonnête homme, qui a trompé indignement notre confiance. Il a tenté d'enlever une jeune fille mineure. Crime de rapt, puni sévèrement par la loi. S'il tient à échapper au châtiment, qu'il s'éloigne au plus tôt. » Vous comprenez, continua Josiah, que je n'avais rien à répondre. Ah ! mon Dieu ! pourvu que tous les moines et tous les gendarmes de la ville ne soient pas à nos trousses !

Quelques lignes suffiront pour expliquer comment le plan de l'Américain, si ingénieusement ourdi, avait été découvert au moment même où il allait réussir.

Dans les derniers jours, la dame surveillante avait noté les regards échangés entre le professeur et Thérèse.



Tom avait une foule de qualités.

Elle avertit la supérieure et reçut l'ordre de redoubler de vigilance.

D'autre part, à la salle d'étude, on avait remarqué que Thérèse était absorbée dans la lecture des notes dont le professeur avait chargé sa copie.

Enfin, le lendemain, on avait observé qu'elle affectait de cacher sa copie du jour.

A la dernière leçon, l'idée d'une correspondance mystérieuse entre le maître et l'élève naquit dans l'esprit de la dame surveillante.

Dès que la récréation eut commencé, la sœur rentra dans la salle d'étude et s'arrêta devant le pupitre de Thérèse.

Elle en fit sauter la légère serrure et s'empara des copies de devoirs anglais.

Munie de ces papiers, elle se rendit auprès de la supérieure.

Celle-ci lut les papiers, et sa colère fut extrême.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre: Thérèse pouvait s'enfuir à l'instant même.

Des ordres furent donnés, et, au moment même où la jeune fille allait mettre le pied dans le jardin potager, elle fut saisie par quatre religieuses qui l'entraînèrent en l'accablant d'injures.

. . . .

Cependant, la voiture de l'Américain s'arrêta devant la gare.

— Allons, venez, dit Josiah; il faut quitter cette ville à l'instant même.

Mais William Reynold, presque fou de douleur, et comprimant ses sanglots sous son mouchoir, disait par phrases entrecoupées :

— Ma fille, c'est fini! ma pauvre fille! je ne la verrai plus ! ils me l'ont prise pour toujours, pour toujours !

Josiah le poussa dans la gare.

Pendant ce temps, Thérèse, dans une pièce isolée, à côté d'un maigre repas qu'on venait de lui servir, se rongeait les ongles avec des sursauts de rage; et songeant à son père qui l'attendait, elle maudissait le couvent, l'horrible prison qui ne la lâcherait jamais.

XII

Le Bouc et la Brebis.

Mlle Lucie Guérin, l'institutrice, venait d'entrer dans la gare, et avait pris un ticket pour Paris.

La pauvre enfant fuyait la misère; on lui avait fait espérer une place à Paris: elle partait.

Elle était déjà dans la salle d'attente, lorsqu'un religieux de l'Ordre du Verbe-Divin y entra lui-même.

C'était le Père Vasseur.

Dès qu'il l'eut aperçue, il s'approcha, la salua obséquieusement et resta debout devant elle, son sac de voyage à la main.

Il la couvrit d'un regard singulier, puis lui dit d'un ton mielleux :

— Ainsi, ma chère enfant, vous nous quittez décidément?

— Oui, mon révérend Père.

— Je le regrette, car votre position m'intéressait beaucoup, et j'aurais voulu l'améliorer.

Mlle Lucie ne répondit pas.

Le soupçon lui était souvent venu que le révérend Père n'était pas absolument étranger à l'accueil de plus en plus froid qu'on lui avait fait chez ses élèves; elle se souvenait de ses conseils obscurs et de ses vagues menaces.

Le moine devina sans doute les réflexions qui se présentaient à l'esprit de l'institutrice, car il se hâta d'ajouter :

— J'ai été bien fâché, chère mademoiselle, de vous voir perdre, une à une, toutes vos leçons.

L'institutrice continuait de garder le silence ; le Père Vasseur reprit, en s'efforçant d'adoucir le fauve éclat de ses prunelles :

— Vous avez toujours manqué de confiance en moi, malheureusement, mon enfant.

— Moi, mon révérend Père? dit Lucie.

— Oui, certainement. La preuve en est que vous ne vous êtes jamais adressée à moi.

— Pour quel motif l'aurais-je fait? mon révérend Père.

— Je vous aurais donné de bons conseils. Je n'ai jamais cessé de vous apprécier, je jouis de quelque influence dans la ville, et j'aurais pu vous être utile.

— Je vous remercie pour vos excellentes intentions à mon égard, mon révérend Père.

— Vous allez à Paris? s'enquit le moine, un peu piqué et sentant que la jeune fille n'était point la dupe de ses belles protestations.

— Oui, mon révérend Père.

— En ce cas, si cela vous agrée, nous ferons route ensemble.

Bien qu'elle ne se souciât nullement de la société du moine, Mlle Lucie n'osa point refuser.

Elle aurait préféré monter dans le compartiment réservé aux dames seules; mais, par suite de son éducation cléricale, elle considérait un prêtre comme un protecteur aussi sûr qu'un père, un mari ou un frère.

Mlle Lucie accepta donc la proposition du religieux de l'Ordre du Verbe-Divin.

L'heure du départ venue, elle suivit le Père Vasseur.

Celui-ci, ayant avisé un compartiment inoccupé, se tourna vers l'institutrice et lui dit :

— Montons ici : il n'y a personne.

Et il la précéda dans le wagon.

Mlle Lucie choisit l'angle du fond ; le moine prit place en face d'elle.

Il essaya bientôt d'engager la conversation ; mais, soit que l'institutrice eût mal dormi la nuit précédente, soit par l'effet du mouvement du train qui filait à

toute vapeur, elle se sentit prise de somnolence, et ne répondit que par monosyllabes aux interpellations de son compagnon.

Alors celui-ci ouvrit son bréviaire, forma un grand signe de croix et commença la récitation de ses prières quotidiennes.

Mais, par instant, il jetait sur la jeune fille un étrange coup d'œil qui pétillait à travers les cils; et une petite bave lui venait aux coins des lèvres.

Le Père Vasseur n'était pas précisément un débauché.

Sa jeunesse austère s'était écoulée dans l'étude approfondie des casuistes de son ordre et dans celle des maîtres de la Compagnie de Jésus, le modèle et la rivale de la sienne.

Il s'était nourri des subtilités scolastiques, imprégné des maximes sur lesquelles reposait la règle de sa Société.

Son esprit délié étant éminemment propre à l'intrigue, ses supérieurs l'avaient cultivé avec soin. Maintes fois le moine avait prouvé son savoir-faire, et il venait de donner la mesure de ses rares capacités en dictant le testament de la marquise de Capistran, au profit de l'Ordre du Verbe-Divin.

Mais la nature, plus puissante que la volonté, réclamait ses droits, de temps à autre.

A certains moments, ces exigences prévalaient chez le moine; les passions, longtemps comprimées, grondaient sourdement dans son cœur, guettant l'occasion de se repaître.

A l'âge où d'autres commencent à bénéficier du calme qu'engendrent les années, le Père Vasseur demeurait jeune encore; son tempérament le maîtrisait malgré lui; le raisonnement échouait contre les appétits inassouvis, que la répression souvent aiguisait davantage.

La première fois qu'il avait vu Lucie Guérin, il avait éprouvé une impression profonde.

La jeune fille lui sembla plus désirable que les nombreuses femmes qu'il avait fréquentées jusque-là. Sans être d'une beauté extrême, l'institutrice était gracieuse, et sa modestie ajoutait encore à ses charmes.

Une seule chose en elle avait déplu au prêtre : sa présence chez Mme de Capistran, où elle pouvait le gêner. Il n'avait pas tardé à se rassurer, car il pensait bien qu'elle le choisirait pour confesseur, à l'exemple de la marquise.

Mais elle avait eu le mauvais goût de s'adresser à un prêtre âgé de la ville. Du reste, elle n'abusait pas du confessionnal.

La jalousie s'empara du moine et sa passion grandit en même temps.

Dans ses visites au château, il essaya bien, par ses paroles insinuantes, par ses attentions flatteuses, de gagner la confiance de Lucie.

Ce fut en vain : l'institutrice, quoique toujours respectueuse, ne répondit point à ses avances.

Après le départ de Thérèse Rouchette pour le couvent, il espéra que Lucie s'adresserait à lui pour trouver une nouvelle place.

Il n'en fut rien; elle préféra recourir à M. O'Sullivan, qui lui procura quelques leçons dans des maisons particulières.

De là un violent dépit chez le révérend Père.

Avait-il l'intention de mettre à mal la jeune fille?

Ce n'est pas probable, mais il soupirait ardemment après le jour où il jouirait d'elle dans l'intimité du confessionnal, se flattant que cette satisfaction calmerait les bouillonnements de son sang.

Il espéra la contraindre à venir à lui, en la privant de ses moyens d'existence.

Quelques mots prononcés à voix basse par le révérend Père suffirent à ruiner la confiance que l'on avait en Lucie, et la pauvre enfant connut la misère.

Le Père attendait patiemment.

— Elle y viendra, pensait-il.

Aussi, éprouva-t-il une cruelle déception en rencontrant l'institutrice dans la salle d'attente de la gare, sur le point d'abandonner la ville de X...

Cette décision, qu'il n'avait pas soupçonnée, le frappa au cœur, et il ne raisonna plus.

Il forma aussitôt le projet de faire route avec Lucie ; et, maintenant, elle était là, tout près de lui, seule, sans défense, et charmante!

Elle s'était assoupie.

Le bruit monotone et le sifflement des lèvres du prêtre, dévidant machinalement ses psaumes et ses oraisons latines, avaient achevé d'endormir Lucie.

Le Père Vasseur, voyant qu'elle avait les yeux fermés, déposa son livre, se leva et baissa les stores des petites fenêtres.

Une secousse, provenant des rails, éveilla l'institutrice.

Elle regarda autour d'elle, étonnée de la demi-obscurité qui régnait dans le compartiment.

— Dormez en paix, ma chère enfant, lui dit le Père Vasseur : j'ai tiré les rideaux afin que vous ne fussiez pas dérangée. D'ailleurs, je sens moi-même un certain besoin de sommeil , et je vais faire comme vous.

Mlle Lucie referma, sans souffler mot, ses yeux appesantis.

Tout à coup, elle s'éveilla une seconde fois, effarée. Elle avait senti une haleine brûlante sur son visage, une pression passionnée sur ses lèvres.

En rouvrant les yeux, l'institutrice vit le moine penché sur elle, le regard enflammé de luxure, la respiration haletante.

Elle étendit ses deux mains en avant pour le repousser, en jetant un cri terrible.

Mais le Père Vasseur, sans proférer une parole, saisit les bras de la jeune fille avec violence ; elle poussa un autre cri.

Ce fut une lutte désespérée, et le moine, effrayant, s'acharnait à son œuvre infâme.

XIII

Quelqu'un entend le cri.

Au moment où William Reynold et son compagnon arrivaient à la gare, le train express chauffait pour Paris.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

William Reynold courut au guichet, que le distributeur se préparait à fermer, et prit à la hâte deux billets.

Tous les voyageurs étaient montés, la machine sifflait, et le chef de gare allait donner le signal du départ.

Les deux Américains s'élancèrent sur la voie et se jetèrent dans un compartiment inoccupé.

William Reynold se laissa tomber avec accablement sur la banquette, s'allongea sur les coussins, et ferma les yeux comme pour mieux savourer son irrémédiable douleur.

Ainsi, il échouait pour la seconde fois dans ses tentatives!

Thérèse lui échappait de nouveau.

Une barrière infranchissable s'interposait entre lui et cette enfant issue d'un fatal amour.

Inscrite, par une légalité aveugle, sous le nom d'un autre, qui l'eût détestée s'il avait vécu, la fille était dérobée au véritable père, qui n'avait pas même la liberté de faire parler tout haut sa tendresse, ni de revendiquer les droits sacrés qu'il tenait de la nature!

La société, les préjugés, des intérêts inavouables, coalisés contre lui, l'avaient réduit à employer la ruse pour parvenir jusqu'à celle qui occupait maintenant la meilleure place dans ses affections; mais le hasard, conjuré aussi avec les autres oppositions, avait brisé en un instant ses plus chères espérances.

Maintenant qu'il avait pu revoir Thérèse, l'admirer, graver dans son cœur son image adorée, constater les belles qualités qui la distinguaient, William Reynold était inconsolable.

Et puis, lui serait-il donné jamais de renouveler l'effort qu'il venait d'essayer pour rompre l'obstacle qui le séparait de sa fille?

La patrie l'appelait impérieusement.

Qu'adviendrait-il de lui au milieu des périls de cette guerre formidable allumée sur le sol américain?

Certes, William Reynold ne craignait pas la mort; souvent il l'avait affrontée vaillamment sur terre et sur mer,

Mais il frémissait à la pensée que, s'il succombait, Thérèse serait condamnée à traîner sa vie entre les sombres murs du couvent.

Telles étaient les poignantes réflexions qui torturaient l'Américain au début du voyage.

Tout à coup, William Reynold rouvrit les yeux, se souleva sur le coude et prêta l'oreille.

Comme Tom l'interrogeait du regard, il lui dit :

— Il me semble avoir entendu un cri d'appel dans le compartiment voisin.

A son tour, le marin écouta.

Mais son oreille ne perçut que le grincement des roues sur les rails, la trépidation du wagon et le sifflement de l'air à travers les fenêtres ouvertes.

Il répliqua, en haussant légèrement les épaules :

— Sans doute quelque farceur qui se divertit!

Mais il n'avait pas achevé sa phrase, qu'une voix de femme s'éleva, stridente, avec un accent de détresse.

William Reynold se redressa vivement et sauta à l'une des portières.

Avant que Tom eût pu le retenir, il était déjà sur le marchepied, le long duquel il se glissa hardiment, malgré la rapidité du train, en se dirigeant vers le compartiment d'où provenaient les cris.

Le marin, n'ayant pas réussi à l'empêcher de s'aventurer si imprudemment, l'avait suivi sans hésitation, et s'avançait sur les talons de son maître.

Heureusement, les deux Américains avaient le pied sûr, une audace égale, et ne redoutaient nullement le vertige.

Cependant William Reynold s'était arrêté.

Les glaces du compartiment voisin étaient fermées et les rideaux abaissés.

Il hésitait à pénétrer dans l'intérieur.

Mais, presque aussitôt, le murmure étouffé de la même voix de femme parvint jusqu'à lui, et il recueillit ces paroles :

— Laissez-moi! Au secours! Au secours!

L'ancien lieutenant de marine, qui avait saisi la poignée de la portière, ouvrit brusquement et s'élança dans le compartiment.

Tom était à ses côtés.

Un spectacle odieux s'offrit aux regards des deux Américains.

Sur l'une des banquettes, une jeune femme, les vêtements en désordre, le visage livide de terreur, se débattait entre les bras d'un prêtre.

Dans la lutte engagée contre lui, elle avait arraché, de ses mains crispées, une partie des boutons de la soutane de son agresseur.

Toutefois, à bout de forces, à demi renversée, elle se voyait sur le point de succomber, et l'horreur, le désespoir, étaient peints sur ses traits décomposés.

Pourtant elle avait aperçu les voyageurs, qui intervenaient si à propos. Alors elle se dégagea par un violent effort et retomba dans l'angle du fond en criait :

— Sauvez-moi, messieurs, sauvez-moi !

Le prêtre, tout entier à son œuvre infâme, n'avait pas vu les deux hommes pénétrer dans le compartiment. Il releva la tête seulement quand il sentit s'abattre sur son épaule la main de fer de William Reynold.

Sous cette puissante étreinte, il s'affaissa lâchement sur lui-même en balbutiant :

— Vous me faites mal, monsieur O'Sullivan !

De son côté, l'ancien professeur du couvent de la Sainte-Ampoule avait reconnu le Père Vasseur, de l'Ordre du Verbe-Divin.

A l'aspect du misérable, qui était le directeur spirituel du pensionnat où l'on détenait sa fille, William Reynold fut pris d'un accès de rage folle.

Aveuglé par la fureur, il eut la tentation d'étouffer cette vipère.

De sa main libre, il empoigna le moine à la gorge.

Le religieux du Verbe-Divin râla sous les doigts nerveux de l'Américain, qui se préparait à compléter le châtiment, quand Tom s'interposa.

Le marin se possédait mieux que son patron.

En Amérique, il l'aurait laissé faire, probablement; mais il savait qu'en France on n'admet pas la justice sommaire.

Il se précipita donc sur son compagnon, et lui fit lâcher prise, en disant en anglais :

— Ne vous souillez pas davantage, monsieur, à cet immonde contact : les magistrats de ce pays verront s'il leur convient de faire cette répugnante besogne.

William Reynold revint à lui.

Le prêtre, haletant, le front baigné d'une sueur froide, les prunelles saillant hors de leurs orbites, la figure hideuse d'épouvante, regardait d'un air hébété les deux hommes qui venaient de le surprendre dans le flagrant délit de son abominable attentat.

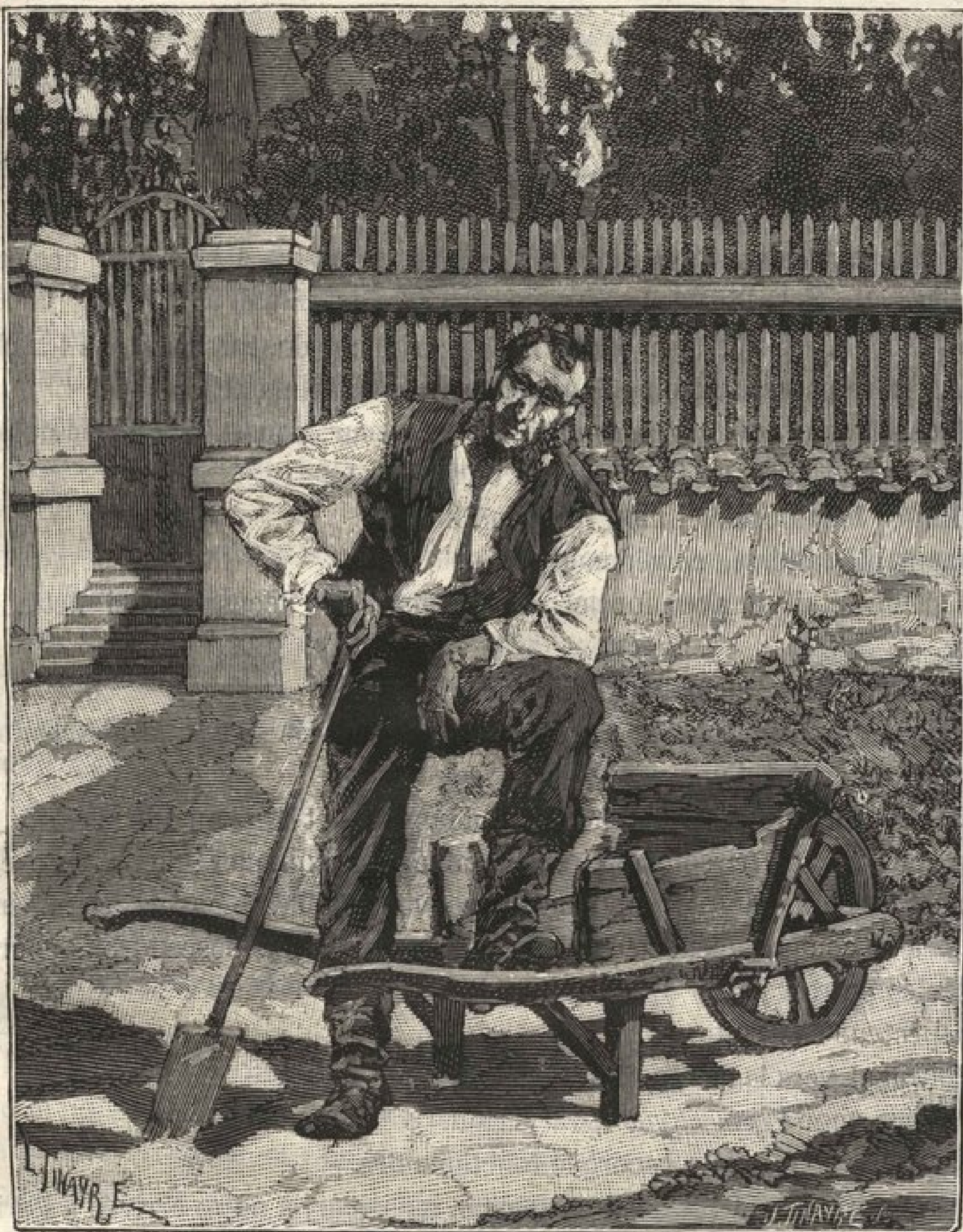
— Misérable ! lui dit enfin William Reynold, voilà donc comment vous pratiquez ces maximes austères que vous prêchez si bien aux autres.

— Au nom de Dieu, supplia le moine en joignant les mains, au nom de notre sainte religion dont vous êtes l'honneur, ne me perdez pas, monsieur O'Sullivan !

— Quoi ! s'écria l'Américain dont les lèvres tremblaient de colère, vous osez invoquer Dieu que vous avez si indignement outragé? Vous avez le front de m'implorer au nom d'une religion que vous déshonorez?

— Le scandale, reprit le Père Vasseur, il faut éviter le scandale, monsieur O'Sullivan : lÉ'vangile l'ordonne....





Le lendemain, Tom avait pris possession du jardin.

— Trêve de sermons! interrompit William Reynold avec un accent d'indignation. Le scandale, ici, consisterait à laisser le masque sur votre face infâme. Ma raison me dit que plus la mission que vous revendiquez devant le peuple est respectable, plus aussi la justice exige que la morale soit vengée avec éclat lorsque vous prévariquez. Cessez donc vos adjurations : vous ne m'attendrirez pas.

En ce moment, le train s'arrêtait à une station.

Les employés criaient ;

— Dix minutes d'arrêt!

XIV

Le portefeuille du moine.

Sans se préoccuper davantage des prières du prêtre, l'Américain accourut à la portière et appela l'inspecteur.

Il lui raconta en quelques mots le fait criminel dont il avait été témoin, et l'invita à faire passer le moine dans un autre compartiment.

Le fonctionnaire, qui connaissait le Père Vasseur, poussa une exclamation de surprise, et murmura, en s'adressant à ce dernier :

— Est-ce bien possible, mon révérend Père?

Le coupable, atterré, ne répondit pas.

Son silence était un aveu formel en présence de l'accusation si nette et si précise.

Néanmoins, l'inspecteur parut hésiter.

William Reynold, qui ne se rendait pas compte des motifs qui déterminaient cette attitude, reprit d'une voix brève :

— Je proteste, monsieur, au nom de madame, — et il indiqua du geste la jeune femme encore toute frissonnante et incapable de s'expliquer ; je proteste également au nom de la morale publique contre votre faiblesse envers ce misérable. Il quittera ce compartiment immédiatement, ou bien nous descendrons pour porter plainte contre vous.

L'inspecteur s'exécuta.

Se tournant vers le moine, il lui dit enfin :

— Venez, mon Père.

William Reynold arrêta encore le fonctionnaire.

— En outre, ajouta-t-il, je vous somme, monsieur, à notre arrivée à Paris, de nous conduire tous, y compris l'auteur de l'odieux attentat, devant le commissaire de police attaché à la gare, afin que nous fassions notre déposition.

L'inspecteur promit, et, d'une voix plus ferme cette fois, il ordonna au moine de le suivre.

Le Père Vasseur, plus mort que vif, se leva en trébuchant. Mais, parvenu au marchepied, il se retourna brusquement, cherchant d'un regard inquiet un objet perdu.

Tom, qui remarqua le premier ce mouvement, jeta lui-même les yeux sur le tapis du compartiment.

Il découvrit un gros portefeuille entr'ouvert, et le poussa du pied vers le

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.

révérend Père, qui s'empressa de le saisir, le serra soigneusement sur sa poitrine et descendit.

Le portefeuille avait, sans doute, glissé de la poche du prêtre pendant la scène précédente.

Alors William Reynold s'approcha de la jeune femme qui commençait à se remettre de la terrible secousse qu'elle avait éprouvée, et il lui dit avec bonté :

— Désirez-vous, madame, que nous restions auprès de vous?

— Je vous en serai infiniment reconnaissante, monsieur O'Sullivan, comme je le suis de votre généreuse intervention, répliqua-t-elle d'une voix qui tremblait encore.

— Tom, reprit l'Américain en s'adressant à son compagnon, allez chercher nos valises.

Le marin sortit en toute hâte, car les dix minutes d'arrêt réglementaires étaient à peu près écoulées.

William Reynold, s'étant assis en face de la jeune femme, lui demanda :

— Vous me connaissez, madame?

— Oui, monsieur, répondit-elle, je vous connais : vous êtes le professeur d'anglais du couvent de la Sainte-Ampoule; et vous-même vous pourriez me reconnaître, car je suis venue chez vous, un jour, et vous m'avez aidée avec beaucoup d'obligeance.

— En effet, dit William Reynold, je crois me souvenir...

Tom rentrait dans le compartiment avec les valises.

Au même instant, le sifflet de la locomotive retentit, l'employé ferma les portières et le train se remit en marche.

Les deux Américains échangèrent quelques mots en anglais, puis il y eut un silence.

Au bout de quelques minutes, William Reynold, en étendant les jambes sous la banquette opposée, froissa quelques papiers avec l'extrémité de sa botte.

Il se pencha vivement et ramassa une liasse de feuillets, couverts d'une écriture compacte.

Ayant lu les premières lignes, un éclair jaillit de ses prunelles bleues.

Après un moment d'hésitation, il plia les papiers et tira un portefeuille où il les plaça avec précaution, se réservant de les examiner plus à loisir quand il serait seul.

Tom avait suivi du coin de l'œil tous les mouvements de son patron, mais sans desserrer les dents.

La jeune femme avait profité de cette pause pour réparer le désordre de sa toilette.

Ensuite, toute absorbée dans ses pensées, elle avait laissé errer vaguement son regard, à travers la portière, sur le paysage qui semblait fuir à tire d'ailes, à cause de la rapidité du convoi.

Enfin elle poussa un soupir et passa sa main sur son front, comme pour effacer un rêve pénible.

William Reynold, la voyant agitée, s'informa si elle ne se sentait point incommodée.

— Oh! non, monsieur, répondit-elle, c'est fini maintenant. Grâce à vous, je voyagerai tranquille. Qui aurait cru cela, monsieur, d'un homme réputé pour un saint dans toute la ville de X...? ajouta la jeune femme.

— Vous vous êtes rencontrés à la gare, madame?

— Monsieur, appelez-moi mademoiselle, dit la jeune femme en souriant, car je ne suis point mariée. Oui, nous nous sommes rencontrés, ce prêtre et moi, dans la salle d'attente.

— Alors, vous le connaissiez auparavant, mademoiselle? s'enquit l'Américain, qui ne craignait plus d'être indiscret, sa compagne se prêtant volontiers à ses questions.

— Je le connaissais depuis assez longtemps. Je l'avais rencontré au château d'une vieille dame, sa pénitente, la marquise de Capistran.

— La marquise de Capistran! s'écria l'Américain qui n'avait point été maître de son premier mouvement.

— Oui, dit Lucie, j'étais, chez la marquise, l'institutrice de Mlle Rouchette, une délicieuse enfant que je n'oublierai jamais.

William Reynold contint à grand'peine son émotion; il lui fallut un effort extraordinaire pour dire avec une indifférence apparente :

— Ah! vous avez été l'institutrice de Mlle Thérèse Rouchette? Elle était ma meilleure élève au couvent de la Sainte-Ampoule.

— Cela ne m'étonne nullement, monsieur; elle est douée d'une rare intelligence. Et, avec cela, si douce, si affectueuse! Je suis sûre qu'elle se souvient de Lucie Guérin, son ancienne maîtresse, qu'elle appelait sa bonne amie.

Mlle Lucie s'exprimait avec une chaleur attendrie, qui remua profondément le cœur saignant de l'Américain.

Il eut besoin de toute son énergie pour ne point se trahir.

Mais il avait une soif trop ardente de savoir ce qu'était sa fille dans l'intimité pour manquer une si belle occasion.

Ayant réussi à calmer le trouble qu'il éprouvait, William Reynold amena avec adresse l'institutrice à raconter en détail toutes les particularités qui avaient marqué son séjour au château de Valvert.

D'ailleurs Mlle Lucie ne demandait pas mieux que de s'entretenir de Thérèse qui lui était restée chère, et elle parlait avec une voix si douce, et lui, il éprouvait un tel adoucissement à sa douleur poignante, en présence d'une créature humaine qui avait aimé Thérèse et reçu les baisers de sa fille adorée, que, s'il l'eût osé, si les convenances l'eussent permis, il aurait sollicité de Mlle Lucie la

faveur de l'embrasser, afin de recueillir sur ses joues, en quelque sorte, la trace, le parfum des lèvres de sa malheureuse enfant.

Mais, comme si elle eût deviné son désir, la jeune institutrice, dont l'Américain avait conquis toutes les sympathies avec la reconnaissance éternelle, lui offrit d'elle-même une compensation.

Elle lui tendit la main.

William Reynold pressa avec effusion ces petits doigts blancs qui maintes fois s'étaient entrelacés à ceux de Thérèse et qui s'étaient égarés parmi les boucles d'or de sa blonde chevelure.

Il les porta à ses lèvres et les baisa avec une émotion profonde.

Cet acte qui, de la part de tout autre, eût offensé Mlle Lucie, lui parut naturel chez l'Américain, car elle ne douta pas un instant de la pureté du sentiment qui l'avait inspiré.

Infiniment touchée de ces témoignages affectueux, l'institutrice ouvrit son âme à l'Américain comme elle l'eût fait à un père.

Elle lui apprit qu'elle était orpheline depuis plusieurs années et n'avait d'autres ressources que ses leçons.

— Vous méritez mieux, chère mademoiselle, que cette situation précaire, lui dit William Reynold après qu'elle eut terminé.

— Oh! je ne me plains pas, monsieur, répliqua-t-elle avec bonne humeur. En ce monde, travailler pour vivre, c'est le sort du plus grand nombre.

— Et la loi de toute créature humaine, ajouta l'Américain avec gravité.

— Alors, monsieur, je suis en règle, et je n'ai rien à reprocher à la destinée.

— Belle, sage, courageuse, reprit William Reynold, comme en se parlant à lui-même, c'est là une dot d'un prix inestimable. Néanmoins, la sécurité de l'avenir, un sourire de la fortune ne la dépareraient point, au contraire.

— Mes ambitions sont modestes, monsieur O'Sullivan ; c'est pourquoi j'ai la confiance de les pouvoir réaliser un jour.

— Et quelles sont ces ambitions, ma chère enfant? interrogea doucement l'Américain.

— Oh! elles sont bien simples. J'aspire uniquement, le jour où je posséderai la somme nécessaire, à créer quelque part un petit pensionnat; voilà tout.

— Des vœux si limités ne peuvent manquer d'être exaucés un jour ou l'autre, déclara William Reynold.

Et il parut réfléchir un instant.

La nuit était venue depuis longtemps.

Le verre huileux de la lampe encadrée dans le plafond du compartiment ne laissait passer qu'une lumière blafarde et tremblotante.

Tom, pelotonné sur lui-même, dans son coin, à l'extrémité de la banquette occupée par son patron, dormait paisiblement.

— Mademoiselle, dit William Reynold, j'espère que vous daignerez accepter un souvenir d'une rencontre qui m'a été si agréable.

En même temps, il fouilla dans sa valise, prit un carnet, une plume, un encrier portatif, détacha un feuillet du carnet et traça rapidement quelques lignes.

Cela fait, William Reynold présenta le papier à l'institutrice, en lui disant d'une voix émue :

— Ce que je fais pour vous, chère mademoiselle, je voudrais le pouvoir faire à ma propre fille.

Mlle Lucie reçut machinalement le feuillet, sans se douter de la valeur du présent, et répliqua :

— Mademoiselle votre fille est dans un couvent, il me semble, s'il faut en croire un récit que j'ai lu dans un journal de X...

— En effet, elle est dans un couvent, affirma l'Américain avec une sorte de gémissement.

L'institutrice n'insista pas.

Elle jeta un regard distrait sur le papier.

Mais à peine eût-elle saisi le sens des lignes tracées par William Reynold, qu'elle tressaillit, leva les yeux sur son compagnon, et joignant les mains avec stupeur, elle balbutia :

— Oh ! monsieur !

Et elle lui tendit le papier, comme refusant un pareil don.

En effet, Villiam Reynold avait signé un bon de cent mille francs, payable à vue sur un banquier de Paris.

Mais il ne lui laissa pas le temps de discuter, car il reprit :

— Acceptez, de grâce !

— Mais c'est toute une fortune que vous m'offrez-là !

— Non. Je vous charge d'une bonne action, voilà tout ! Ne voulez-vous pas fonder un pensionnat ? Eh bien ! fondez-le. Je suis votre associé et je vous demande, — ce sera là ma part des bénéfices, — que vous éleviez gratuitement quelques pauvres filles du peuple.

— Oh ! vous êtes trop bon ! Cependant, je ne puis...

— Pourquoi ? S'il vous reste encore quelque scrupule, il m'est facile de les faire disparaître. Sachez-le donc, je suis riche à dizaines de millions ; par conséquent, la somme que j'ai le bonheur de pouvoir vous abandonner n'a pour moi qu'une bien mince importance.

Mlle Lucie n'avait plus rien à objecter. Elle mit dans son corsage le précieux papier, et tendit ses deux mains à William Reynold avec une grâce charmante.

L'Américain les pressa dans les siennes avec un attendrissement qu'il ne put dissimuler tout à fait.

L'institutrice lui dit :

— Je doute, monsieur Reynold, que je sois jamais dans le cas de rendre quel-

que service à un homme tel que vous ; toutefois, si j'avais cette bonne fortune, je serais au comble de mes vœux. En outre, le jour où je vous reverrai sera le jour le plus heureux de ma vie.

— Ce jour-là, répliqua l'Américain, j'ignore l'époque où il luira.

Puis ils cessèrent de parler.

Le jour vint peu à peu.

Tom s'éveilla frais et dispos, comme s'il avait dormi dans son lit.

Au même instant, le train s'arrêtait pour la dernière fois : on arrivait à la gare de Paris.

Le marin se frotta les yeux avec satisfaction : il avait bien employé sa nuit et il s'écria :

— Ah ! çà, occupons-nous du moine, maintenant !

XV

Chez le commissaire de police.

A leur descente de wagon, les deux Américains et Mlle Lucie attendirent l'inspecteur.

Il ne tarda pas à les rejoindre, et les conduisit au bureau du commissaire de police de la gare.

Le Père Vasseur s'y trouvait déjà.

Il avait une contenance profondément humiliée ; il portait la tête basse, et sa face blême trahissait ses vives angoisses.

L'apparition des voyageurs le fit tressaillir.

Après quelque hésitation, il parut vouloir s'approcher de William Reynold, et avança d'un pas, en lui adressant un regard de supplication.

Mais l'Américain lui tourna le dos et offrit une chaise à l'institutrice.

Puis il prononça quelques mots en anglais à l'oreille de Tom, qui s'amusait à observer la mine piteuse du religieux de l'Ordre du Verbe-Divin.

Au bout de cinq minutes, Mlle Lucie et les deux témoins de l'attentat furent introduits dans le cabinet du commissaire.

Le Père Vasseur ne devait être interrogé qu'après ses accusateurs.

Il est inutile d'esquisser ici un portrait.

Sous le régime issu du guet-apens, les officiers de police se ressemblaient tous, au moral du moins, et semblaient coulés dans le même moule.

Ils parlaient avec arrogance, avec la brièveté du maître et traitaient le public avec peu de cérémonie.

La police tenait alors le haut du pavé : elle était la cheville ouvrière, la clef de

voûte du pompeux édifice impérial, qui devait conquérir son couronnement tant promis dans les hontes et la boue sanglante de Sedan.

Le magistrat répondit à peine d'un regard louche au salut des trois personnes qui se présentaient.

Il ne daigna pas même inviter Mlle Lucie à s'asseoir.

S'adressant d'abord à William Reynold, il lui demanda brusquement :

— Votre nom?

L'Américain, l'esprit livré à mille préoccupations diverses, n'avait point prévu cette simple question, préliminaire obligé de toute déposition, comme de tout interrogatoire.

Il se troubla légèrement, ne sachant quel nom donner, puisque maintenant il en avait deux.

Abondance de biens nuit quelquefois, malgré l'affirmation contraire du proverbe.

Toutefois, il ne balança pas longtemps; ayant calculé rapidement qu'il y aurait quelque inconvénient à conserver en cette circonstance le nom d'O'Sullivan, il répondit :

— William Reynold.

— Votre pays?

— États-Unis d'Amérique.

— Votre domicile légal?

— New-York.

— Votre profession?

— Marin.

Le commissaire avait noté les réponses au fur et à mesure

Il reprit de cet air maussade, qui est un reproche d'importunité :

— Vous avez une plainte à porter, m'a-t-on dit. De quoi s'agit-il?

Alors l'Américain raconta tout ce qui s'était passé dans le wagon du train express, les violences exercées par le Père Vasseur contre l'institutrice.

— Ce serait là un fait très-grave, dit le magistrat. Êtes-vous bien certain qu'il n'y a point exagération ou erreur?

— J'ai vu, monsieur, je vous le répète, répliqua laconiquement William Reynold, blessé de l'observation.

— Encore un scandale! murmura le commissaire entre ses dents, et, de plus, un religieux de l'Ordre du Verbe-Divin, impliqué dans cette désagréable affaire!

Il interpella Tom à son tour, qui confirma avec son flegme habituel les dires de son chef.

Ensuite il se tourna vers Lucie.

La jeune institutrice, un peu intimidée, exposa d'une voix émue, mais succinctement, ce qui lui était arrivé.



Il me semble avoir entendu un cri d'appel dans le compartiment voisin

Le commissaire, après avoir résumé en quelques lignes les dépositions, dit à Lucie d'un ton paterne :

— Tenez-vous absolument, mademoiselle, à ce que la justice soit saisie du fait qui vient de m'être dénoncé?

L'institutrice consulta d'un coup d'œil William Reynold, qui répondit pour elle :

— Nous demandons, monsieur, que le coupable soit puni selon la loi, pour l'exemple de ses pareils et pour la sécurité des femmes honnêtes.

Le magistrat, comme s'il n'avait pas entendu la déclaration formelle de l'Américain, fixa sur Mlle Lucie son regard aigu.

L'institutrice, comprenant qu'il exigeait qu'elle se prononçât, dit enfin :

— Je pense comme M. William Reynold.

Le commissaire, visiblement contrarié de la décision, reprit d'un ton aigre :

— Libre à vous, mademoiselle, de réclamer des poursuites contre ce prêtre appartenant à un Ordre respectable. Mais, prenez-y garde, une jeune fille honorable n'a rien à gagner au bruit qui se fait autour de son nom devant les tribunaux.

— On gagne toujours quelque chose, monsieur, à exiger l'application de la loi protectrice de la morale publique, tandis qu'on perd parfois en considération à négliger l'exercice de son droit, déclara William Reynold avec hauteur.

— C'est là une appréciation que je m'abstiendrai de discuter, monsieur, quoique la mienne soit différente, fit sèchement le magistrat piqué de la leçon. Toutefois, puisque mademoiselle persiste, je transmettrai vos dépositions au parquet, avec les explications de l'homme que vous accusez. Veuillez donc me donner chacun votre adresse, à Paris, pour le cas où le juge d'instruction croirait devoir vous mander.

William Reynold indiqua la sienne et celle de Tom, à l'hôtel de la Paix, et Lucie celle de la famille chez qui elle comptait descendre.

Cette formalité remplie, le commissaire les congédia d'un léger signe de tête.

L'Américain sortit indigné du bureau. Il était évident pour lui que le magistrat n'épargnerait rien pour étouffer l'affaire; mais il se promit de déjouer ses desseins, et ne cacha pas cette résolution à Lucie qui inclinait à ne pas pousser plus loin cette désastreuse affaire.

— Mais William Reynold lui dit:

— Mademoiselle, il faut que justice soit faite.

Puis ils se séparèrent.

Mlle Lucie prit une voiture, et l'Américain monta dans une autre avec Tom, pour se rendre à l'hôtel de la Paix.

Il s'installa dans l'un des plus riches appartements.

Las de la route et brisé par tant d'émotions, il jeta sur un meuble sa jaquette de voyage et s'étendit sur le lit.

Tom, dans un coin de la chambre, ouvrait la valise et mettait en ordre des objets de toilette dans les tiroirs d'une commode.

William Reynold allait s'assoupir, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

Tom, étonné, s'empressa d'ouvrir.

Et quelle ne fut pas la surprise des deux Américains lorsqu'ils virent entrer un commissaire de police et deux agents.

Mais ils se remirent bientôt de cette surprise.

Évidemment, on venait leur demander un supplément d'informations à propos de l'affaire du Père Vasseur.

William Reynold se leva, prêt à répondre.

Le commissaire dit d'un ton bref :

— Monsieur William Reynold ?

— C'est moi.

— Suivez-moi sur l'heure.

— Moi?

— Vous-même.

— Et pourquoi donc, monsieur?

— Je ne sais pas. J'ai des ordres. Voici un mandat d'amener et un mandat de perquisition.

— Contre moi?

— Contre vous.

— Vous rêvez, monsieur !

— Pas le moins du monde.

— Et où me conduisez-vous ?

— Par devant mon collègue, le commissaire de la gare de Lyon. Habillez-vous. D'après ce que je pense, votre affaire est mauvaise.

William Reynold ne pouvait en croire ses oreilles.

Lui, arrêté ! lui, qui avait porté plainte !

Puis il sourit.

Il devait y avoir une erreur, voilà tout.

Les choses s'expliqueraient à la gare.

Il se disposa à sortir, sans trop de hâte ni de lenteur, et il allait dire au commissaire qu'il était prêt à le suivre, lorsqu'il s'aperçut que les agents, sur l'ordre de leur chef, fouillaient dans sa valise, dans les tiroirs, dans ses habits.

Ceci lui fit monter la colère au visage.

Pourtant il se contint.

Mais tout à coup il poussa une exclamation de dépit.

L'un des agents avait trouvé dans la jaquette la liasse de papiers appartenant au Père Vasseur, que William Reynold avait ramassée dans le wagon.

L'Américain avait oublié ce papier, et il ne le revoyait qu'au moment où il lui échappait.

Qui sait pourtant s'il ne contenait pas des renseignements très-importants?

Mais que faire? se soumettre, attendre.

Quelques instants après, William Reynold et son fidèle Josiah étaient dans une voiture avec le commissaire de police, et se dirigeaient vers la gare de Lyon.

XVI

Le prêtre et le magistrat.

Que s'était-il donc passé dans le cabinet du commissaire de police, après le départ des deux Américains et de l'institutrice?

Le Père Vasseur avait été admis sans retard.

Quand il s'aperçut que ses accusateurs avaient été éloignés, il recouvra un peu d'assurance.

Sachant à quel point le gouvernement impérial ménageait le clergé, malgré les dissidences que la guerre d'Italie avait fait naître entre le Vatican et les Tuileries, il se flattait que le magistrat ne serait point sans bienveillance.

D'ailleurs, avec son esprit retors, sa longue pratique de l'intrigue, il se flattait, sinon de détruire complétement l'effet de la dénonciation, du moins de l'atténuer dans une large mesure.

Aussi, tout en se présentant d'un air humble et contrit au commissaire, il n'avait plus cet abattement du coupable qui désespère de sa justification.

Le magistrat, qui avait laissé debout les trois témoins, s'empressa d'engager le moine à s'asseoir.

Puis il dit avec un accent un peu grondeur, mais qui n'excluait pas la sympathie :

— Il paraît que vous avez été bien imprudent, mon révérend; cependant, j'espère encore que je ne serai point forcé de qualifier beaucoup plus sévèrement le fait qu'on vous impute.

— Vous n'ignorez pas, monsieur le commissaire, répliqua évasivement le Père Vasseur, combien le clergé, et notre Ordre en particulier, comptent d'ennemis acharnés.

— Connaissez-vous ces Américains qui vous accusent? reprit le magistrat.

— Des Américains, fit le moine avec un étonnement sincère; mais ce sont des Irlandais, et je les ai vus à X...

— Vous me pardonnerez, mon père, reprit le commissaire en jetant les yeux sur ses notes : ils sont parfaitement Américains, d'après leurs propres déclarations. L'un se nomme William Reynold et l'autre Josiah Irving, tous deux originaires de New-York.

A ces mots, les yeux du moine pétillèrent et il eut un vif soubresaut.

— William Reynold! s'écria-t-il.

Et il ajouta en lui-même: « Allons, je suis sauvé. »

Il reprit d'une voix calme :

— Monsieur, il me sera facile de vous prouver que ces hommes sont des imposteurs.

— Comment cela? interrogea vivement le commissaire, charmé de l'assurance avec laquelle le moine s'exprimait.

— Parce qu'ils n'en sont point à leur début. Ils ont représenté, à X..., dans ces dernières semaines, une comédie exécrable.

— Veuillez vous expliquer plus clairement, mon révérend Père.

— Eh bien, M. William Reynold s'est fait passer, durant un mois et demi, pour un professeur irlandais, dans la ville de X..., où il n'est connu que sous le faux nom d'O'Sullivan. Son compagnon est un homme attaché à son service.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, mon Père ? reprit le commissaire qui paraissait de plus en plus satisfait de la tournure que prenait l'affaire.

— Parfaitement sûr, monsieur. Du reste, la ville entière de X... est là pour témoigner de l'exactitude de mes paroles.

— Voilà un fait, je l'avoue, qui infirme singulièrement la déposition de ces deux étrangers, déclara le magistrat.

Après avoir parlé ainsi, le commissaire se leva, passa dans la chambre voisine, sans doute pour donner des ordres, et revint s'asseoir en face du révérend Père.

Il reprit :

— Vous n'avez pas d'autres renseignements à me fournir, mon Père?

— Sur M. O'Sullivan? non, mais...

— Mais?..

— Mais en ce qui concerne William Reynold, j'ai encore plusieurs choses à dire.

— Ah! ah! Voyons, quel homme est-ce, cet Américain?

— Un meurtrier, dit le moine en levant les yeux au ciel.

— Peste! continuez, mon révérend.

— Il y a treize ans, à San Francisco, dans la taverne de l'Ancre-d'Or, il a assassiné un capitaine de la marine française, M. Simon Rouchette.

— Est-il possible ?

— Hélas! monsieur le commissaire, la méchanceté déconcerte parfois la miséricorde divine! fit le moine avec un soupir.

— Et vous avez des preuves de ce que vous avancez?

— On trouvera les preuves dans les journaux du temps où le crime a été commis.

— C'est bien, dit le magistrat.

Et il reprit :

— Je vais rédiger les informations que vous avez bien voulu me donner. Mais j'aurai sans doute besoin de vous adresser encore quelques questions.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Peut-être vous garderai-je assez longtemps, — une heure au moins — car le rapport sera compliqué.

— Aucun soin ne me réclame impérieusement, monsieur, et pendant que vous écrirez, je me permettrai d'ouvrir mon bréviaire, dont j'ai un peu négligé la récitation au milieu de tant d'émotions.

— Faites, mon révérend.

— Le magistrat écrivait, le moine lisait. Non, il pensait.

Il revit tout ce qui s'était passé depuis huit heures.

D'abord il s'était jugé perdu.

Un inconcevable moment de faiblesse et d'oubli lui avait à jamais fermé l'accès des hautes dignités de son Ordre.

Les efforts persévérants de toute sa vie s'étaient brisés contre un grain de sable. Le minois avenant d'une pauvre institutrice avait ruiné en une minute ses plus légitimes espérances.

Et bientôt, au lieu des éloges de ses supérieurs, et de la récompense promise à ses brillants services, c'était la dégradation irrémédiable, car l'éclat de la funeste aventure serait grand!

Mais maintenant, tout était réparé.

Grâce à la découverte du nom de William Reynold, — grâce à sa propre audace, — il dominait la situation.

Que ferait l'Américain?

Il continuerait à affirmer l'attentat du moine?

N'importe!

On ne croirait pas à la parole d'un homme qui avait usurpé un nom, d'un homme qui avait assassiné!

Une seule chose l'inquiétait, c'était le témoignage de Mlle Lucie Guérin.

Contre cette jeune fille, il n'y avait rien à dire; elle avait toujours mené une conduite irréprochable.

Mais le Père Vasseur se rassurait, en songeant à la complaisance que lui montrait le commissaire de police.

Évidemment, le magistrat impérial ferait tout ce qu'il pourrait pour innocenter le moine du Verbe-Divin.

Cependant, — et dans tous les cas — le mieux serait d'éviter le bruit. Le Père Vasseur se promit d'insister — au nom de la charité chrétienne, bien entendu, — pour qu'aucune poursuite ne fût dirigée contre ses accusateurs.

Oui, c'était surtout cela qu'il fallait obtenir.

Il ferma son bréviaire et se disposait à adresser la parole au commissaire de police, lorsque celui-ci leva la tête et dit:

— J'ai fini, mon révérend Père, et, pour le moment je n'ai plus à m'inquiéter de ce M. William Reynold. Occupons-nous de vous maintenant.

— De moi? fit le moine avec surprise.

— Eh! sans doute, Reynold est un malhonnête homme, c'est convenu; mais son témoignage n'est pas le seul. Il y a cette jeune fille, Mlle Lucie Guérin. Voyons, que répondrez-vous à cette jeune fille, mon Père?

Le commissaire de police avait quitté le ton du magistrat.

Il parlait avec un air bonhomme.

Il avait l'air de dire au moine: « Voyons, trouvons quelque chose pour vous tirer de là. »

Un personnage moins habile que le Père Vasseur aurait peut-être jugé à propos de faire des aveux au commissaire de police; mais le moine était de ceux qui croient qu'il faut paraître innocent, même aux yeux de ses complices; et quoiqu'il n'y eût pas de danger, il se tint sur ses gardes.

Il dit gravement:

— Ce que je répondrai à cette jeune fille? la vérité, c'est-à-dire qu'elle ment et que je suis innocent.

— Prétendez-vous donc, mon Père, qu'elle est de connivence avec ces Américains?

— Non-seulement je le prétends, mais je l'affirme, dit le religieux de l'Ordre du Verbe-Divin, sans sourciller.

— Sur quoi fondez-vous votre conviction?

— Mlle Lucie Guérin a contre moi une vieille rancune: Mme de Capistran, une de mes pénitentes, l'avait attachée à sa personne en qualité de lectrice; mais, pour des raisons que la charité chrétienne me commande de taire, il m'a fallu engager la marquise à congédier cette fille.

— Et vous croyez que son irritation a pu la pousser...

— A me calomnier? je le crois.

— Oui, c'est possible en effet.

Mais le moine vit bien que cette allégation ne produisait qu'un effet médiocre sur le commissaire de police, quelque désir qu'eût celui-ci d'être convaincu.

Il résolut de frapper un grand coup.

D'ailleurs, dit-il, Mlle Lucie Guérin est pauvre...

— Et vous en concluez?

— J'en conclus qu'elle a reçu le prix de son mensonge et de sa complicité.

Le commissaire de police se leva avec un air très-joyeux.

— En effet, en effet! dit-il. Je n'avais pas pensé à cela. Votre accusatrice a dû être payée pour mentir! Tout va bien, mon révérend! Oh! seulement, ajouta-t-il, un peu inquiet, il nous faudrait une preuve, — si mince qu'elle fût, — de ce qui nous paraît si évident à l'un et à l'autre.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup la porte s'ouvrit et le secrétaire du commissariat allongea la tête dans le cabinet.

— Eh bien? demanda le magistrat.

— Vos ordres sont exécutés.

— William Reynold?

— Il est là.

— Bien. Je l'interrogerai tout à l'heure. A-t-on fait la perquisition?

— Oui, monsieur le commissaire, et voici les papiers que l'on a trouvés chez lui.

— A merveille, donnez.

Le secrétaire entra et plaça sur la table des lettres et des parchemins.

— Et l'autre? la jeune fille?

— Elle n'était pas à l'endroit indiqué.

— Elle n'y est pas venue?

— Pardon, monsieur le commissaire, mais elle était sortie. On a laissé des hommes devant la maison.

— A-t-on fouillé dans ses malles?

— Dans sa malle et dans son sac de voyage.

— Et l'on a trouvé?

— Un papier assez important, — que voici.

Le commissaire de police saisit la feuille et lut rapidement.

Il ne put pas retenir un mouvement de joie, et, après avoir fait signe au secrétaire de s'éloigner, il dit vivement au Père Vasseur :

— Vous avez raison, mon révérend! et nous avons des preuves, lisez!

Le papier que le magistrat tendait au moine n'était autre que le bon de cent mille francs remis par William Reynold à la petite institutrice.

Ainsi tout venait au secours du coupable.

Lui-même, il fut étonné de cette complicité du hasard.

— Béni soit le ciel, dit-il, qui protège ses serviteurs et confond les complots des méchants!

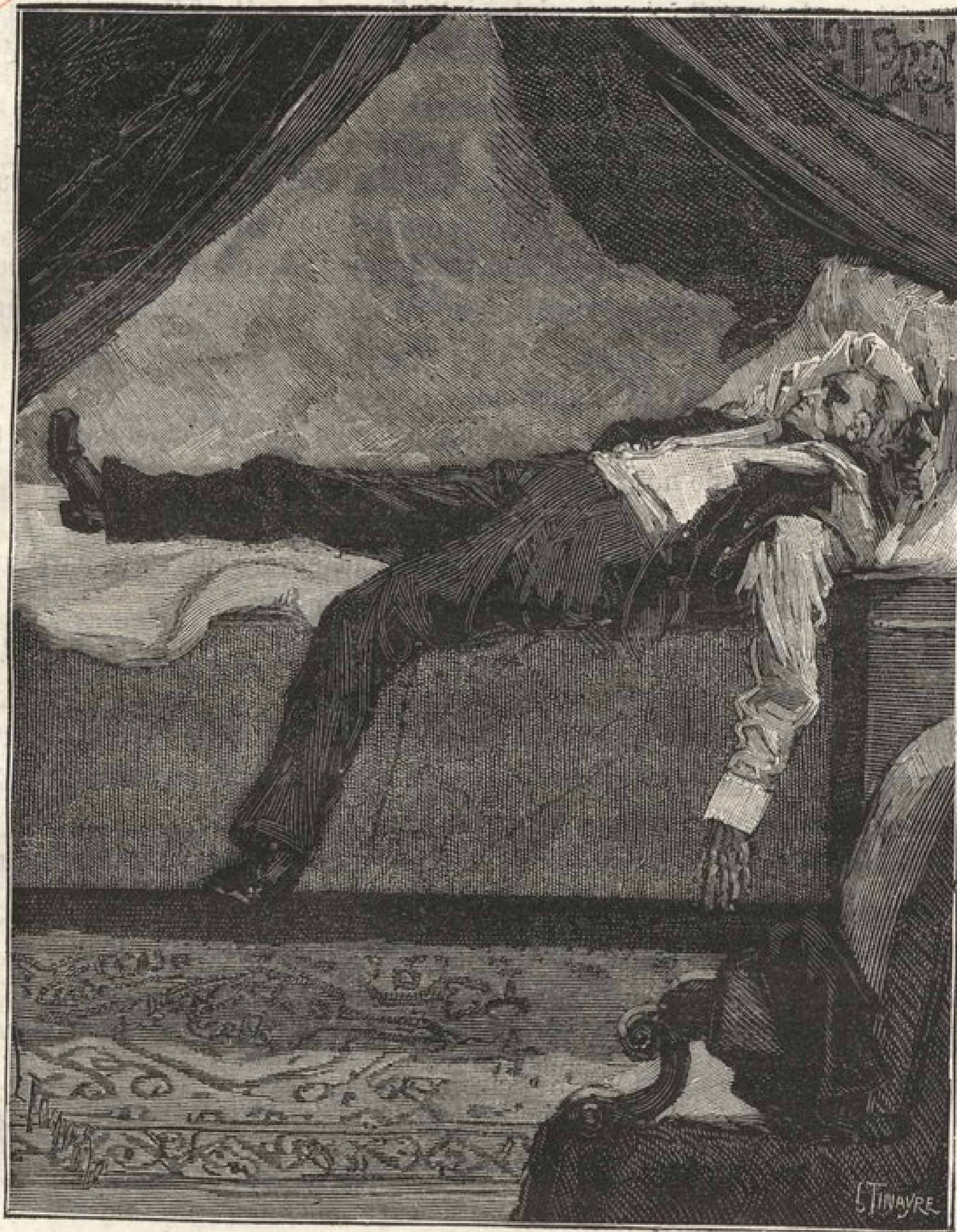
Le commissaire reprit :

— Enfin je suis entièrement édifié, mon révérend Père : pour moi, votre innocence est évidente comme la lumière du soleil en plein midi. Il me reste donc à confondre vos calomniateurs, à les livrer aux rigueurs de la justice.

Mais le Père Vasseur n'était pas aveuglé par son triomphe; étant hors de danger, il ne voulait pas défier la fortune.

— Quoiqu'ils ne méritent aucun égard aux yeux du monde, répliqua le moine avec onction, néanmoins, monsieur le commissaire, j'implorerai de vous une faveur, au nom du caractère dont je suis revêtu : comme prêtre, comme religieux, il m'appartient de donner l'exemple du pardon des injures, et je vous supplie de laisser à Dieu le soin de punir les coupables.

— J'admire votre indulgence, mon Père, fit le magistrat. Cependant, souffrez que je vous soumette une observation. Ce William Reynold est un homme haineux, sans scrupules. Aveuglé par la passion, il est capable, si je n'y mets bon ordre, d'aller directement au parquet. J'ai deviné cela à sa mine.



Las de la route et brisé par tant d'émotions, il s'étendit sur le lit.

— Fort de ma conscience, je le démasquerais là, comme je viens de le faire ici, déclara le moine avec un aplomb imperturbable. Toutefois, désirant que tout se termine dans votre cabinet, je vous prie de lui communiquer mes réponses à ses odieuses accusations. En outre, il ne me déplairait point de conférer avec ce malheureux ; peut-être réussirai-je à modifier ses sentiments de vengeance à mon égard ; du moins, je lui prouverai à quel point les membres de l'Ordre du Verbe-Divin pratiquent l'oubli des offenses, même les plus cruelles. Je m'estimerais

bien heureux si je pouvais être utile à cette âme pervertie et la remettre sur la voie du salut.

Le magistrat ajouta-t-il foi aux saintes intentions du prêtre? Pensa-t-il, au contraire, que celui-ci, malgré les apparences, avait de bonnes raisons pour éviter toute publicité?

Quoi qu'il en soit, il répondit :

— Eh bien! soit, mon révérend Père, vos sentiments sont trop honorables pour que je refuse de m'y associer. J'agirai donc selon votre désir.

— Si M. William Reynold accepte ma proposition, ajouta le Père Vasseur, il me trouvera demain, dans l'après-midi, à notre maison-mère de la rue Tournefort.

Le commissaire prit note de l'indication.

— Il me serait agréable encore, continua le moine, que l'inspecteur du train fût informé du résultat de notre entretien.

— Tranquillisez-vous : je ne manquerai pas de le faire appeler.

— Quant à cette pauvre fille, un avertissement sévère de votre part suffira pour la corriger de ses inclinations au péché de la langue.

— Je vous promets, mon révérend Père, de l'admonester comme elle le mérite.

Le Père Vasseur chercha un instant s'il n'oubliait rien : ses charitables recommandations étaient épuisées. Il se leva donc, désormais blanc comme neige, au jugement du magistrat éclairé.

Le commissaire le reconduisit jusqu'à la porte avec force salutations ; mais, là, ils s'arrêtèrent d'un commun accord.

— Peut-être, dit le magistrat, avec un sourire un peu étrange, peut-être vous déplaît-il de passer devant ce.... misérable?

— Je vous avoue, monsieur le commissaire, que je préférerais ne le revoir...

— Que chez vous? rien de plus aisé.

Le commissaire désigna une autre issue et le moine se retira par l'entrée secrète des mouchards et des agents des mœurs.

XVII

Le magistrat et le millionnaire.

Dès le départ du moine, William Reynold fut introduit avec Josiah.

Mais il n'était plus un témoin. Il était une espèce de prévenu.

Prévenu, de quoi?

Il marcha vivement vers la table du commissaire et dit, non sans quelque violence :

— M'expliquerez-vous, monsieur?...

— Parfaitement, dit le magistrat, avec un ricanement. Je vais vous fournir des explications. Mais je doute qu'elles vous soient agréables.

On devine facilement quelle fut la stupéfaction de William en apprenant comment le moine s'était disculpé.

Il eut d'abord un geste de colère et de menace.

Mais c'était un homme froid et maître de lui, cet Américain, et, d'ailleurs, il comprenait quelles armes son changement de nom avait fournies au révérend Père.

Il entreprit donc de réfuter, sans s'émouvoir, les arguments captieux du saint homme.

Il revint sur sa dénonciation et la maintint énergiquement.

S'apercevant que le commissaire secouait la tête d'un air incrédule, il ajouta :

— Au surplus, monsieur, vous ne sauriez effacer le témoignage de l'inspecteur, que vous avez dû recevoir. Il a vu de ses yeux l'état de Mlle Lucie Guérin, le désordre de sa toilette, la terreur empreinte sur son visage, comme aussi les traces irrécusables de la lutte sur la soutane de ce prêtre. Il n'a pu manquer de remarquer encore l'attitude du coupable devant notre accusation, dans le wagon, car le misérable n'a point osé prononcer un seul mot de justification.

— L'inspecteur, effectivement, m'a parlé de ce que vous dites là, répliqua le magistrat d'un air hautain ; mais qui me démontre que vous et votre camarade n'aviez point préparé cette mise en scène?

— Et le silence du moine, monsieur, s'écria l'Américain hors de lui, le comptez-vous donc pour rien ?

— Le Père Vasseur avait pu être effrayé par de précédentes violences.

— Ainsi, monsieur, reprit William Reynold, dont la voix tremblait de colère, vous me prenez pour un malhonnête homme?

— Que voulez-vous que je pense du rôle que vous avez joué à X..., en vous cachant sous le faux nom d'O'Sullivan? Que voulez-vous que je pense de celui qui a assassiné le capitaine Simon Rouchette !

— Je n'ai pas assassiné Simon Rouchette. Le duel a été loyal, et j'en fournirai des preuves irrécusables ! D'ailleurs le fait s'est passé à San-Francisco, et ne relève pas de la justice française. Quant au reproche de m'être caché sous un faux nom, il n'est pas fondé. Le ministre des États-Unis savait où j'étais et à quel titre. Ensuite, le nom d'O'Sullivan m'appartient, puisqu'il était celui de ma mère. Quant au motif de mon séjour à X..., c'est mon secret, dans lequel la police n'a rien à voir, car il ne concerne que moi-même. En me jugeant capable, sur de futiles indices, d'ourdir quelque basse intrigue, de former je ne sais quels ignobles projets, vous êtes d'autant plus téméraire que vous ignorez qui je suis.

— Qui vous êtes donc, monsieur? dit le commissaire blessé du ton que se per-

mettait l'Américain. C'est à vous de me l'apprendre : je n'ai pas le don de seconde vue.

— Je ne m'en aperçois que trop, monsieur, riposta William Reynold avec une inflexion de voix sarcastique. Eh bien! écoutez: je consens à vous satisfaire. Autrefois, j'étais lieutenant de marine; hier, l'un des principaux manufacturiers de New-York, et en ce moment encore, mon banquier de Paris est dépositaire, à mon compte, de deux millions de valeur. Aujourd'hui, je suis soldat: commandant un navire acquis par moi et armé en guerre, j'ai escorté jusqu'au port du Havre plusieurs bâtiments de commerce américains. J'attendais les ordres de mon gouvernement; ils sont venus, et demain je retourne en Amérique pour combattre, avec le grade de colonel. Si vous doutez encore de ma parole, envoyez à la légation de mon pays, et vous serez renseigné. Du reste, consultez les papiers qu'on m'a volés, et que je vois là sur votre bureau, vous trouverez mon passe-port et ma commission de colonel.

Le magistrat feuilleta rapidement les parchemins qui étaient devant lui.

L'étranger disait la vérité.

La morgue du magistrat s'évanouit comme par enchantement. Il comprit enfin qu'il n'avait affaire ni à un coquin, ni même à un aventurier, mais qu'il était en face d'un personnage capable de se faire respecter.

Il baissa donc le ton et dit avec un accent obséquieux:

— De grâce, monsieur William Reynold, veuillez prendre un siége.

Un sourire ironique effleura les lèvres de l'Américain.

— Si je ne me suis point assis, répliqua-t-il dédaigneusement, c'est qu'il m'a plu de rester debout.

— Je me suis trompé, monsieur, continua le commissaire, et je le regrette sincèrement. Dès ce moment, vous êtes libre. Toutefois, je l'avouerai, je désirerais que cette malheureuse affaire fût étouffée; le gouvernement impérial a déjà tant d'embarras avec le clergé, que s'il est forcé, en cette circonstance, d'user de rigueur, il envenimera encore la situation.

— Mais il s'agit d'une affaire de tribunaux, fit l'Américain, et non d'une question politique.

— C'est que, chez nous, reprit le commissaire, les juges dépendent étroitement du pouvoir politique.

— Alors, que voulez-vous que je fasse? interrogea William Reynold avec quelque impatience.

Le commissaire lui communiqua le vœu exprimé par le Père Vasseur, d'avoir une entrevue avec son accusateur.

— C'est un prêtre infâme, déclara l'Américain, plus lâche encore que je n'osais le supposer, puisqu'il a l'audace d'accuser des gens d'honneur et jusqu'à celle qui a failli être victime de sa lubricité. Cependant, je me résignerai à le voir, parce que le temps me manque pour réclamer son châtiment devant la justice de

ce pays, et pour plusieurs autres raisons. Je pourrai du moins lui jeter encore une fois à la face que je le tiens pour un misérable.

— Voyez-le donc, monsieur, fit le commissaire, et je vous serai reconnaissant de me délivrer de cette déplorable affaire.

— Je fais mes réserves, ajouta William Reynold : si la vipère voulait siffler encore, je prendrais mes mesures, avant mon départ, pour qu'on en purgeât la société.

— C'est entendu, monsieur Reynold, déclara le commissaire. Oserai-je vous prier de me faire connaître le résultat de votre démarche.

— Parfaitement.

En même temps, l'Américain prit congé du magistrat, qui lui avait remis ses papiers, et qui daigna l'accompagner jusqu'au seuil, comme il avait fait tout à l'heure pour le révérend Père.

Le clergé est une grande force, mais l'argent est une terrible puissance.

Un commissaire de police, sous l'empire, pouvait rendre les mêmes honneurs à un millionnaire qu'à un moine.

XVIII

Face à face.

Si William Reynold paraissait décidé à ne pas donner suite à sa plainte, — pour le moment, du moins, — et s'il s'était décidé à conférer avec le moine, c'était dans l'intérêt de Thérèse.

Dès que la chaude irritation causée par l'attentat du moine avait été un peu calmée, l'Américain avait songé au parti qu'il pouvait tirer de cet événement. Il ignorait encore le rôle joué par le Père Vasseur auprès de la marquise de Capistran.

Il pouvait donc nourrir l'espoir qu'en s'engageant à ne point poursuivre, il déciderait le moine à l'aider dans ses projets à l'égard de sa fille.

Dès qu'il fut de retour à l'hôtel de la Paix, il jeta dans un tiroir les papiers que lui avait rendus le commissaire de police, et ses yeux tombèrent sur la liasse qu'il avait ramassée dans le wagon quelques instants après l'attentat.

Il la saisit vivement et il lut.

D'abord, à cette lecture, il frémit.

— Oh ! le monstre ! le monstre ! s'écria-t-il.

Et il continua de lire fièvreusement.

Mais, quand il eut achevé, il dit avec un éclair de joie dans les yeux :

— Maintenant, je le tiens !

Qu'est-ce donc qu'il avait lu?

Un instant il songea à se rendre immédiatement au couvent du Verbe-Divin, mais il pensa bien qu'il ne serait pas reçu.

Il fallait attendre le lendemain et l'heure indiquée par le religieux.

Sa nuit fut pleine d'impatiences, et de rêves où sa fille lui était rendue.

Il s'habilla à la hâte, déjeuna rapidement, descendit, et, l'heure du rendez-vous n'étant pas encore arrivée, il se rendit à la légation américaine.

Le ministre l'accueillit avec les plus grandes marques d'amitié et de considération.

— Cher monsieur, lui dit-il, j'étais sur le point de vous écrire de nouveau à X...

— Votre dernière lettre m'accordait quelques jours de délai. Avez-vous donc reçu d'autres nouvelles plus inquiétantes?

— Non; mais une dépêche du président Lincoln insiste pour votre prompt départ. Nous avons un besoin urgent, là-bas, d'officiers intelligents et capables.

— Je n'ai jamais servi sur terre, fit observer William Reynold.

— Il est vrai. Toutefois, nous savons que vous êtes homme à vous y distinguer autant que sur mer. J'ajoute qu'un régiment vous attend en Amérique. J'ai même votre commission de chef de corps, signée par le secrétaire d'État au département de la guerre. La dépêche qui l'accompagne exprime la conviction que votre patriotisme n'hésitera pas devant le sacrifice que le pays réclame de vous, dans la crise terrible qu'il traverse actuellement.

William Reynold demeura un instant pensif. Enfin, il demanda simplement :

— Quand dois-je partir?

— Le premier paquebot quitte le Havre le troisième jour après celui-ci, répliqua le ministre.

— Je serai prêt.

Le ministre félicita chaudement William Reynold de sa détermination, et lui remit sa commission.

Au moment où l'officier se préparait à s'éloigner, le ministre lui dit encore :

— Vous reverrai-je demain?

— Non, répliqua Reynold, car j'ai des affaires urgentes à régler, mais, après-demain, certainement, je vous ferai ma visite d'adieu.

— Il ne vous restait plus rien à faire à X...? s'enquit le ministre.

— Absolument rien. J'y ai laissé mon nom d'O'Sullivan, répondit l'officier avec un sourire plein de tristesse.

Son interlocuteur n'insista pas, par discrétion.

Les deux Américains, qui se connaissaient depuis des années, se serrèrent cordialement la main, et William Reynold regagna sa voiture.

Ainsi, il fallait qu'il quittât Paris, la France, sans retard, le surlendemain !

L'honneur l'exigeait.

— Et William Reynold se demandait avec angoisse s'il aurait le temps, en si peu d'heures, de contraindre le Père Vasseur à subir sa volonté.

Il fallait agir avec brusquerie, avec violence même; il y était résolu.

La voiture s'arrêta rue Tournefort, devant l'établissement principal du Verbe-Divin.

Dès que l'Américain fut descendu, le frère portier le conduisit immédiatement à la cellule que le Père Vasseur occupait au deuxième étage du vaste couvent.

A l'aspect de l'étranger, un éclair de haine implacable jaillit des prunelles grises du religieux.

Il salua le visiteur d'un air glacial, en se soulevant à peine, et lui fit signe de s'asseoir.

William Reynold, offensé de l'insolence d'un homme qu'il croyait à sa merci, prit une chaise en silence et attendit.

— A nous deux, maintenant, monsieur O'Sullivan, ou plutôt M. William Reynold, car vous avez un nom de rechange, paraît-il, commença le moine.

L'Américain le toisa des pieds à la tête, et demanda d'une voix brève, où perçait une sourde irritation :

— Que voulez-vous de moi, monsieur?

— Voici, reprit le Père Vasseur avec âpreté; je veux vous apprendre que votre honneur, votre liberté peut-être, sont entre mes mains.

L'audace de cet homme confondit un instant William Reynold ; malgré ce qui s'était passé, il le trouvait plus arrogant que jamais.

— En vérité ! dit-il enfin, les lèvres blêmes, le front plissé, et le regard chargé de mépris.

— En doutez-vous? poursuivit le moine. En ce cas, écoutez.

Il prit sur son bureau une lettre arrivée quelques heures auparavant de X..., et écrite par la supérieure du couvent de la Sainte-Ampoule.

Il la lut tout haut avec un accent de triomphe, appuyant sur certains passages, afin que rien n'échappât à son auditeur.

Cette lettre racontait, en termes indignés, la tentative d'enlèvement de Thérèse, faite par le prétendu O'Sullivan, du consentement de la jeune fille elle-même, — tentative avortée, grâce à la vigilance de la dame surveillante.

Quand il eut achevé, le Père Vasseur porta ses yeux, pétillants d'une joie méchante, sur l'Américain.

Mais celui-ci n'avait pas fait un mouvement ; pas un muscle de son visage n'avait tressailli ; il avait seulement incliné la tête, dans l'attitude de l'attention, et ses paupières s'étaient abaissées.

Le moine fut étonné. Il s'attendait à jouir de la confusion de son ennemi, et il ne découvrait chez lui aucun signe d'accablement. Toutefois, le Père Vasseur demanda avec un sourire infernal :

— Que pensez-vous de cela, monsieur William Reynold?

L'Américain releva lentement le front; ses prunelles flambaient, ses lèvres s'étaient crispées.

— Je pense aujourd'hui, répliqua-t-il d'une voix saccadée, ce que je pensais hier, ce que je penserai demain, c'est-à-dire que vous êtes un misérable.

Le religieux de l'Ordre du Verbe-Divin bondit sous l'outrage.

— Prenez garde! s'écria-t-il d'une voix qui sifflait entre ses dents comme la langue du reptile qu'on aiguillonne dans son trou immonde; prenez garde! la loi est formelle et punit rigoureusement le crime de rapt. Or, les preuves se dressent accablantes contre vous.

— Doucement, monsieur, fit l'Américain avec une expression sarcastique; d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me lire, il n'y aurait pas crime de rapt, mais simplement tentative, ce qui est bien différent.

— La loi prononce aussi une peine contre la simple tentative, riposta le moine, dont la rage grandissait en voyant que son interlocuteur n'était nullement effrayé.

La contenance du Père Vasseur, qui, d'accusé, se faisait effrontément accusateur, faisait croître également la colère au cœur de William Reynold.

Cependant, il parvint à se contenir encore et répondit :

— Je m'expliquerai, monsieur, soyez sans inquiétude à mon sujet.

— Tous les coupables s'expliquent, fit imprudemment le moine hors de lui.

— J'ai pu, en effet, le constater hier chez le commissaire de police, repartit l'Américain avec une ironie amère : vous avez laissé là, monsieur, des preuves incontestables de votre habileté consommée en la matière. Toutefois, en qualité d'ancien professeur, je me suis permis de corriger votre version trop fantaisiste. Le magistrat a pris la peine de rectifier.

— Ah! il a rectifié? répéta le Père Vasseur d'un air pensif.

— Il a rectifié sans la moindre objection.

— De sorte que? reprit le moine, que le ton de l'Américain avait ému.

— De sorte... en ce moment, le commissaire a sur vous exactement la même opinion que moi : il vous considère comme un hypocrite et comme un infâme.

— C'est ce que nous verrons, monsieur! murmura le prêtre tout déconcerté. En attendant, je serais curieux de savoir comment vous expliquerez le fait du couvent de la Sainte-Ampoule.

— Je vais vous l'apprendre, quoique rien ne m'y oblige. Mais, auparavant, je vous adresserai une question. Avez-vous vérifié le contenu de votre portefeuille, depuis votre arrivée à Paris?

— Je ne vous comprends pas, fit le moine légèrement alarmé.

— Eh bien, puisqu'il faut mettre les points sur les *i*, je serais curieux, à mon tour, de savoir s'il ne vous manque aucun papier, reprit William Reynold en fixant sur son interlocuteur un regard sardonique.



Le commissaire le reconduisit jusqu'à la porte avec force salutations.

A ces mots précis, le Père Vasseur se troubla. Il ouvrit brusquement un tiroir, prit son portefeuille et l'inventoria minutieusement.

L'Américain suivait tous ses mouvements.

Tout à coup, il vit le moine pâlir.

— J'ai perdu dix pages au moins ! balbutia le Père Vasseur avec désespoir, tandis que le portefeuille tremblait entre ses doigts frissonnants.

— Rassurez-vous, monsieur, je les ai trouvées, dit froidement William Reynold, qui jouissait de la consternation du religieux.

— Vous? s'écria le Père Vasseur en se dressant tout debout, comme s'il eût été mû par un ressort, et prêt à sauter sur le visiteur.

— Moi-même, répliqua flegmatiquement l'Américain, Mais calmez-vous : vos papiers sont en mains sûres.

En même temps il fit signe au prêtre de se rasseoir.

Celui-ci obéit machinalement.

Il était devenu livide et sa vue s'obscurcissait.

Il resta muet un instant.

Enfin, ayant recouvré la parole, il demanda d'une voix étranglée :

— Quel usage, monsieur, comptez-vous faire de cette pièce?

— Je la joindrai tout bonnement à votre dossier, et j'en tirerai double profit : elle achèvera d'abord de vous démasquer, vous et les vôtres; ensuite, elle me fournira, s'il le faut, le moyen de me justifier.

Le Père Vasseur était atterré. Sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Soudain, il la releva brusquement et reprit :

— Est-il bien certain, monsieur, que vous soyez en possession de cet écrit?

L'Américain, charmé de prolonger le supplice du prêtre, se contenta de répondre par une question :

— Et vous, monsieur, êtes-vous bien certain qu'il n'est plus dans votre portefeuille?

— Je ne saurais en douter, malheureusement, murmura le moine.

— En ce cas, la conclusion est claire, il me semble.

— D'autres pourraient s'en être emparés en votre présence, et s'être abstenus de vous communiquer ce qu'il renferme? insista le Père Vasseur.

— J'en conviens, reprit William Reynold, cela aurait pu être ainsi.

— Vous voyez donc bien? s'écria le religieux qui eût préféré tout autre dépositaire pour son manuscrit.

— Mais cela n'est pas, ajouta lentement l'Américain.

— La preuve?

— La preuve, la voici : la pièce dont le hasard m'a rendu maître raconte au long vos prouesses au château de la marquise de Capistran.

Un silence de mort succéda à ces paroles.

Le moine se sentait perdu.

En effet, il avait depuis longtemps l'habitude de noter chaque jour, et avec beaucoup de détails, tout ce qu'il faisait dans l'intérêt de son Ordre.

On se souvient que le curé de Valvert l'avait surpris un jour écrivant dans sa cellule, et qu'à l'aspect du visiteur il avait caché précipitamment ses papiers dans un tiroir.

Naturellement il n'avait pas manqué de relater dans ces espèces de Mémoires ses efforts et sa réussite auprès de la sainte marquise ; et il avait apporté ce manuscrit à Paris, afin de le communiquer au prieur de la maison-mère.

Il comptait bien que ce dernier, après avoir pris lecture des papiers, récompenserait dignement le zèle de son inférieur; il se voyait déjà montant de grade en grade, avec rapidité, dans la hiérarchie du Verbe-Divin!

Hélas ! c'était dans les mains de son ennemi qu'étaient tombés, en partie du moins, les terribles papiers.

Il restait atterré, sans prononcer une parole.

L'Américain rompit le silence.

— A présent, monsieur, interrogea-t-il, croyez-vous que je sois encore entre vos mains ? que mon honneur, que ma liberté peut-être, comme vous disiez il n'y a qu'un instant, dépendent d'un misérable tel que vous?

Le Père Vasseur s'était recueilli. Il répondit avec l'accent d'un homme à qui l'on demanderait la bourse ou la vie :

— Je le confesse, monsieur, je suis à peu près à votre discrétion. Cependant, quoi que vous en pensiez, votre dénonciation résistera difficilement à la discussion. Songez-y : la magistrature nous sera favorable ; d'habiles avocats feront valoir les apparences qui déposent contre vous ; le jury, trié soigneusement, ne nous est jamais hostile. Dans ces conditions, ni votre nom, ni l'honneur de Mlle Lucie Guérin ne sortiront absolument intacts des débats judiciaires.

— Et la pièce échappée de votre portefeuille? dit l'Américain.

— Cette pièce, je ne le nie pas, fera certainement un mal considérable à notre Ordre, si vous la produisez; bien qu'au moyen de la presse religieuse et officielle nous puissions en atténuer singulièrement la portée.

William Reynold, on le sait, n'était point venu avec l'idée d'engager des poursuites contre le moine. Dans l'intérêt de sa fille, et le temps lui manquant, il désirait maintenant un compromis. Il voulait donc tirer de la situation le meilleur parti possible. Aussi demanda-t-il au prêtre :

— A supposer que vous raisonniez juste, ce qui ne m'est pas démontré, quelles conséquences tirez-vous des considérations que vous essayez de faire valoir?

Le Père Vasseur respira. Il sentait que son ennemi hésitait.

— Écoutez-moi, monsieur William Reynold, reprit-il d'un ton insinuant; j'espère que nous pourrons nous entendre. A mon avis, je pense que nous sortirons blessés l'un et l'autre d'un procès, d'un éclat public. Je vous propose donc d'éviter cette extrémité douloureuse.

— Comment l'entendez-vous ? fit l'Américain avec hauteur.

— Vous vous abstiendrez de donner suite à votre plainte contre moi, et je m'engagerai à ne point user des armes que me fournit votre tentative au couvent de la Sainte-Ampoule.

William Reynold fixa sur le moine un regard fulgurant, et dit d'une voix sourde :

— Quoi ! monsieur, c'est aussi simple que cela?

Le Père Vasseur le regarda à son tour en jouant l'étonnement.

— Je vous ai exposé mon opinion, monsieur, déclara-t-il humblement. Ayez la bonté de me faire connaître la vôtre.

— Je ne vois là, reprit l'Américain, que des éléments inacceptables pour une transaction sérieuse, et je refuse d'être votre dupe.

— Faites vos conditions, monsieur Reynold, s'empressa de dire le religieux : à moins d'impossibilité absolue, je m'y soumets à l'avance.

Un éclair de joie illumina les traits de l'étranger.

— Vous êtes en rapports trop intimes avec le curé de Valvert, commença-t-il, pour ignorer quels liens m'unissent à la jeune fille que j'ai tenté de soustraire au régime du couvent.

Le Père Vasseur garda le silence, mais fit un signe affirmatif.

William Reynold continua :

— Eh bien, je veux que cette jeune fille, mademoiselle Thérèse Rouchette, en un mot, me soit confiée d'ici à quarante-huit heures.

— Ce serait de grand cœur, monsieur, croyez-le bien, que je m'emploierais à vous satisfaire sur ce point, répliqua le moine, car, je vous le dis franchement, je serais ravi d'être délivré une fois pour toutes des soucis que cette enfant peut nous causer.

Le Père Vasseur s'exprimait avec un accent de sincérité qui ne pouvait faire aucun doute, et l'Américain fut convaincu qu'il ne cherchait point à le tromper.

En effet, les services que le couvent attendait plus tard de l'orpheline ne seraient jamais de nature à compenser les dommages dont son maintien dans la maison menaçait actuellement l'Ordre du Verbe-Divin.

Le moine ajouta :

— Mais, malgré toute ma bonne volonté, il ne dépend pas de moi de vous accorder ce que vous réclamez.

— Vous faut-il de l'argent, cinq cent mille francs, un million, plus encore? parlez, je suis homme à ne point marchander avec la rapacité de votre Compagnie, fit William Reynold, non sans sourire dédaigneusement.

— Tout l'or du monde ne servirait de rien en cette affaire, reprit le Père Vasseur en secouant la tête. Mlle Thérèse est mineure ; elle a un tuteur, un conseil, des protecteurs à qui la loi demanderait compte de sa disparition.

— Mais le secret sera gardé : il me paraît inutile de publier le fait sur les toits. D'ailleurs, votre Ordre est si puissant !

— Il l'est, sans doute, mais pas à ce point de pouvoir se permettre une telle violation de la loi. Il faudrait l'assentiment du tuteur, de tous les membres du conseil, dont fait partie le notaire. Il est vrai que la plupart sont affiliés à notre société ; néanmoins, on ne les déciderait jamais à se compromettre aussi ouvertement. Détournement de mineure ! un crime que la justice frappe des peines les plus graves ! Ils reculeront devant une pareille complicité, et rien ne se peut faire

sans leur concours. D'autre part, au cas inadmissible où ils consentiraient, de longs pourparlers seraient indispensables. Enfin, au moindre bruit qui transpirerait à ce sujet, ce serait la ruine de notre maison, et celle du couvent de la Sainte-Ampoule, qui perdrait immédiatement la confiance des familles.

Comme le moine achevait ces paroles, William Reynold, tout à coup, éclata de rire.

— Ah çà ! s'écria-t-il, pour qui meprenez-vous ? et pensez-vous que de telles objections soient denature à ébranler une volonté comme la mienne ? Allons donc, vous vous moquez, mon révérend ! Voyons, réfléchissez. Je suis un père à qui l'on vole sa fille, et qui veut qu'on la lui rende. Il s'agit de cela, de cela seulement. Comment vous vous y prendrez pour m'obéir, les difficultés que vous aurez à vaincre, peu m'importe ! Je veux ma fille, vous dis-je, et prenez garde ! Si vous résistez, vous êtes perdus, vous et votre Compagnie. Savez-vous que je suis riche, monsieur, riche à millions ? Savez-vous que j'occupe un rang élevé dans l'armée américaine ? Ma fortune, ma situation, font de moi un ennemi redoutable. Croyez-vous que je me bornerai à vous faire, à vous seul, un procès scandaleux ? Vous avez bien autre chose à craindre. Votre infâme tentative sur Mlle Guérin, mais surtout vos machinations pour mettre votre Ordre en possession de l'héritage de Mme de Capistran, seront connues dans le monde entier. Vous avez des journaux ? j'en aurai plus que vous. Ce sera une lutte acharnée, et votre Compagnie y peut perdre tout ce qu'elle a d'influence, et tout ce qu'elle conserve d'honorabilité dans l'opinion du monde catholique lui-même. Et tenez, il faut que je vous le dise, j'aurai une grande joie à soutenir ce combat ! Je vous hais, vous et les vôtres, autant que je vous méprise ! Je vous dois tous les malheurs de ma vie. Cette pauvre femme qui est morte, oui, Roberte Rouchette, n'est-ce pas vous qui l'avez poussée dans mes bras ? Elle me fuyait, je la quittais, vous nous avez unis dans un exécrable adultère ; vous avez été les entremetteurs de notre honte. C'est à cause de vous que, plus tard, Simon Rouchette est tombé sanglant, mon couteau dans la poitrine. Ah ! oui, je vous le dis, je vous hais ! Donc, écoutez-moi bien : ma fille, vous me rendrez ma fille, et cela sans retard, entendez-vous ! Il faut qu'elle soit libre avant quarante-huit heures. Je ne vous accorde pas un jour de plus, et si vous refusez, sur mon honneur, je vous le jure, vous êtes perdus !

L'Américain parlait avec une voix terrible : ses yeux jetaient des éclairs ; et sous cette parole vibrante, sous ces regards enflammés, le moine, malgré lui, baissait la tête, et tremblait.

Il voyait toute l'étendue du péril ; il sentait que William Reynold ne reculerait devant aucune action hardie.

— Monsieur, dit-il, monsieur ! n'abusez pas de la victoire. Oui, c'est vrai, par un concours fatal de circonstances, vous possédez un secret terrible. Je suis dans vos mains, je le confesse, mais vous n'exigerez pas...

— J'exige ma fille ! cria l'Américain. Allons, faites vite, ou tremblez !

Le moine songea.

Puis, après une pause, il dit :

— Soit, monsieur, j'obéirai.

— Thérèse Rouchette sera remise entre mes mains ?

— Oui.

— Avant quarante-huit heures ?

— J'expédierai une dépêche à la supérieure du couvent, et une sœur conduira l'enfant à Paris. Mais en échange...

— En échange, je retirerai ma plainte, et je vous rendrai votre manuscrit.

Il y eut un long silence.

Le consentement du moine n'était pas un piége. Il se sentait vaincu, il cédait. Certes, il y aurait beaucoup de difficultés à vaincre pour que Thérèse quittât le couvent ; mais il savait qu'avec l'aide de ses supérieurs, qu'il avertirait du péril, il renverserait tous les obstacles. Certes, son orgueil souffrait de s'humilier à ce point ! Mais les Pères du Verbe-Divin savent, quand il le faut, se soumettre à la nécessité.

Quant à William Reynold, une joie délicieuse lui remplissait le cœur.

Il aurait sa fille ! Il emporterait sa Thérèse !

Comme il la rendrait heureuse ! comme il l'aimerait !

En un instant, il forma mille projets.

Il vit s'étendre devant lui toute une suite de jours heureux.

Il allait partir pour l'Amérique.

Il placerait l'enfant à New-York, dans une institution laïque, puis, après la guerre, il prendrait sa fille auprès de lui, achèverait lui-même son éducation, ne la quitterait plus jamais !

Jamais, à aucun moment de sa vie, il n'avait éprouvé un bonheur aussi grand, aussi absolu.

Il allait se retirer.

Il dit au moine :

— Tout est bien convenu ?

— Oui, dit l'autre, la tête basse ; après-demain dans la matinée Mlle Rouchette sera conduite chez vous.

— Je loge Hôtel de la Paix, dit l'Américain.

Et il poussa la porte.

Mais en ce moment, le frère portier apparut ; il avait une lettre à la main, — une lettre à l'adresse du Père Vasseur.

Celui-ci la prit et tressaillit à la vue de l'écriture.

Il décacheta, et lut rapidement.

A mesure que ses yeux parcouraient les lignes, son attitude humiliée se redressait, et son sourire obséquieux redevenait ironique.

William Reynold le considérait, et, malgré lui, instinctivement, il frissonna.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il.

— Hélas ! dit le moine qui avait achevé sa lecture.

Puis, en affectant un air de tristesse profonde :

— C'est un grand malheur ! continua-t-il, mais les voies de Dieu sont impénétrables, et nous devons nous incliner devant sa providence, même quand elle nous éprouve !

En même temps il tendait la lettre à l'Américain épouvanté.

Celui-ci la saisit.

Elle était signée par la supérieure de la Sainte-Ampoule, et contenait ces quelques lignes:

« Mon très-révérend Père,

« Le Seigneur a envoyé une nouvelle épreuve à notre sainte Maison.

« Mlle Thérèse Rouchette, trompant notre active surveillance, a réussi à s'échapper.

« Aussitôt informée de sa fuite, j'ai fait organiser les recherches aux environs du couvent.

« Voyant qu'elles étaient inutiles, je me suis adressée à la police, qui s'est mise à l'œuvre immédiatement.

« Enfin, dans la journée, on nous a transmis une terrible nouvelle: la malheu-
« reuse, prise sans doute de folie, a mis fin à ses jours.

« Le suicide est certain, car on a recueilli au bord de la rivière son bonnet de
« pensionnaire et le fichu qui recouvrait ses épaules, deux objets marqués à son
« chiffre.

« Je vous écris en toute hâte, mon très-révérend Père, me recommandant à
« vos prières et implorant votre bénédiction.

« Votre humble servante en N.-S. Jésus-Christ.

« Sœur GERTRUDE, supérieure de l'ordre de la Sainte-Ampoule...

« P. S.—On m'apprend à l'instant que le corps vient d'être retrouvé. »

William Reynold, ayant achevé la lecture de la lettre, la froissa dans ses mains tremblantes.

En proie à un effroyable désespoir, il fit un pas vers le moine, qui recula, effrayé, en voyant l'œil hagard et la figure bouleversée de l'Américain.

Mais celui-ci s'arrêta brusquement.

Puis, incapable d'articuler une syllabe, fou de douleur, il s'élança vers la porte,

et se précipita dans l'escalier, comme pour se dérober à la présence de l'homme qui avait causé en partie la catastrophe.

. . . .

Le lendemain, William Reynold s'embarquait pour l'Amérique, résolu à chercher la mort dans la guerre formidable engagée au delà de l'Atlantique.

XIX

Une rencontre.

Six ans après les événements que nous venons de raconter, par une belle journée de mai, une adorable jeune fille de dix-neuf à vingt ans descendait de voiture près de l'île du lac de Charenton.

Une femme de chambre, de figure avenante et d'une quarantaine d'années, l'accompagnait.

La jeune fille, le visage encadré d'une chevelure blonde comme les blés mûrs, était mise avec une certaine élégance. Une ombre de tristesse estompait ses traits charmants.

Elle s'engagea avec sa compagne dans une allée solitaire, bordée d'arbres touffus.

Au bout de quelques instants, se sentant fatiguée, elle s'assit sur un banc, et laissa errer son regard sur le lac, dont les eaux frissonnaient au souffle de la brise.

C'était un jeudi.

La jeune fille était là depuis une demi-heure environ, perdue dans ses pensées mélancoliques, lorsqu'une nombreuse pension de demoiselles, d'une tenue parfaite, passa devant elle.

L'essaim joyeux avait défilé tout entier, sans que la jeune fille prêtât beaucoup d'attention au gai babil, à l'allure pleine d'entrain des pensionnaires.

Elle restait plongée dans une profonde rêverie.

Tout à coup, deux dames, dont la plus âgée pouvait avoir une trentaine d'années, s'arrêtèrent devant le banc qu'elle occupait.

La jeune fille les avait à peine regardées avec distraction. Mais, au son de voix de l'aînée, elle tressaillit brusquement et leva les yeux.

En même temps, une exclamation s'échappa de ses lèvres :

— Mademoiselle Lucie !

La dame ainsi interpellée tourna vivement la tête, et contempla quelques secondes avec une immense stupeur la jeune fille assise.

Celle-ci se leva, la voyant hésiter.



Le Père Vasseur était atterré.

— Mademoiselle Lucie, reprit-elle, ne me reconnaissez-vous donc plus ? Avez-vous oublié le château de la Marquise de Capistran ?

— Est-ce bien possible ! fit Lucie Guérin.

C'était, en effet, l'ancienne institutrice.

Et elle s'élança au cou de la jeune fille ; elle la pressa dans ses bras en murmurant, hors d'elle-même :

— Thérèse, Thérèse, ma chère élève !... Moi qui vous croyais morte... Oh !

dites-moi que je ne me trompe pas, que je ne suis point le jouet d'un rêve, d'une illusion.

— Non, ma bonne amie, vous ne vous trompez pas, fit la jeune fille en souriant doucement. Je suis bien Thérèse, la nièce de la marquise de Capistran.

Lucie, très-émue, comblait son ancienne élève de caresses passionnées. Thérèse, touchée de ces témoignages d'affection; auxquels, sans doute, elle n'était guère accoutumée, ajouta :

— Combien je suis heureuse du hasard qui nous rapproche après tant d'années!

— Et moi, j'en suis ravie au-delà de tout ce que je pourrais exprimer... Mais comment êtes-vous ici?

— J'habite Paris depuis un an.

— Avec votre frère?

— Mon frère est mort, il y a trois ans, répliqua Thérèse avec tristesse... Et vous, ma bonne amie, que faites-vous maintenant?

— Maintenant, je suis heureuse, grâce à une main bénie... Je ne suis plus la pauvre institutrice que vous avez connue à Valvert. Je possède ici tout près, à Saint-Mandé, un pensionnat florissant, et vous venez de voir mes élèves défiler devant vous. Je suis mariée, mère de deux bébés. M. Nanteuil, mon mari, est ingénieur civil.

En achevant ces mots, Lucie se tourna vers sa compagne et lui dit :

— Soyez assez bonne pour rejoindre la pension. Vous avertirez la sous-directrice que je ne suivrai pas la promenade.

Dès que la jeune maîtresse se fût éloignée, Mme Nanteuil reprit, en s'adressant à Thérèse :

— Vous êtes libre?

— Oui, jusqu'à demain. Ma première leçon est à quatre heures du soir.

— Votre première leçon? répéta Lucie d'un ton interrogatif.

— Cela vous étonne, ma bonne amie, que je travaille pour vivre? fit Thérèse en riant.

— Non, vraiment... Mais je pensais que la marquise de Capistran vous avait laissé quelque fortune.

— Ce sont les Pères de l'Ordre du Verbe-Divin qui ont hérité à ma place de ses millions, sauf trente mille francs destinés à payer ma dot de religieuse au couvent de la Sainte-Ampoule. Comme je ne me sentais nullement la vocation de m'embéguiner, j'ai quitté la sainte maison à dix-huit ans, et forcé la supérieure à me restituer la somme. Je suis venue à Paris, où j'ai obtenu bientôt quelques leçons de musique et de dessin, dont le produit complète le revenu qui m'est nécessaire.

En partant de X..., j'ai emmené cette brave femme, que vous voyez avec

moi. Elle est veuve, sans enfants. Elle travaillait pour la Sainte-Ampoule, où je l'ai connue, et je puis compter sur son dévouement. N'est-ce pas, ma bonne Justine?

— Oh! je suis bien heureuse avec Mademoiselle, murmura la femme de chambre.

— Mme Nanteuil avait écouté attentivement Thérèse. Il y eut un silence, pendant lequel Lucie semblait réfléchir et se consulter.

Soudain elle passa son bras sous celui de la jeune fille, en disant :

— Puisque rien ne vous rappelle immédiatement à Paris, je veux que vous m'accordiez tout le temps dont vous pouvez disposer.... Tenez, chère enfant, je sens que je vous aime comme une sœur, presque autant que mes bébés... Vous m'accompagnez chez moi ?

— Bien volontiers, ma bonne amie.

L'ancienne institutrice et Thérèse Rouchette s'acheminèrent vers Saint-Mandé, suivies à quelques pas par Justine.

Durant le trajet, elles n'échangèrent que de vagues paroles, tout entières l'une et l'autre au bonheur intime de leur rencontre.

Arrivées au pensionnat, elles s'installèrent dans un frais petit salon, sur le même canapé, tandis que, sur l'invitation de Mme Nanteuil, Justine parcourait le jardin.

— A présent, fit Lucie, nous pouvons causer. Je vous raconterai mon histoire, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous me raconterez la vôtre ensuite.

— Elle n'est pas gaie; mais il n'importe... Vous saurez, ma bonne amie, tout ce qui peut... être connu.

Lucie regarda la jeune fille, devinant parfaitement une réticence sous ces dernières paroles. Néanmoins elle commença :

— Ma situation actuelle, la félicité dont je jouis, je dois tout cela, chère Thérèse, à un homme qui occupe la première place dans mon cœur, après mon mari et mes enfants.

— Votre histoire débute comme un roman, observa la jeune fille avec un sourire mélancolique.

— C'est vrai, fit Mme Nanteuil avec gravité. J'ajoute que l'intérêt ne languira pas. L'homme dont je parle s'est occupé ardemment de vous aussi, chère enfant. Ainsi que moi, il vous croyait morte, et il sera heureux d'apprendre que vous vivez, que vous êtes belle, sage, et enfin délivrée du couvent.

— Hélas! soupira Thérèse, je connais bien peu de personnes au monde qui se soient intéressées à mon sort.

— Il est des sympathies si généreuses, reprit Lucie avec chaleur, qu'elles consolent de bien des déceptions.

— Et quel est le mystérieux inconnu qui s'inquiète à ce point de ma chétive existence? demanda la jeune fille d'un air incrédule.

— C'est un Américain, un ancien ami de votre père, le général William Reynold.

— Le général William Reynold! s'écria Thérèse avec un accent de tristesse navrante. Mais il est mort depuis longtemps.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Non, malheureusement : le fait n'est que trop certain. Le Père Vasseur m'a annoncé, il y a cinq ans, que M. William Reynold avait été tué dans une bataille en Amérique.

— D'où tenait-il cette nouvelle?

— Il l'avait lue, paraît-il, dans un journal.

— Eh bien, le Père Vasseur a menti. Il n'y a pas encore deux ans que j'ai reçu une lettre de M. William Reynold. Non-seulement il n'a point péri durant la terrible guerre de sécession, mais il y a conquis le grade de général.

— Ah! ce serait trop de bonheur! murmura Thérèse devenue très-pâle et dont le cœur palpitait violemment... Mais, ma bonne amie, où avez-vous connu M. William Reynold?

— A X..., après que la marquise de Capistran m'eût congédiée... Il m'a protégée ensuite dans une circonstance terrible, que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre dix siècles. Je quittais cette ville, pour me rendre à Paris. Un misérable, le Père Vasseur, était seul avec moi dans un compartiment du train. Il voulut commettre sur moi un abominable attentat, quand M. William Reynold intervint providentiellement et me sauva plus que la vie, l'honneur.

— Quoi! lui aussi partait de X...?

— Oui, et vous l'avez vu au couvent de la Sainte-Ampoule sans le connaître. Vous souvient-il de ce professeur d'anglais qui vous donna des leçons pendant quelques semaines?

— Comment! fit Thérèse hors d'elle-même, M. O'Sullivan...

— M. O'Sullivan et le général William Reynold ne font qu'une même personne, acheva Mme Nanteuil.

— Ainsi c'était lui-même!... balbutia la jeune fille.

Thérèse avait penché la tête sur sa poitrine et avait fait cette réflexion comme si elle eût été seule.

Lucie la regardait avec surprise. Ignorant quels liens unissaient Reynold à l'orpheline, elle se demandait où celle-ci avait bien pu entendre le nom du général.

Elle était loin, on le comprend, de soupçonner que Thérèse l'avait lu dans le manuscrit joint au médaillon d'or, dérobé au cadavre de Mme Rouchette.

Thérèse, de son côté, se tenait sur la réserve, par respect pour le secret de sa mère défunte et de son père. William Reynold l'avait-il révélé à Lucie, ce secret? Voilà ce qu'elle eût désiré savoir.

Après une pause, la jeune fille reprit :

— Quelle reconnaissance ne dois-je pas, ma bonne amie, à ce noble Américain, pour son admirable dévouement envers une pauvre étrangère telle que moi.

— Il fut l'ami de votre père, le capitaine Rouchette.

Mme Nanteuil avait prononcé ces paroles avec tant de nature, que Thérèse fut pleinement renseignée sur la nature des confidences que le général lui avait faites.

— Oui, dit-elle, M. William Reynold fut l'ami de mon père... j'ai lu cela sur un billet qu'il m'avait fait passer autrefois... Mais, dites-moi, chère Lucie, le Père Vasseur était-il informé de l'identité d'O'Sullivan et de M. William Reynold?

— Il l'a apprise en arrivant à Paris, au cabinet du commissaire de police, où il dut se présenter à la suite de son infâme attentat.

Et Mme Nanteuil raconta ce qui s'était passé à ce sujet.

Puis elle s'étendit longuement sur l'affection que William Reynold avait témoigné porter à Thérèse.

— Après m'avoir arrachée, dans le convoi, aux ignobles convoitises du Père Vasseur, poursuivit-elle, il m'interrogea longuement sur mes relations avec vous, au château de la marquise de Capistran. Il m'entretint ensuite avec une touchante complaisance de l'intelligence qu'il avait remarquée en vous, durant les semaines où il avait pu pénétrer, comme professeur, au couvent de la Sainte-Ampoule. Étant riche à millions, il m'a obligé, avec une délicatesse infinie, d'accepter une somme considérable, — cent mille francs, — pour m'établir. J'ai parfaitement compris que ce don magnifique, il m'e l'avait fait en souvenir de vous.

L'orpheline recueillait avidement tous ces détails. Un instant, elle se couvrit le visage de ses mains, pour cacher les larmes qui mouillaient ses paupières.

Mme Nanteuil continua :

— Quand nous nous séparâmes à Paris, au sortir du cabinet du commissaire de police, il m'avait fait espérer que je le reverrais avant son départ pour l'Amérique. Mais, au lieu de sa visite, je reçus celle de la police, que le Père Vasseur avait réusi à lâcher contre moi.

Je supposai que M. William Reynold avait dû éprouver aussi quelques tracasseries, et que, pour ce motif, il s'était hâté de quitter Paris.

Un mois plus tard, je reçus une lettre de lui. Il me racontait sommairement sa tentative pour vous enlever du couvent, sa fuite après avoir échoué, ses démêlés avec la police française, son entrevue avec le Père Vasseur, qui avait consenti à votre sortie du couvent.

Mais au moment où cet arrangement venait d'être conclu et où M. William Reynold allait prendre congé du moine pour courir à X... vous chercher, on remit au Père Vasseur une lettre de la supérieure de la Sainte-Ampoule, laquelle annonçait que vous vous étiez noyée de désespoir.

M. William Reynold, très-affligé d'une telle catastrophe, ne s'était pas senti le courage de rester davantage à Paris. Et il me priait de l'excuser d'avoir manqué à sa promesse de me visiter.

— J'ai commis une folie, murmura Thérèse. Mais je l'ai payée par des années de souffrance.

— Avez-vous donc réellement tenté de vous suicider? demanda Mme Nanteuil.

— Oui, je l'ai tenté. Lorsque je vis le plan de M. William Reynold déjoué, je perdis la tête. Le soir de cette triste affaire, je parvins à m'évader du couvent, je gagnai la rivière et me jetai à l'eau. Un batelier me repêcha et me transporta dans sa chaumière, évanouie, mourante. Sa femme me soigna. Au bout de deux jours, ayant appris qui j'étais, il me reconduisit au couvent.

Je finis par me résigner. Toutefois, je résistai obstinément aux obsessions du Père Vasseur, qui prétendait me contraindre à être religieuse. Je m'appliquai à l'étude. C'était une distraction et un adoucissement à mes chagrins. De plus, en cultivant mon esprit, je trouvais des forces pour la lutte. Dans les misères de cette existence, mon caractère se trempait énergiquement.

La dernière année que je passai au couvent, je m'aperçus que le Père Vasseur n'était qu'un hideux satyre. Aveuglé par ses infâmes passions, il ne sut point dissimuler ses honteux projets... Il agit avec une telle impudicité à mon égard, qu'il me fournit les moyens de le démasquer publiquement.

Aussitôt, profitant de mes avantages, j'exigeai qu'on me restituât ma dot, fournie par ma tante, la marquise de Capistran, et je me hâtai d'abandonner le couvent.

Maintenant, ma bonne amie, parlez-moi encore de M. William Reynold.

— Je vous ai presque tout dit. Il terminait sa lettre sans me donner d'adresse, en me laissant entendre qu'il avait l'horrible pressentiment de succomber dans l'horrible guerre qui désolait son pays.

Quand elle toucha à son terme, j'écrivis à tout hasard à New-York. M. William Reynold ne me répondit qu'au bout d'un an, ma lettre ne lui était parvenue qu'à cette époque, car il avait dû partir, chargé d'une mission pour la Chine.

Il y a deux ans, j'ai reçu de lui un billet. Il allait entreprendre un voyage autour du monde. A son retour, il m'écrirait, disait-il, et se déciderait peut-être à venir passer quelques semaines à Paris.

— Ainsi, il m'est impossible de correspondre avec lui? dit Thérèse avec tristesse.

— C'est impossible pour le moment. Mais je suppose qu'il ne tardera point à reparaître à New-York. Alors, je suis sûre qu'en apprenant que vous vivez, il accourra avec joie. Il a aimé beaucoup votre père, le capitaine Rouchette, ainsi que votre mère, m'a-t-il expliqué, et il avait reporté sur vous toute l'affection qu'il avait vouée à vos parents.

— Il ne vous a pas dit autre chose?

— Non, pas autre chose.

Thérèse avait désormais la certitude absolue que William Reynold n'avait pas laissé soupçonner la nature de ses rapports avec Mme Rouchette.

Mme Nanteuil ayant exprimé le désir de retenir Thérèse jusqu'au lendemain, la jeune fille accepta avec bonheur. Elle pourrait causer encore de son père.

M. Nanteuil était absent pour quelques jours. Les deux enfants de Lucie devaient passer le reste de la semaine chez leur grand'mère, à Joinville-le-Pont. Les deux amies seraient donc tout à fait libres.

Le pensionnat, situé à l'entrée du bois, était vaste, aéré de toutes parts, avec bosquets, belles cours ombragées et un magnifique parterre.

Un ordre admirable régnait partout. Les maîtresses, choisies avec soin, secondaient avec zèle leur intelligente directrice.

C'était comme une immense famille, dont Mme Nanteuil était l'âme. Ses pensionnaires la chérissaient, parce qu'elle les traitait véritablement en mère, distribuant l'éloge ou le blâme avec une rigoureuse impartialité.

Les prêtres trouvaient bien que la directrice ne prônait pas assez leurs mille pratiques de dévotion. Mais les parents la dédommageaient de ces censures en lui témoignant leur estime et leur reconnaissance.

Thérèse fut émerveillée de la tenue de cette Institution, si différente de celle qu'elle avait vue à la Sainte-Ampoule.

On n'y parlait ni de miracles, ni de prophéties, ni d'extases. On n'y rencontrait point de Pères de l'Ordre du Verbe-Divin, épiant les charmes naissants des jeunes filles pour les cueillir dans leur première floraison. Mais on y enseignait aux pensionnaires à devenir des femmes honnêtes, sensées, à être un jour les mères d'une génération nouvelle, forte et virile.

Le soir, après le dîner, Mme Nanteuil et Thérèse causèrent fort avant dans la nuit.

La jeune fille revint au Père Vasseur. Maintenant, il était prieur du monastère de X... L'homme que la police avait soustrait à une flétrissure publique, gouvernait une des principales maisons de son Ordre. A force de vices et de perversité, il avait mérité cette haute dignité monastique.

Il était en grand renom de sainteté dans les salons et les châteaux aristocratiques. L'argent affluait dans ses caisses. Il avait fait du curé de Valvert son bras droit, c'est-à-dire le premier de ses esclaves.

— Je crois, fit Mme Nanteuil, que le général Reynold voudra, quelque jour, régler un dernier compte avec lui.

Et elle se mit à parler avec enthousiasme de l'Américain, vantant son noble caractère, sa loyauté, son activité, sa libéralité princière.

— Je lui suis redevable de tout, répéta-t-elle. Mon mari, mes enfants, notre

enviable prospérité, voilà son œuvre. Bientôt, chère enfant, vous éprouverez aussi, je n'en doute pas, combien son cœur est grand.

Thérèse écoutait, ravie, l'éloge de ce père que la loi répudiait, mais pour lequel elle ressentait un immense amour.

Elle pria Lucie d'esquisser son portrait, qu'elle confronta mentalement avec celui que renfermait le médaillon d'or. Les différences étaient nombreuses, par le fait des années accumulées. Néanmoins, l'ensemble de la physionomie subsistait, plus mâle et plus grave.

Tout à coup, Lucie s'interrompit, enveloppant Thérèse d'un regard prolongé.

— Qu'avez-vous, ma bonne amie, à m'examiner ainsi? demanda l'orpheline en souriant.

— Je ne sais si c'est l'effet de la lumière de la lampe, tamisée par le globe dépoli, ou bien le jeu des ombres, répondit la directrice; mais, en ce moment, vous ressemblez étrangement au général William Reynold, tel que je l'ai vu en wagon et chez le commissaire de police.

Thérèse rougit et reprit, en s'efforçant de plaisanter :

— Quel compliment vous me faites là, ma bonne amie? En vérité, vous m'effrayez, et je crois déjà sentir la barbe pousser sur mes joues.

— Riez tant que vous voudrez, dit Mme Nanteuil. Mais voilà bien ces prunelles bleues, si vives et si brillantes, ce front élevé, ces contours de la bouche si fins et si merveilleusement modelés.

Cette analyse descriptive troubla Thérèse, qui baissa la tête.

La directrice ajouta cependant, sans aucune arrière-pensée et le moindre soupçon :

— Si vous n'étiez si véritablement Française par vos parents, par votre instruction et votre esprit, je jurerais que vous avez du sang américain dans les veines.

Il était près de minuit quand Mme Nanteuil conduisit Thérèse à la chambre qu'elle lui avait fait préparer.

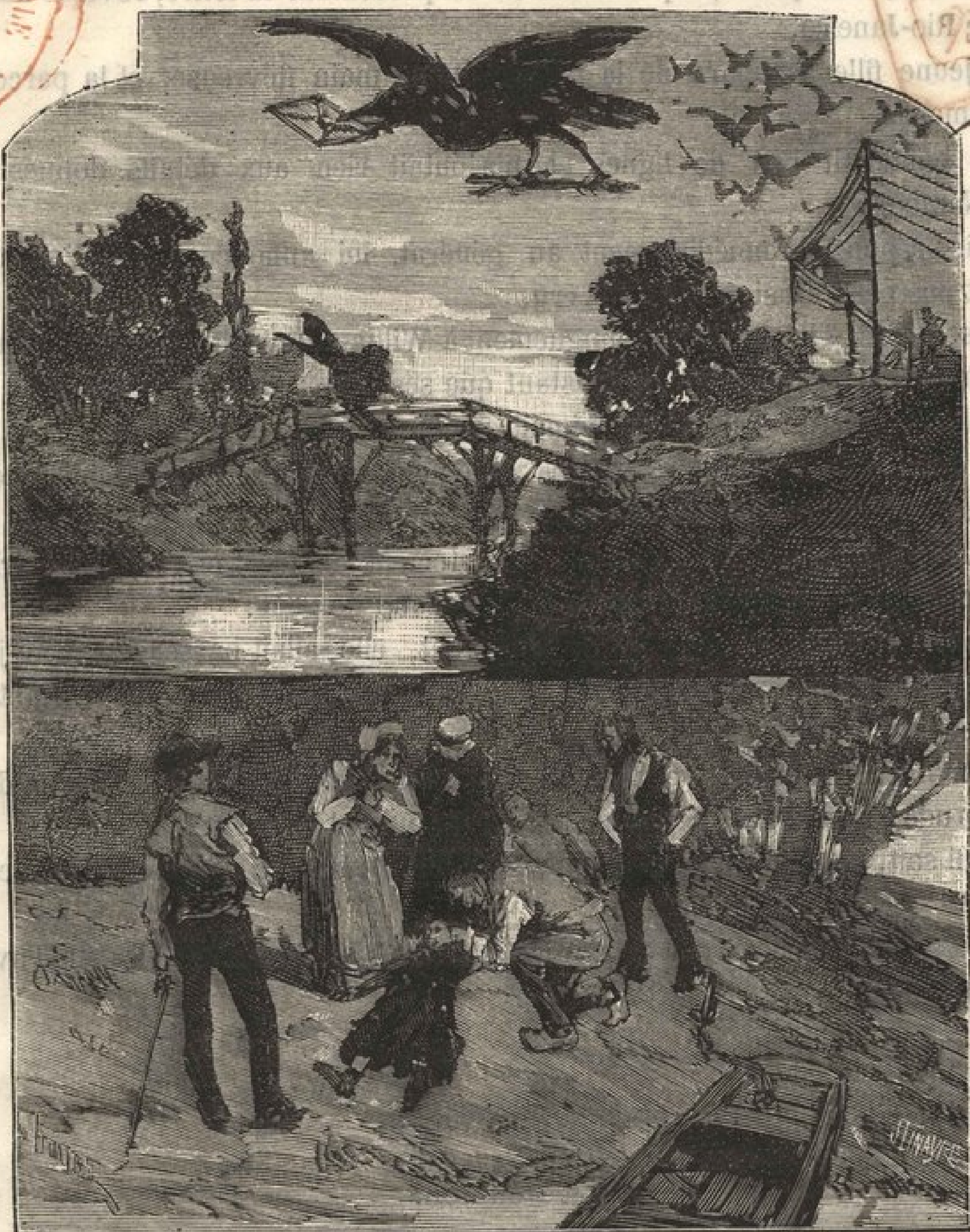
Les deux amies convinrent d'écrire l'une et l'autre, le lendemain, à William Reynold, à New-York, afin qu'il y trouvât leurs lettres à son arrivée.

La jeune fille passa une partie de la nuit à rêver à l'heureuse rencontre qui venait de renouveler ses espérances si cruellement évanouies.

Elle se leva tard, dans la matinée.

Mme Nanteuil l'attendait dans son petit salon. Elle lui dit d'un air joyeux, la figure rayonnante :

— J'étais impatiente de vous voir, chère enfant. Comme tout vient à propos ! Hier, nous nous rencontrons, par hasard, après des années et des années. Je vous apprends que le général William Reynold n'est pas mort. Nous nous décidons à lui écrire au petit bonheur. Et aujourd'hui, savez-vous ce qui m'arrive ?



Un batelier me repêcha et me transporta dans sa chaumière, (page 190).

— Quoi donc, ma bonne amie ? dit Thérèse, haletante et étonnée.

Lucie tira un papier de son portefeuille et le montra à la jeune fille en disant :

— J'ai reçu, il y a une heure, cette lettre datée du Brésil. Elle m'est adressée par le général William Reynold.

Thérèse demeura muette de saisissement. Mme Nanteuil poursuivit :

— Le général me prie de lui écrire à New-York, où il sera dans deux mois environ.

— Ah ! s'écria Thérèse, j'aurai donc l'ineffable joie de le revoir, de le connaître... celui qui m'a déjà donné tant de preuves de dévouement.

— Tenez, lisez plutôt, reprit Lucie en lui présentant la lettre, revêtue du timbre de Rio-Janeïro.

La jeune fille s'empara de la missive d'une main fiévreuse, et la parcourut rapidement.

Elle contenait peu de lignes et n'ajoutait rien aux détails donnés par Mme Nanteuil.

Lucie répondit immédiatement au général, lui annonçant que l'orpheline n'avait pas péri, ainsi qu'il l'avait cru.

De son côté, Thérèse écrivit longuement à William Reynold. Elle le pressait de s'embarquer pour la France, protestant que ses vœux seraient comblés le jour où elle embrasserait celui qu'elle aimait comme le meilleur des pères.

Les deux lettres furent expédiées sur-le-champ. Dans l'après-midi, Thérèse regagna Paris avec Justine, sa femme de chambre.

Elle habitait, rue de Lille, un petit appartement de trois pièces, au quatrième étage, meublé modestement, mais avec beaucoup de goût.

Chaque semaine, quelquefois plus souvent, elle allait passer une demi-journée à Saint-Mandé, chez Lucie. Elle avait fait la connaissance de M. Nanteuil, un excellent homme.

Par moment, Thérèse se prenait à douter. Elle s'effrayait à l'idée que la destinée, si rude à son égard, ne lui ménageât une déception nouvelle.

— Qui sait, se disait-elle, si quelque accident ne brisera pas encore mes espérances ?

Mais Lucie la rassurait par de bonnes paroles, lui faisant envisager l'avenir avec confiance.

XX

La Réunion.

Il y avait environ deux mois que Thérèse Rouchette avait rencontré Mme Nanteuil au lac de Charenton.

Une après-midi, la jeune fille était dans son petit salon, étendue sur le canapé.

Elle songeait à William Reynold, dont la pensée, du reste, ne la quittait guère. A mesure que les jours s'écoulaient, elle éprouvait une soif plus ardente d'épancher enfin dans le cœur de ce père, dont on lui avait refusé impitoyablement les caresses, les douleurs de sa vie, les aspirations de son âme virginale.

Machinalement, elle porta la main à sa poitrine, ses doigts pressèrent le médaillon d'or qui reposait sur son sein.

Thérèse, tressaillant à ce contact, tira vivement le précieux bijou, l'ouvrit doucement et contempla longuement la pâle figure de l'officier américain.

Plongée dans cette pieuse occupation, elle n'entendit pas un coup léger, frappé à la porte.

On ouvrit néanmoins.

C'était Justine.

La brave femme demanda :

— Mademoiselle peut-elle recevoir ?

Thérèse, répondit, sans lever la tête :

— Faites entrer.

Avant que la jeune fille, comme fascinée par le vieux portrait, n'eût songé à remettre en place le médaillon, un homme d'une cinquantaine d'années pénétra dans la pièce, dont Justine referma la porte derrière lui.

L'inconnu était de moyenne taille. Les cheveux grisonnants s'éclaircissaient aux tempes et sur son large front. Sa barbe entière, également grisonnante, encadrait sa mâle figure, brunie par le soleil.

Son maintien était grave, sans affectation, et sa physionomie exprimait la mélancolie.

Il s'avança en silence, à pas lents, vers la jeune fille, la couvrant d'un regard avide.

Thérèse, étonnée de ces allures un peu mystérieuses, le regardait approcher, extraordinairement émue et son médaillon à la main. Elle n'avait ni la force de se mouvoir, ni de formuler une parole.

Le visiteur s'arrêta à deux pas de l'orpheline, et lui dit d'une voix douce comme une caresse :

— Je suis William Reynold !

A ce nom, Thérèse se souleva brusquement, son cœur se gonfla. Elle essaya de s'élancer vers l'Américain, mais ne put que lui tendre ses mains frémissantes en murmurant :

— Oh, mon père !

Lorsque William Reynold entendit la jeune fille le saluer de ce titre sacré, qu'il croyait ignoré d'elle, il se précipita, ivre de joie, la saisit dans ses bras robustes et la dévora de baisers.

Elle avait fermé les yeux sous l'empire d'une émotion délicieuse, a demi pâmée sous les caresses paternelles. Quand elle les rouvrit, son regard se confondit avec celui de William Reynold.

A l'aspect de cette noble figure, inondée d'une immense allégresse et d'une tendresse passionnée, Thérèse sentit le cri du sang retentir jusqu'aux dernières profondeurs de son être.

A son tour, elle entoura de ses bras le cou du général et l'étreignit avec transports.

Pas un mot ne fut échangé entre le père et la fille, durant ces premières effusions. La langue humaine eût été impuissante à rendre ce qu'ils éprouvaient l'un et l'autre.

A la fin, le médaillon d'or qui flottait sur la poitrine de Thérèse attira l'attention de William Reynold. Il le prit, fit jouer le ressort, et, à la vue du portrait, fixa sur la jeune fille un regard interrogateur.

— Je l'ai dérobé à ma mère, sur son lit de mort, murmura-t-elle.

— Mais cette image ne me ressemble plus, dit l'Américain, cherchant à savoir comment Thérèse avait appris quels liens les unissaient.

La jeune fille avait deviné sa pensée.

— A ce médaillon étaient joints quelques feuillets manuscrits, expliqua-t-elle, sur lesquels ma mère avait consigné votre histoire.

Une nouvelle émotion, douloureuse cette fois, se peignit sur les traits de William Reynold, il porta le médaillon à ses lèvres en disant :

— Ma fille adorée, tu me laisseras ce cher souvenir ?

Pour toute réponse, Thérèse enleva le cordon de soie qui suspendait le médaillon à son cou, et le passa à celui du général.

Ils s'assirent tous les deux sur le canapé.

Mais la jeune fille se releva aussitôt. Elle alla pousser le verrou de la porte, afin que nul ne vînt les interrompre.

William Reynold, qui la suivait des yeux, admira la grâce de sa démarche, son élégance exquise, sa taille si souple et si déliée.

Il ne put retenir une exclamation qu'il formula en anglais, et qui signifiait :

— Comme tu es belle !

Thérèse l'avait entendu. Elle répondit en souriant, dans la même langue, qu'elle parlait avec une grande facilité :

— Ne suis-je pas votre fille ?

Le général, ravi de retrouver l'idiome national sur les lèvres de cette enfant, qui avait été le tourment de sa vie, l'embrassa de nouveau en s'écriant :

— Tu es bien à moi, désormais, et tu ne m'échapperas plus.

Thérèse, qu'il avait assise sur ses genoux, inclina sa tête rayonnante de bonheur sur l'épaule de son père, puis ils échangèrent longuement leurs mutuelles confidences.

Enfin, William Reynold demanda :

— Mme Nanteuil connaît-elle notre parenté ?

— Ce secret ne m'appartient pas, répliqua Thérèse, aussi ne me suis-je pas cru le droit de le communiquer, même à ma meilleure amie.

— C'est juste, reprit le général... Mais l'heure ne tardera pas à sonner où j'aurai la joie de te nommer publiquement ma fille, sans porter atteinte à la mémoire de ta pauvre mère.

— Cela me paraît bien difficile.

— Rien de plus simple, au contraire. L'un de ces jours, nous nous présenterons devant le ministre américain, avec deux témoins. Il rédigera, selon la loi des États-Unis, un acte d'adoption. Cette pièce signée, tu auras tous les droits de l'enfant légitime : tu t'appelleras Thérèse Rouchette-Reynold. Ainsi, sans dévoiler le mystère de ta naissance, tu deviendras ma fille légalement, comme tu l'es en réalité de par la nature. Seulement, au lieu de rester Française, tu seras Américaine, l'adoption impliquant la naturalisation.

Mais, en revanche, tu hériteras d'une quarantaine de millions, environ ; c'est le chiffre de ma fortune, autant qu'il m'est possible de l'évaluer.

— O mon père ! s'écria Thérèse, comment pourrai-je reconnaître tout ce que vous voulez faire pour moi ?

— En m'aimant de ton mieux.

— C'est déjà fait depuis longtemps.

Le surlendemain, William Reynold se présenta avec sa fille à la légation des États-Unis. M. et Mme Nanteuil les accompagnèrent.

Le ministre rédigea lui-même l'acte d'adoption. Le secrétaire et le mari de Lucie servirent de témoins.

Le général loua un hôtel aux Champs-Élysées, où il s'installa avec Thérèse pour trois mois.

William Reynold n'avait pas oublié le Père Vasseur. Il menaça les supérieurs de l'Ordre du Verbe-Divin d'un scandale public, s'ils n'exilaient de France le frocard infâme.

Ils s'empressèrent d'obéir à l'injonction du général. Ils expédièrent à Rome le Père Vasseur, qui mourut fou dans un hospice, quelques mois plus tard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Arthème FAYARD, Éditeur, boulevard Saint-Michel, 78, à Paris

Envoi franco contre le montant en timbres-poste.

EXTRAIT DES CATALOGUES

Le Catalogue général est envoyé gratis aux personnes qui le demandent.

ABC DU CONTRIBUABLE

En matière d'Enregistrement et de Timbre

Avec tarif complet des droits d'enregistrement. Ouvrage indispensable à tout citoyen français.

1 fort volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr.

LA MÉDECINE POPULAIRE

1 vol. in-18. — Prix. . . . . 1 fr. 50

LE GUIDE DE L'AMATEUR DE PIGEONS

Acclimatation et Education de plus 200 races diverses

Orné d'un grand nombre de gravures. Diverses races, appareils, instruments, etc.

Ouvrage couronné par plusieurs Sociétés savantes.

Par Jules TROUSSET

Lauréat et Membre de la Société d'acclimatation

Prix. . . . . 1 fr. 25

GUIDE ILLUSTRÉ DU FAISANDIER

Acclimatation et Éducation des oiseaux de chasse et de luxe

Illustré de 33 grandes gravures, figurant plus de 75 oiseaux, œufs, opérations et appareils divers,

comprenant :

L'agencement de la faisanderie, les méthodes d'incubation naturelle et artificielle, l'élevage avec ou sans œuf de fourmis, l'éjointage, le repeuplement, la description, le traitement des maladies, et dix-huit recettes culinaires.

Cet ouvrage vient d'obtenir la Médaille de 2e classe de la Société d'aclimatation.

Par Jules TROUSSET

Prix : 2 francs

L'ART D'ÊTRE HEUREUX EN MÉNAGE

Par Paul de KOCK fils.

1 beau volume in-18. . . . . . Prix : 3 fr.

MÉMOIRES D'UN AGENT DE POLICE

Drames, Mystères, Révélations

Par M. X ancien agent secret.

85 livraisons à 10 centimes, ornées de 85 grandes et belles gravures. Cet ouvrage contient la matière de 10 volumes. Prix : 8 fr. 50.

10e ÉDITION

MANUEL PRATIQUE DE L'INSTRUCTION POPULAIRE

TRAITÉ COMPLET DES CONNAISSAMCES USUELLES

Exposé à l'aide des **quatre premières règles du calcul, permettant de se passer de maître, comprenant le système métrique, l'arpentage, la levée des plans, le nivellement, le cubage, les projets de travaux, les éléments hydrauliques,** etc., etc.

Augmenté de 160 problèmes raisonnés, avec calculs effectués.

Admis : 1° par le **Gouvernement français** pour les bibliothèques scolaires et pour les écoles normales ;

2° Par le **Gouvernement belge** pour les bibliothèques, les écoles normales, les conférences d'instituteurs, etc.

Une importante souscription a été faite par ces deux gouvernements.

Par J.-B. CHAIRGRASSE.

Officier d'Académie, ingénieur civil, membre de l'Académie nationale.

Comme récompense suprême, S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique vient d'accorder à M. Chairgrasse les palmes d'officier d'Académie.

OUVRAGE ORNÉ DE 162 FIGURES DESSINÉES PAR L'AUTEUR

Apprendre au point de vue exclusivement pratique, sans le secours de maître, à l'aide des quatre premières règles seulement, à l'enfant, au jeune homme, au père de famille ; enseigner à une intelligence tout à fait ordinaire, par la simple lecture de l'ouvrage, les *procédés pratiques pour mesurer une ligne quelconque, arpenter exactement le champ le plus irrégulier, cuber une pièce de bois informe, évaluer les détails d'un bâtiment, d'un pont, d'un remblai, d'une tranchée de chemin de fer, faire un projet et en diriger les travaux comme le géomètre, l'architecte, l'ingénieur,* voilà le problème résolu. La presse française et la presse belge l'ont déclaré. **Deux Sociétés savantes** ont décerné à l'auteur **la Grande médaille d'honneur.**

L'intérêt privé et l'intérêt général exigent que cet ouvrage soit bientôt dans chaque famille. Le père soucieux et l'avenir de son fils, en l'offrant à ce dernier, lui épargnera *plusieurs années d'études et lui procurera le moyen de s'instruire seul.*

Cette 10e édition a été corrigée et considérablement augmentée ; l'auteur vient d'y ajouter plus de 40 pages. Ne pas confondre avec les premières éditions, moins complètes ; celle-ci a 470 pages, même format in-18 jésus.

Prix : broché, 4 fr. 50 ; relié, 5 fr. 50.

Du même Auteur (10e Édition)

MANUEL PRATIQUE DE LÉGISLATION POPULAIRE

Jurisprudence usuelle mise à la portée de tous

CODES CIVIL, COMMERCIAL, CRIMINEL, FORESTIER, MARITIME ADMINISTRATIF ET RURAL

Contient le texte des lois dont la connaissance est indispensable, avec des explications claires et succintes qui les rendent facilement compréhensibles pour tout le monde ; augmenté :

1° De 567 **formules d'actes authentiques et sous seing privé,** renfermant tous les cas pouvant se présenter dans les affaires commerciales ;

2° D'un **cours simple, clair et très-complet de tenue de livres, partie simple, partie mixte, partie double,** correspondance, banque, escompte, guide financier, actions, obligations, procès commerciaux, avec la législation commerciale la plus complète ;

3° Des moyens simples et pratiques d'éviter et de terminer les procès ;

4° **Les nouvelles lois expliquées.**

Cette nouvelle édition, **dixième,** contient seule ce supplément.

Les autres éditions n'ont que 700 pages, celle-ci près de 800 pages.

M. Chairgrasse a revu son ouvrage et l'a considérablement augmenté.

Prix : broché, 5 fr. 50 ; relié, 6 fr. 50.

UM MILLION DE RECETTES

Grande Encyclopédie nationale illustrée

D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE ET RURALE

Grande cuisine, cuisine bourgeoise, petite cuisine des ménages, cuisines étrangères, cuisine au beurre, à la graisse et à l'huile, pâtisserie, office, confiserie, conserves, art d'accomoder les restes, savoir-vivre, dissection, services de table, **hygiène et médecine usuelle,** pharmacie domestique, **art vétérinaire,** herboristerie, falsification, **jardinage,** économie rurale, *floriculture,* géologie, météorologie, minéralogie, géométrie, astronomie, géographie, **histoire naturelle, botanique, agriculture, connaissances usuelles, élevages,** apiculture, sériculture, **acclimatation, physique et chimie appliquées,** ameublement, etc. ;

Contenant **enfin toutes les connaissances usuelles de la vie pratique** A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE et d'une *application journalière.*

Par une Société de Praticiens, de Savants et de Gens de lettres.

RÉCOMPENSES OBTENUES POUR CET OUVRAGE :

10 Médailles or, vermeil, argent et bronze.

Orné de plus de 2,000 gravures inédites.

10 centimes la livraison, 50 centimes la série. L'ouvrage est complet en 325 livraisons à 10 centimes. Six volumes à 5 fr. 50. Prix complet : 33 francs. Relié en deux énormes volumes de plus de 2,500 pages 5,000 colonnes ; reliure en maroquin, très-solide, dos brisé : prix : 45 francs, *franco* à domicile.

ŒUVRES DE PIERRE ZACCONE

Le Condamné à mort,	in-4°	15	gravures.	Prix : 2 fr.	»
Le Fils du Forçat,	—	30	—	3	»
Les 4 Sergents de La Rochelle,		14	—	1	50
L'Inquisition,	—	15	—	2	50
Les Francs-Maçons,	—	15	—	2	50
Les Jésuites,	—	17	—	2	25
La Camora,	—	20	—	3	»
Les Templiers,	—	6	—	1	»
Le Conseil des Dix,	—	7	—	1	70
Les Francs-Juges,	—	6	—	»	90
Les Compagnonnages,	—	10	—	1	25
Le vieux de la Montagne,	—	4	—	»	75
Les Illuminés,	—	15	—	1	80
Les Fenians,	—	15	—	1	50
L'Internationale.	—	25	—	3	»
Les Mutilés de Russie,	—	15	—	1	60
La Marianne,	—	10	—	1	25
Les Nuits du Boulevard,	—	45	—	5	»
Le Fer rouge,	—	25	—	3	50

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

Près de 50 gravures, 50 livraisons à 10 c. Prix : 5 fr.

EN COURS DE PUBLICATION

Les Mystères du Grand Monde

Par Fulgence GIRARD

10 centimes la livraison illustrée ; 50 centimes la série.

L'ouvrage complet, broché : **23** *fr.*

3337. — Paris. — Typ. Tolmer et Cie, 3, rue de Madame.